LE DIVAN

Volume 1

No. 1-6

1e Année

1909

KRAUS REPRINT

Nendeln, Liechtenstein

1968

LE DIVAN

Volume 1

No. 1-6

1e Année

1909

KRAUS REPRINT

Nendeln, Liechtenstein

1968

Reprinted with the permission of Editions Le Divan, Paris

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany

Lessingdruckerei in Wiesbaden

Fumée

Mon cœur dans la saison du vent et de la brume
est comme un pot de terre un peu fêlé qui fume.
Une vieille femme y trempe son pain
et aux sanglots de l'eau qui bout mêle les siens.
Une jeune femme y trempe son pain
et aux rires de l'eau qui bout mêle les siens.
Au dehors l'arbre se courbe et le vent emporte
une fumée entrecoupée et torte.

— Quelle est cette fumée qui sort du toit :
Femmes aimées,
dites-le moi ?

— C'est celle que le cœur qui passa par le feu
jette à Dieu.
Et, selon que la vieille ou la jeune se penche
sur ce cœur pauvre, la fumée est noire ou blanche.

FRANCIS JAMMES.

Désir d'air pur

Tu croyais que l'on a plus de parfums dans l'âme,
Lorsque l'on a dormi près d'une belle femme...
Elle est enfin venue, et tous ses falbalas
Sur les meubles jetés, ainsi que des lilas,
De blancs buissons de lourds lilas embaument l'ombre.
Tu ne dors plus ; il n'est pas jour, ta chambre est sombre...
Hier soir, tu tremblais devant tant de bonheur ;
Tu croyais recevoir un formidable honneur
Lorsqu'elle dépouillait pour toi ses derniers voiles.
— Vénus sortait de l'eau dans des reflets d'étoiles ;
Un geste de ses bras t'expliquait l'univers ;
Et tes plus humbles mots étaient ceux dont les vers
Uniques, radieux, se composent. Les choses
Prenaient un sens plus clair ; et, quand toutes ces roses,
Ces lys, ces ambres chauds, ces nacres, ces blancheurs
Te touchèrent... alors tu sentis mille cœurs
Naître et battre éperdus dans ta jeune poitrine,
De cette belle nuit la minute divine !...

. . . .

L'aube paraît. Tu ne dors plus... Ce corps obscur
Pèse à ton bras... Mon Dieu, comme il doit être pur
L'air vierge des sommets que respire une abeille
Sur la petite fleur qu'un peu de brise éveille !

Léo Larguier.

Scherzo

Chaque année, quand Avril heurte à ma porte et que je vais lui ouvrir, je trouve le printemps plus jeune. Comme il est frais sous les feuilles légères, comme il rit avec gaité, en frappant dans ses mains ! Mais les mots qu'il murmure à mon oreille, je les entends mal. Je hoche maussadement la tête et je refuse de le suivre. Car, chaque année, je suis plus las, je ne sais pas rire, comme naguère, les filles ne se retournent mie quand je passe, et j'évite de regarder les miroirs.

J'évite de regarder les miroirs, mais non par crainte de m'y trouver trop vieilli. Non, ce que je redoute, c'est d'y voir tout-à-coup, jeunes comme je l'étais alors, celles qui s'y penchaient avec moi et qui sont si loin aujourd'hui ! Claire, Josette, et vous, Madeleine, n'allez-vous pas m'y apparaître, avec vos yeux trop clairs et vos lèvres trop pâles, et aussi avec tous vos cheveux répandus sur vos épaules glacées ? Et si vous surgissiez ainsi, n'y aurait-il pas des larmes sous vos paupières, quand nos regards se croiseraient ?

Lorsque le printemps s'avance sous les arbres et frappe en riant dans ses deux mains, je n'ose pas me pencher sur les roses, ni cueillir ces mimosas, qui sont plus veloutés que la joue d'une jeune fille, car je crains qu'une main transparente ne les ravisse à mon caprice, une de ces mains, qui étaient dans la mienne, autrefois... Autrefois, quand la vie était pleine, quand nous étions deux sur les routes, o gué, quand nous étions deux dans l'amour !... Oui, que dirais-je alors si une main pâle et nue, — la vôtre, Claire, ou la tienne, Josette ! — venait soudain devant moi briser la tige que je désirais ?

J'ai trouvé dans une coupe, hier, un fruit qui portait la marque d'une fine blessure. J'ai vu, tantôt, au fond d'un vivier, une bague, qui, la veille, n'y était pas. Elle portait une émeraude au centre d'une griffe d'or. Je ne l'avais plus revue, cette bague, depuis le départ de Madeleine. Mais quand on cloua sur son corps le lourd couvercle du cercueil, l'avait-on passée à son doigt ?

Pourquoi donc dans un tiroir toujours fermé à clef, m'a-t-on volé ces vieilles lettres ? Les confidences de Claire, les tendres aveux de Josette, les désirs, les tristesses de Madeleine s'en sont allés ainsi, mais où, grands Dieux, qui, parfois, entrebaillez les vieilles portes mystérieuses ? Pourquoi le vent à mon oreille murmure-t-il des

noms que je croyais oubliés ? Pourquoi dans cette maison, où depuis si longtemps nulle femme n'est entrée, ai-je vu, pris entre deux battants, un morceau déchiré d'étoffe, une bande légère dont le linon gravé de fleurs cachait autrefois les douces épaules de la plus douce de mes amies ?

Et souvent, dans un vieux volume, dont tant de mains ont usé la reliure de cuir, une page se tourne sous mes yeux, comme si quelqu'un la poussait du doigt, et parfois, quand je rentre dans ma chambre, je retrouve, éteinte, la lampe que j'avais allumée. Un meuble craque, un rideau a un lent frémissement. Je recule, épouvanté, comme si j'allais, en tâtonnant, toucher, au lieu de cet air impalpable, une soyeuse chevelure ou un peu d'une chair glacée.

Chaque année, quand avril sonne à ma porte, le printemps est plus jeune, et je me sens plus fatigué. Mais n'y a-t-il pas aussi un printemps pour les morts, et pour ceux qui sont plus que les morts, les oubliés ? Morts et oubliés ne reviennent-ils alors, comme les fleurs, comme les feuilles ? Ne se mêlent-ils pas à notre vie, invisibles, mais toujours présents?

Voici la bague d'or et d'émeraude, voici la robe d'autrefois, une rose coupée, des marques de dent dans un fruit... Une note qui froisse le

silence, ébranle les cordes du piano... Non, je ne me retournerai pas, je ne regarderai pas le miroir qui est derrière moi, car j'y verrai un visage de femme me sourire, avec des larmes dans les yeux, et elle aurait, autour de son cou, de ce cou si mince et si nu, ce collier de perles changeantes que je scellai autour d'une chair glaciale, il y a bien longtemps de cela, une dernière fois et pour toujours !

EDMOND JALOUX.

Fidèle à mon dessein...

Fidèle à mon dessein, je trouve sans surprise
Ce que je suis venu chercher dans cette église.
Je savais seulement qu'on y priait ce soir.
C'est moi, mon Dieu, qui prends ma place au reposoir.
Une femme peut-être a pleuré là. J'ignore
Quelle femme traîna sur la dalle sonore
Son angoisse mortelle et ses genoux blessés.
Je n'entends pas les mots qui furent prononcés.
Mes yeux se sont fixés sur votre seule image.
Je ne jetterai point ce soir comme un outrage
Le cri d'un sang brutal et lourd d'impureté
Vers cette jeune fille assise à mon côté.
Depuis le porche sombre où la pierre est usée
J'ai suivi sans désir sa forme angélisée
Que semblaient appeler au jour des vitraux froids
Les chastes qui sourient, la palme entre les doigts.
Je vous apporte enfin, confiante et meurtrie,
Une âme ne saignant que de vous, et je prie
Que vous me dispensiez, parmi tous les bienfaits,
Votre pitié, Seigneur, ainsi que votre paix.

— Les cierges sont éteints. La clarté n'est pas morte.
Et c'est le don promis aux humbles que j'emporte.

18 décembre 1905. FRANCIS ÉON.

Les Cannes

de

PAUL BOURGET [1]

A Henri Martineau.

Sandricourt fit tourner entre ses doigts le grand verre étincelant, puis il retira de la bouche son cigare à la longue cendre, but une gorgée et parla.

— Dans l'antichambre de M. Bourget, dit-il, on voit d'abord un grand nombre de petits tableaux anciens. Je ne puis préciser... Je n'ai passé là qu'une fois. Pouvais-je faire le tour de la pièce ? Le domestique aurait pu me demander si je me croyais à une exposition de peinture. Je pris seulement du temps pour poser mon parapluie...

— Vous êtes donc si curieux, interrompit quelqu'un, nouveau venu qui ne savait pas sans doute que nous nous taisons beaucoup lorsque Sandricourt parle.

(1) *L'individualisme au bar*, ouvrage en préparation dont ce chapitre est tiré, est avant tout un portrait de M. Sandricourt. L'indication n'est pas inutile à qui veut bien lire les présentes pages.

— Vous l'ignoriez, continua celui-ci? Eh! bien oui, et j'exerce ma curiosité partout, dès l'antichambre où je ne regarde pas tant les meubles, tableaux, tentures, etc..., que le porte-manteaux et le porte-cannes. Ce n'est pas que je sois indiscret. Je suis timide et porté à gaffer, étant né entre le 22 juin et le 21 juillet. Je cherche donc à m'orienter au seuil même et il arrive que le nombre et la forme des cannes, le sexe et l'âge du domestique qui ouvre, le journal qui traîne sur une table, m'avertissent et que je sache dès lors si je dois me montrer frivole ou grave. J'ai mes sujets : du matérialisme en général et nommément de Gassendi, de l'idéalisme et des Eléates, du beau temps, *de gula, de Venere,* de l'accroissement de la criminalité, etc... Chacun peut être traité sur deux ou trois tons. Les indices de l'antichambre ne me sont pas inutiles. Dans le monde, l'essentiel est : 1° de ne pas rester bouche bée; 2° de ne pas avoir l'air de tenir à ce qu'on dit. Or, je suis passionné de bien des manières. Grande infériorité et qui m'oblige à me surveiller constamment. Je me prépare et je ne parle jamais archéologie ni littérature (1)... Mais que voulais-je dire, avant cette digression? Ah! oui, que dans l'antichambre de Paul Bourget on voit nombre de cannes. Elles ont toutes été

(1) Sandricourt est archéologue et il a un goût littéraire assez fin, quoique bien précieux.

choisies avec goût. On a sciemment dédaigné les petites modes galvaudées, les engouements de la rue, la petite canne à crosse de *golf* par exemple. Il n'y a rien là qui ne soit indiscutable. Considérez que pour ne jamais faillir, il ne fallait rien de moins que de la méthode, oui, le goût du système.

Nous nous mîmes trois à supplier notre ami d'entrer dans le détail.

— Ecoutez donc, reprit-il, je n'ai pas dressé catalogue des cannes de M. Bourget. Je n'ai pour ainsi dire qu'une idée générale des dites cannes, et vous rappelez-vous comment Taine observe que l'idée générale de l'arbre n'est l'image d'aucun arbre particulier ? Si donc j'accepte de sortir du vague, c'est à la condition que vous ne prêterez à mes descriptions qu'une valeur d'hypothèse. Je ne prétends pas qu'aucune des cannes que je vais dire ait jamais été sous la main de M. Bourget. L'énumération en est seulement telle qu'à réunir toutes mes cannes en faisceau on donnerait à l'observateur la sensation même qu'il aurait dans l'antichambre de la rue Barbet de Jouy.

M. Sandricourt fouilla son gilet ; il y prit une longue bourse de soie, un fume-cigarettes d'ambre vert, divers bijoux de poche, puis une mince pochette de maroquin noir dont il tira quelques feuilles de ce magnifique papier à la forme qu'il fait venir d'Espagne et qui lui coûte si peu. Il tendit le manuscrit et pria quelqu'un de lire.

— Je suis, dit-il, à peu près incapable de redire de vive voix ce que j'ai écrit. J'ai trop de mémoire, je réciterais, vous vous en apercevriez et vous êtes mes amis.

Pour moi, je me mis comme d'habitude en devoir de prendre des notes. Le texte de notre ami portait ceci :

ETAT DES CANNES DE M. PAUL BOURGET (1)

(Février 1907)

Remarque préliminaire. — Les botanistes assurent que le jonc, le rotin et le bambou sont plantes de la même race, de la famille du *calamus rotang*. Il n'y aurait de différence que dans l'émail de ces précieux roseaux et dans la longueur de l'entre-nœuds. Quoi qu'il en soit, je classe mes cannes en joncs, rotins, bambous et divers.

Les Joncs. — 1° Un assez gros jonc de couleur foncée, à pomme d'écaille blonde. La sphère d'écaille est liée au bois par un léger tore métallique.

2° Un jonc de moyenne grosseur, coiffé, si je puis me permettre une image trop pittoresque, mais qui justement a le mérite de peindre, coiffé

(1) Observons que Sandricourt dit et écrit *Monsieur Bourget*, tandis que nous disons Bourget. C'est une question d'âge. Sandricourt peut avoir quarante ans... Il est plus près de Bourget que nous.

d'un petit fez d'argent, d'un tronc de cône prenant le bois par la plus petite de ses bases.

3° Un gros jonc terminé par une capsule d'or très plate : la canne du général Boulanger (1).

4° Joncs divers, à pomme de cornaline ou de chrysoprase ou d'héliotrope ou de jaspe sanguin *(ad libitum)*.

Commentaire. — Naturellement tous ces joncs sont mâles. Le jonc mâle se distinguerait par un léger renflement vertical... Mais je voudrais être plus précis. Connaissez-vous la lemniscate ? Il ne s'agit pas d'une danse nouvelle, mais d'une courbe algébrique qui affecte fréquemment la forme d'un *huit*, je dis d'un *huit* dont le nœud, au lieu d'être arrondi, serait acutangle. Il ne reste qu'à couper la moitié horizontale de ce *huit* modifié ou de cette lemniscate et à conclure, si vous en avez le front, que la section du jonc mâle est approximativement semi-lemniscatique.

On a plutôt fait, il est vrai, de prendre pour s'expliquer un crayon ou, si l'on rêve d'être imprimé, de faire appel au graveur. Mais je ne méprise pas le plaisir d'avoir dit, même en termes baroques, ce qui, facile à concevoir et qu'un enfant dessinerait, paraissait d'abord à peu près indicible.

(1) « Ce n'est pas à dire que le général Boulanger ait sûrement possédé pareille canne. Je n'en sais rien. Je ne fais pas de l'histoire. Je me fournis des images pour ma commodité. C'est une figure. » S.

Les Rotins. — 1° Un rotin sombre, tacheté, pareil à quelque serpent naturalisé et dont les écailles auraient été nivelées, effacées par le vernis ; pomme d'un vert noir.

2° Un beau rotin clair, à pomme de cristal.

3° Rotins divers, en petit nombre et choisis.

Remarque pour le second rotin. — Une petite courtisane jaune qui vécut deux ans rue Henner, ci-devant rue Léonie, à Montmartre, puis disparut, (et si elle a fini ses jours insouciants à l'hôpital ou vêtue de haillons à attendre le passant sous le tablier du Métropolitain entre La Chapelle et Belleville, hélas ! je n'en ai rien pu savoir) me fit don du plus joli rotin que j'aie vu jamais. La petite personne beige dont je parle était née dans l'une de ces îles dont les seuls géographes peuvent retenir le nom mais que les poètes connaissent mieux que le plus savant. Il y a quinze ans, elle avait dix-huit ans. Je lui lisais Maupassant et les symbolistes qu'elle goûtait peu. Elle zézayait, ce qui avait, je vous assure, bien du charme pour qui voyait, en même temps, un jeune corps tendre et arqué, une peau de mastic, particulièrement brune aux jointures, au talon, à l'aine et aux aisselles. Elle voulait que le léger rotin qu'elle m'avait donné lui ressemblât et je n'ai jamais vu, en effet, taille plus menue que la sienne. On ne craignait point qu'elle cassât parce qu'on la sentait si souple ! Mais quand elle se mettait nue, on était

tenté de l'enrouler autour de soi. Elle était insensible, brillante et fragile et d'ailleurs des plus lunatiques. A cette canne que j'ai d'elle et qui me donne, au contact de la main, de bien jolis souvenirs et un petit remords, j'ai mis par goût du symbole une pomme de cristal avec une bague d'argent.

Sans m'égarer plus longtemps, je note que M. Bourget a la même canne que moi. Je ne suis pas de sa génération, mais la sienne est encore assez près de la mienne. Celle qui me suit a beaucoup dénigré M. Bourget... Il a pu paraître démodé. Voici que la roue des années a tourné. Je suis sûr que mes jeunes amis du bar (1) aimeraient bien ses cannes.

Les Bambous. — 1° et 2° Deux crosses de bambou, jaune la première et l'autre brune. Flexibles. A la courbe, la flamme de l'artisan a laissé des traces.

3° Un bambou de couleur foncée, tout droit, ayant, au lieu de pomme, sa racine soigneusement cloutée d'or ou d'argent.

4° Un autre, pareil à une paille du royaume de Brobdignac ; la racine, toute unie, en guise de poignée.

Commentaire. — Tout le monde a vu des bambous, mais on peut se poser l'amusant problème d'en définir la couleur. Quand on a dit jaune,

(1) C'est de nous qu'il s'agit, dont le plus âgé a 28 ans.

brun, clair, foncé, on n'a presque rien dit : les nuances sont innombrables. Reste la comparaison dont il y a beaucoup à dire. Avez-vous remarqué que les poètes qui parlent du ciel disent volontiers qu'il est pareil à la mer ; ceux qui décrivent la mer, qu'elle est comme le ciel ? Les personnes réputées sérieuses seraient donc en droit de dédaigner la comparaison s'il était humainement possible de parler sans figures. On leur accordera seulement que pour se laisser aller à tenter de dire l'indicible — *le bruit de la pluie dans la pluie* — il faut l'enivrement des poètes, l'insouciance des sceptiques ou la bonne humeur des empiriques (1). Sans avoir rien de si délicat à exprimer je vais faire du pathos. Mais puisque je n'écris que pour moi ?...

Le bambou, s'il est brun, me fait penser aux *sfumature* (c'est-à-dire encore à Stendhal) des cigares, aux robes variables du *claro* et du *maduro ;* s'il est clair, et selon l'intensité de sa couleur, soit à la petite courtisane asiatique, soit à l'épiderme ambré de certaines chouchardes romaines ou encore à ces beaux lupins que je mangeais à Tarente, à Reggio, et qui ont avec la couleur de l'or la saveur de la mer (2).

(1) « Je prends le mot au sens noble. » S.

(2) Contre toutes les règles, Sandricourt compare ici une chose assez connue — la couleur du bambou — à des choses qui le sont moins. Ce n'est pas ignorance... à peine une manie. C'est un caprice d'individualiste.

Les bambous de M. Bourget sont, vous n'en doutez pas, du plus beau choix.

Divers. — 1° Quelques crosses d'olivier, de caroubier, d'oranger, ou de myrte, ou de laurier, au choix, — baguées ou non.

2° Quelques *sticks*, dont un garni de cuir fauve.

Conclusion. — J'ai omis, mais à dessein, une certaine canne que je voulais garder pour la fin.

De fine corne ou de cristal ou d'écaille, la pomme en est d'une forme qui paraîtrait facilement indécente si on avait l'esprit mal fait. Pensez aux armoiries du fameux Colleoni dont la statue est à Venise devant l'église des SS. Giovanni e Paolo. Casanova les décrit mais je n'ai pas son aplomb.

Cette canne est à la mode et va fort-bien avec nos pardessus cintrés et le chapeau cambré. Mais nous ne sommes pas les premiers qui... Pour abréger mon vocabulaire intérieur, je l'appelle la canne de M. de Broglie (1875). Je ne puis dire si le modèle que possède M. Bourget est de 1906 ou d'avant. Je crois qu'il est ancien. Quoi qu'il en soit, c'est une belle canne.

Bien entendu, je vous accorderai qu'elle est laide, ou mieux qu'elle n'est ni belle ni laide, si vous venez me parler de vraie Beauté. Mais je pense plus en ce moment à l'acajou du bar qu'au marbre de la Vénus de Milo. On peut tenir la

canne dont je parle pour l'exemple des choses *chic* (1), de ces objets de luxe qui ne sont pas faits pour parer jamais aucun musée, mais qui, pour avoir été établis avec des matières simples, coûteuses et choisies par des ouvriers adroits, font la joie des premiers marchands et de leurs clients. Ceux-ci se reconnaissent entre eux à des signes de cette espèce, au grain de l'habit, à la coupe du pantalon, etc...

Tout cela montre assez qu'une telle canne ne peut pas ne pas être chez Paul Bourget.

Présence aussi significative que certaines absences. Visiblement, il se méfie d'une trop grande originalité. Remarquez qu'il n'y a pas de badine chez Paul Bourget.

J'ai un ami avec qui je me suis un peu brouillé un jour que je lui vis à la main une canne de verre coloré. Sur mes représentations il se débarrassa de la chose, mais il la remplaça bientôt par une canne levée sur le cuir d'un hippopotame. Imaginez une immense aiguille à tricoter, en celluloïd. Je menaçai mon ami, qui est un bon garçon, de ne plus lui adresser la parole.

C'est dire que la simplicité a partout mes préférences. Je prendrai toujours le mot *puriste* en

(1) Pour ne pas être trop choqué des propos de Sandricourt, il convient de savoir que sa fortune est très modeste. Cela donne une autre couleur à sa suffisance. Riche, il serait intolérable. Il n'est que curieux. Donnez au mot les deux sens : l'actif et le passif.

bonne part. Mais M. Bourget est-il un puriste? Il a bien trop d'affaires. Oui, c'est bien cela, il est pressé, et, pour moins d'embarras, il fait fi, dans le choix de ses cannes, de certains raffinements. Point de ces coquetteries archaïques chez lui qui tournent si vite au pastiche. Point de trouvailles non plus : on y sent trop l'individualisme... Je me permets de penser assez différemment. Comment blâmer des caprices que le goût surveille? Comment ne pas louer la recherche quand elle se garde de l'excès, qu'elle est bien informée de l'usage et qu'elle combine l'invention avec la tradition? Et quoi de plus joli, par exemple, qu'un lacet de soie ou de cuir très fin passé à l'œillet d'un rotin dont le bout est de corne et la pomme une pierre sombre? M. Bourget aura la canne et peut-être la pierre, il aura deux cannes, trois cannes; il ne soucie pas de ce lacet qui pourtant...

Le manuscrit de M. Sandricourt finissait sur cette ellipse où il faut voir plus d'indolence que de rhétorique. Tandis qu'il relisait mes notes :

— Ecoutez-donc, lui dis-je, votre tableau me plaît, mais sur quelles apparences jugez-vous que la canne de votre conclusion ne soit pas récente? Pourquoi voulez-vous que M. Bourget ne l'ait pas achetée, l'an dernier, chez *Brigg and Sons* ou chez *Antoine* ou chez *Cazal?* Quel empêchement?... Quelle difficulté?... Je me rappelle avoir vu une

canne de cette forme entre les mains d'un jeune homme bien mis, d'un précurseur, si vous voulez, à la quatrième où à la cinquième du *Retour de Jérusalem*... S'il n'y a pas très longtemps, ce n'est pas hier...

— Quelles longues histoires voulez-vous de moi ? Et mon verre est vide !

Il se fit servir du porto, le goûta, puis, brusquement :

— Eh ! bien, j'ai mes raisons et si je suis téméraire vous allez en juger. Je fais comme l'Intimé. Vous rappelez-vous ma classification de l'élégance française ?

Le nouveau venu, jeune homme qui avait bonne mine mais dont les yeux avouaient quelque lenteur d'esprit, voulut qu'on le renseignât. Sandricourt s'y appliqua, avec une complaisance qui dans le moment nous surprit. Mais par la suite notre nouveau compagnon, si jeune alors qu'il était à peine bachelier, devait acquérir, par les femmes, une espèce de célébrité. Sandricourt qui l'avait connu tout enfant et nous l'amenait au sortir du lycée avait tout pressenti. Je crois bien qu'il lui donnait des leçons...

Notre ami disait donc :

— Il y a en France quelques centaines de jeunes gens et de vieillards qui sont les personnes les mieux habillées de l'univers. (Ma comparaison n'excepte pas les femmes qui pour la plupart acceptent trop docilement la mode et toutes ses

lubies). A cette exception près, le Français d'aujourd'hui s'habille assez mal et méprise l'homme bien mis qu'il juge efféminé. Jugement erroné : pensez au cavalier Lassalle. Mais ce dédain vous paraîtra normal si vous voulez vous rappeler un passage de Casanova que pour moi j'ai appris à dessein, pour le citer fréquemment :

« *Un gouvernement aristocratique* (comprenez : non monarchique) *ne peut aspirer à la tranquillité qu'autant que l'égalité se maintient entre les aristocrates* (traduisez : les députés, les journalistes, les gens de lettres, etc.) *et il est impossible de juger de l'égalité, soit physique, soit morale, autrement que par les apparences : d'où il résulte que l'individu qui ne veut pas être persécuté, s'il est mieux ou plus mal que les autres, doit faire tout son possible pour le cacher. S'il est ambitieux il doit...* (je passe) *s'il a une jolie figure il doit la négliger ; il doit se tenir mal, se mettre plus mal encore, n'avoir rien de recherché, tourner en ridicule tout ce qui est étranger, faire mal les révérences, ne point se piquer d'une politesse exquise, faire peu de cas des beaux arts, cacher son goût s'il l'a bon, porter une perruque mal peignée et être un peu malpropre.* »

Casanova est ce qu'il est, fanfaron, cynique, débauché, roué, etc... mais il a de bons yeux. Comprenons la sagesse de M. Pelletan qui ne veut pas que son mérite soit méconnu comme celui de M. Dolfin à Venise.

Cette grande réserve faite, les Français (et certains cosmopolites qui s'inspirent de Paris) les Français du moins qui s'occupent de leur mise (ces poignées de raffinés dont je parlais) sont comme ils étaient : inégalables. Si leur nombre est réduit, leur mérite dure. Ils ont plus de discrétion, d'originalité, et puis une *variété* que l'on chercherait vainement ailleurs. Il me paraît qu'ils se ressemblent moins entre eux que les hommes des autres pays et que l'on voit chez nous quatre manières, au moins, bien distinctes.

1° *La Furia francese.* Apogée pour le XIXe siècle, au second empire. — Petit chapeau sur l'oreille ou sur les sourcils, à la manière du tricorne, qui est vraiment la coiffure nationale. Danse, galanteries. La main aux dames, la main d'abord... Exemples contemporains : M. Boni de Castellane. (Voir certains dessins d'Albert Guillaume et de Craft).

2° L'imitation anglaise et américaine (certains dessins de Sem).

3° La correction pure, multipliée jusqu'à l'élégance, avec ses deux nuances :

a. Celle de ceux qui sont surtout cossus: agents de change, la Bourse en général, grands propriétaires provinciaux, grands industriels (voir d'autres dessins de Sem).

b. Celle de ceux qui font exprès de négliger et les recherches individuelles et le maniérisme

collectif de la mode. Ils sont très fins. (Leur grâce se prête mal à la charge du caricaturiste).

4° *Le dandysme historique* (voir certains dessins de Bernard Boutet de Monvel). Je range là tous ceux qui s'inspirent volontairement des grands *dandies* du milieu du siècle. Certains compliquent leurs recherches de raffinements intellectuels : *Andrea Sperelli* (1).

On doit à cette classe le chapeau cambré qui coiffe profondément et se porte légèrement en arrière. Elle va d'ailleurs l'abandonner et nous tous avec elle : c'est que la mode aujourd'hui a aussi ses vulgarisateurs, certains magasins copiant dans les six mois cravates, faux-cols, chemises, tout... D'où, la nécessité de modifications rapides et complètes... Il n'y a que le tailleur pour être plus lent et, par exemple, on en est encore rue Montmartre au pantalon étroit.

— ....

— Vous me dites que ma classification est arbitraire. Parbleu. Mais n'est-elle pas commode? Nommez qui vous voudrez... Un exemple difficile, voulez-vous ?

— M. Marcel Boulenger.

— Vous croyez qu'il est impossible de le placer dans nos catégories. Eh ! bien, si. Je ne me suis

(1) Sandricourt s'est donc rencontré avec M. Marcel Boulenger. *Nos Elégances :* « En regardant chevaucher d'Annunzio. »

pas interdit les combinaisons, et la mise et la jolie manière de M. Marcel Boulenger seront traduites dans mon système avec une approximation suffisante par la formule 2. 3 *b*. 4. Pour être plus précis, on pourrait employer des coefficients dont la somme serait constante et, complétée de la sorte, la formule de tout à l'heure deviendrait $1^{(7)}$. $2^{(3)}$. $3\,b^{(20)}$. $4^{(20)}$. Mais c'est bien trop long.

Pour ce qui est de M. Bourget, qui est mon but, la formule 1. 3 *a*. résumerait l'essentiel.

Il est dès lors naturel qu'il n'ait pas pris le chapeau cambré dont je parlais. Il s'en est tenu au chapeau haut de forme à la française, qui coiffe un peu juste, porte sur les sourcils et donne un air cavalier. Mais s'il avait gardé assez de frivolité pour suivre toutes les variations de la mode et s'acheter en 1906 ou 07 cette canne qui fait le premier objet de nos considérations, il est infiniment probable qu'il aurait pris en même temps, en noir comme en gris, le chapeau large et cambré. Concomitances de la mode et du goût... Impossible de les expliquer mais on les sent. M. Bourget a eu la canne en question qu'il avait environ trente ans. Je le parierais.

— Je vous trouve singulier et je m'en excuse, déclara le nouveau venu. Mais pourquoi voulez-vous qu'un homme de la qualité de M. Bourget perde son temps à suivre les pas bizarres de la mode ?

— Ce n'est pas la première fois, dis-je à mon

tour, que nous perdons le nôtre en propos inutiles. Voulez-vous que nous vidions nos verres en silence ? Nous ne buvons pas assez pour ça…

J'étais outré mais l'objection demeurait. Sandricourt alors, me faisant signe de la main :

— Vous manquez l'un et l'autre de méthode. Vous, mon jeune ami, vous me demandez ; *pourquoi voulez-vous que ?…* Je ne veux rien et vous m'entendez mal. M. Bourget écrivait je ne sais où qu'il est ridicule, passé vingt-cinq ans, de prétendre à être un prince de la mode. Rien de plus juste, quoique la limite d'âge soit trop courte à mon gré. Dès qu'il se sent la jambe moins leste un homme comme il faut et qui ne tient pas à passer pour un vieux beau, passe dans ma troisième catégorie : *correction raffinée…* D'autre part il est bien vrai que tous ces propos sont frivoles mais il est plus vrai encore que nul n'en sait mieux que moi la frivolité et qu'il n'y a dès lors aucune raison pour que je me les interdise…

— Mais ce n'est pas ce que j'ai voulu…

— Je sais, dit Sandricourt qui aime à interrompre, et je sais que vous savez. Mais notre nouvel ami ? Il nous croit *snobbishs,* c'est-à-dire jobards, alors que nous sommes des curieux et des curieux point blasés. Laissez-moi m'expliquer et lui montrer ma canne. Elle n'est pas mal. Une belle page me donne un autre plaisir qu'elle, mais pourquoi n'accepterai-je pas celui qu'elle me donne ? Je veux avoir une idée de tout et,

sous prétexte que je suis philosophe, je ne vois pas pourquoi je me priverai de connaître les nuances et les préjugés et les variations de l'élégance ou de la mode. Le temps perdu? Certains yeux voient vite. Ma sagesse, si sagesse il y a, n'en sera que plus complète. Que j'aie des regards pour tout, pour le salon et le bouge autant que pour ma bibliothèque. Une clairvoyance *totale*, n'est-ce pas ce qui nous plaît dans Stendhal? Quand sur l'oreiller je fermerai mes yeux pour la dernière fois, je serai bien mécontent de moi si je ne puis me dire : ce que mes yeux ont regardé, je l'ai bien vu...

Et voilà bien du lyrisme.

Voulez-vous autre chose : faisons de la critique littéraire. M. Bourget, qui en avait bien le droit s'est fait l'interprète littéraire du monde, on eût dit naguère des salons. Eh! bien, vérifiez sur de petits signes matériels, de petits faits, mon dieu, à la manière de Taine (ou presque), la qualité de sa vocation et le degré de ses succès. Aidez-vous de ma classification. Vous verrez qu'il a mis dans ses livres, qu'il a traduit et satisfait sans compter les femmes dont je n'ai guère parlé ni la foule des lecteurs, toute ma première catégorie, part de la troisième et les Anciens de la quatrième, aujourd'hui renouvelée par des jeunes hommes qui vers 1880 naissaient, allaient naître ou n'avaient pas dix ans. Puis, si vous en avez encore le triste courage, venez blâmer ma minutie.

Je vous répondrai vaniteusement que mes propos de ce soir, s'ils sont jamais recueillis, pourront donner à l'histoire future des lettres quelques matériaux pour un ou deux paragraphes d'un petit chapitre : *le monde et le roman à la fin du* XIX[e] *siècle.*

Il y eut un bref silence que notre ami voulut interrompre.

— Une anecdote pour finir, voulez-vous? Je préviens qu'elle est imaginaire et je vous permets de rire de mes visions. Mais d'abord une question, pour la forme. Savez-vous pourquoi Casal s'appelle Casal? Non, n'est-ce pas?

Imaginez une promenade de M. Bourget alors qu'il était jeune et qu'il enseignait la philosophie, la promenade que je vais dire. Il marche sur le trottoir de droite des Boulevards, de la place de l'Opéra vers les Variétés. Il rêve à ses livres futurs. Un moment il s'arrête devant une vitrine où sont rangés des joncs, des rotins, des bambous, etc... S'il aime une belle canne, vous le savez maintenant. Il est donc un peu ému et d'ailleurs assez fier de comprendre aussi bien qu'une page de Kant les raffinements du haut luxe, ce que j'appelle, entre nous, la casuistique de Brummel. Soudain, il lit un nom... vous savez lequel... et il passe.

Dix ans après. Il écrit un livre. Le plus dandy de ses héros n'a pas encore de nom. Le romancier

cherche... Voyons, vous connaissez le mécanisme de l'association d'idées et si vos souvenirs d'école sont fanés, monsieur que voici les rafraîchirait...

Sandricourt montrait notre nouveau compagnon et de la sorte il se vengeait un peu.

— Il n'y a pas de distance que l'esprit ne puisse parcourir dans le temps d'une étincelle et de l'Opéra aux Variétés la route est brève. Or à propos de son héros Bourget avait sans cesse en tête un certain nombre d'images riches, chatoyantes ou pompeuses dont voici quelques-unes : cannes, bottines, chapeaux... boulevards... Opéra... Café Anglais... chevaux anglais... le Bois... promenade... chaussures... cannes... — Il le nomma Casal.

Est-ce clair ?

Si vous acceptez l'hypothèse et, je vous en prie — elle est si vraisemblable, si digne d'être vraie ! — savez-vous rien qui fasse voir si nettement la vocation de M. Bourget ? Oui, il était, dès le début, dominé par le goût de séduire et d'expliquer ces classes où la civilisation est si perfectionnée, la sagesse si condensée en sensibilité pure, la passion si nuancée par la convenance, si multipliée par l'oisiveté, que les problèmes du cœur s'y compliquent plus souvent qu'ailleurs jusqu'à l'inextricable. Est-ce bien cette plus grande difficulté qui attirait l'auteur du *Disciple ?* On l'imagine et ma critique en vaut

une autre, bien que faite à propos de bottes, justement, ou de cannes.

Sandricourt but d'un trait son troisième porto et la conversation prit un autre chemin.

Les Heures avaient fait un pas ou deux et vingt femmes, cent femmes étaient entrées, s'étaient installées qui toutes portaient en ce printemps de 1907 des jaquettes diversement rayées et des chapeaux *cloche*, dont les bords ombraient les yeux. Ces vêtements clairs faisaient avec l'acajou et toute l'ordonnance du bar on ne savait quel disparate, et quelqu'un signala la chose à Sandricourt.

— C'est, dit-il seulement, le XVIII[e] siècle en visite chez Edgar Poe, fabricant d'automobiles et d'ailleurs milliardaire.

Puis il se tut définitivement...

La haute lumière des lampes à arc blanchissait le visage délicat des femmes.

EUGÈNE MARSAN.

Nuages dans les Eaux

Deux beaux navires qui, là-haut, sont des nuages
Et qui sont du ciel d'or tombés au lac bleuté,
Dans un vague entre-deux d'ondes luisantes nagent
Comme entre l'idéal et la réalité.

Dans leur fin flottement se berce le mélange
Des lueurs de l'aurore et des ombres du soir.
Les heures à la fois sont toutes dans les franges
De leur écume, en qui le clair s'unit au noir.

Mais la brise qui les emporte en sa voix douce,
Chantante, en tournoyant l'un dans l'autre les pousse.
Ils déchirent leurs flancs, d'une lutte sereine,

Et vont comme assoupis, d'un peu de sang veinés,
Trop lents pour s'éveiller et crouler, étonnés
Qu'un air de flûte errante ait brisé leurs carènes.

Louis Mandin.

Vers

Septembre à peine est mort et l'automne déjà
Mugit dans le frisson des feuilles qu'il disperse.
Des soirs mous et mouillés traînent dans les averses
Comme une aile meurtrie, et s'endorment au ras
Des prairies bleues de brume. Aux penchantes collines
On voit couler le flot d'or et de sang des vignes
Glorieuses encor des grappes de l'été ;
Et la rumeur des champs, dans le jour achevé,
Palpite avec le cri aigu des alouettes.

Le triste automne, Amie, alourdit le jardin
Et penche l'herbe courte et les arbres hautains ;
Et le gazon, les fleurs et les cimes répètent
Le même geste obscur qui consent à mourir.
Mais nous, mon cher Amour, nous fermerons nos portes,
Et nos âmes à la froide saison. Qu'importe
Le silence angoissé des grands cieux assombris,
Puisque dans la demi-lumière de la chambre
Nous pourrons épier au cœur d'un berceau blanc
Comme le vol neigeux de l'aube la plus tendre,
Le souriant soleil d'un sourire d'enfant.

Octobre 1907. JEAN MARTINEAU.

Fleurs et Tableaux

1° Sur la Jacinthe

Je regarde devant moi une bulbe de jacinthe placée dans un vase transparent. Cette jacinthe donnera sa fleur dans deux mois. Aujourd'hui elle ne laisse sortir de son vêtement de soie sèche qu'une pousse verte et vernie, et quelques longs filaments pâles qui trempent dans l'eau.

L'odeur de la jacinthe est une des plus belles qui soient. Je ne connais, pour l'égaler, que l'odeur des roses rouges et celle aussi des orangers, dans le parc de Versailles, en juillet, à la fin d'un jour chaud. Je crois que les *jacinthes violettes* sentent plus fort que les autres ; mais leur fleur est un peu petite et sans luxe. Toute autre est la *jacinthe orientale,* très grasse, très grosse, et comme enduite de fard. Il faut voir une abeille pénétrer dans le godet d'une jacinthe orientale : avec quelle hâte le fait-elle, quelle volupté ! Elle en sort étourdie et lourde.

La *jacinthe d'hiver* est bleue, un peu pâle. Une

autre jacinthe, que je ne connais, se nomme — me dit un livre de jardinage, — *le Polianthe étoilé*. Le mot polianthe eût fort bien fait dans un sonnet de Pierre de Ronsard. Il paraît que cette jacinthe a une bulbe importante et qui porte, sous sa première tunique, une sorte de petit coton.

Une liste des jacinthes serait longue. *La jacinthe de Turquie* a des fleurs singulières : elles naissent « en manière de petits brocs ». Il y a *la jacinthe d'Espagne, la jacinthe d'Italie, la jacinthe des Indes*. Voilà des pays qui conviennent à merveille pour nommer ces fleurs. La jacinthe n'a-t-elle pas toutes les grâces paresseuses d'une méridionale? J'imagine que les plus belles doivent former des parterres de cyprès minuscules, dans les jardins de Bagdad ou de Delhi. On peut en découvrir beaucoup sur les miniatures persanes. Elles donneraient peut-être d'excellentes confitures, moins fades que celle que l'on tire des roses. Quand les jacinthes sont fanées, elles ressemblent à des bonbons frits, sous une poudre de vanille...

En écrivant ces lignes, dans le morne hiver, j'ai ressuscité pour moi l'odeur de la jacinthe : et la chambre en est remplie. De toutes les fleurs, c'est elle qui a le mieux la forme de son parfum : elle s'étage solidement sans monter très haut, comme une glace. Peut-on, sans mauvais goût, dire de la jacinthe qu'elle est un sorbet de parfums ?

J'oubliais de dire que la famille des jacinthes,

a, comme toutes les familles, un enfant « mal venu ». C'est une fille des septentrions, que le moindre soleil altère ; on la nomme *la jacinthe verte à couleur d'herbe.*

2° Sur la lumière de Van Eyck

A l'exposition de Bruges (1), il y a un tableau qui vient de Saint-Pétersbourg (musée de l'Ermitage) ; il est de Van Eyck ; il figure une Annonciation.

A propos de cette Annonciation, je voudrais définir l'attrait de cette peinture, ou mieux, de cette lumière, qui, déjà, à l'hospice Saint-Jean et au Louvre, m'avait séduit et intrigué.

On pourrait comparer l'art de Van Eyck à l'art de Baudelaire : une volupté froide. Voyez ces étoffes luxueuses, mais si détaillées, avec ces ors très nets, et dans cette pureté cristalline : quel bel ordre et quelle passion !

Si l'on se penche sur une source immobile et tout entière dans l'ombre, on distingue au fond de l'eau le sombre éclat des pierres, de la terre et des herbes ; parfois une salamandre ou un orvet donnent une richesse de joyau à ce décor aquatique. Tout est si précis, si défini, que la vie

(1) Exposition de la Toison d'Or (Eté 1907).

semble absente. On éprouve une impression analogue devant certains beaux yeux fixes. Faut-il dire : une beauté minérale ? Que cela est subtil ! « Beauté minérale » n'exprime pas tout et ne marque point la splendeur de ces couleurs glorieuses. Mais la pourpre du rubis n'est-elle pas du sang ; et quel n'est point le calme des vrais sensuels?

Ceci est peut-être plus exact : la séduction de Van Eyck, c'est la couleur vénitienne reflétée dans un miroir noir.

Définition littéraire...

1907.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

Eglogue

Puisque Novembre laisse un peu de vert au pré
Et qu'attardant sa marche au feutre usé des mousses
La saison au soleil chauffe sa toison rousse,
Va goûter les beaux jours de l'automne doré !

Prends la venelle entre les buis noirs et les ronces
Où vécurent en paix tant de bonheurs finis.
Sous le vent indiscret dévoilant les vieux nids
Sens-tu pas dans ton âme un frisson qui s'enfonce ?

Savoures-en longtemps le charme doux-amer
Et cette odeur d'écorce et d'herbe avant l'hiver.
Mais, dès le crépuscule hostile et gris de cendre

Où l'orme monstrueux a l'air de t'épier,
Hâte-toi vers le feu qui sauve, sans entendre
Le cri d'oiseau blessé des feuilles sous tes pieds.

Novembre 1908. ALBERT HENNEQUIN.

Veille

O Lune qui souvent par l'étroite fenêtre
Nous surpris enlacés tous les deux sur le lit,
Tu me vois remuant, solitaire aujourd'hui,
Le jaloux aiguillon qui dans mon cœur pénètre.

Dans les bras d'un amant à cette heure peut-être
Elle pâme ; et sa bouche... Ah ! vienne donc l'oubli,
Le bienfaisant oubli... Mais le ciel a pâli.
Un coq matinal chante. Et l'aurore va naître.

Dors !... Nuit sacrée, et toi, Lampe chère aux amants,
Que nous fîmes témoins de nos communs serments,
Vous, du moins, punissez l'infidèle parjure.

Dors !... Le sommeil me fuit ; et sur le matelas
J'ai beau me retourner à gauche, à droite, las,
Le douloureux désir sans repos me torture.

Jules Mouquet.



Les Chroniques

LITTÉRATURE

Adrien Mithouard. — *Les pas sur la terre.*

On espère ici avoir prochainement l'occasion d'étudier avec le soin qu'elle mérite la pensée d'Adrien Mithouard et de dire comment et pourquoi sa voix se joint pour nous à celle de Maurice Barrès et de Charles Maurras pour nous donner des leçons d'ordre. On ne veut aujourd'hui que signaler aux lecteurs du *Divan* le dernier livre d'un maître qu'on relit et qu'on aime. Je veux parler des *Pas sur la terre*. Pour le fond, c'est une illustration du beau traité de l'*Occident* ; pour la forme, elle est, mon dieu, de la main de Mithouard, c'est-à-dire de la plus fine et de la plus noble qualité. Une langue faite pour la nuance autant que pour la couleur. Lisez soigneusement les chapitres de ce livre : la perdition de la Bièvre ; les géomètres ; le numérisme ; du sang ; le taupier, le sacriste et l'affranchisseur ; plaidoyer, etc... autant de petits chefs d'œuvre. J'ai naguère, dans *les Essais*, résumé

la perdition de la Bièvre. Chacun de ces beaux morceaux de prose mériterait d'être résumé et analysé avec un soin spécial ; peut-être vaut-il mieux résister à l'envie que j'en ai et laisser au lecteur son plaisir intact... Adrien Mithouard abonde en vues ingénieuses ou profondes. Et quel pittoresque de bon aloi ! quelle souplesse et quelle force ! quelle densité dans le mot, l'expression, la page et dans la pensée. On lui doit par exemple un éloge de la marche tel que pour en trouver un qui soit littérairement aussi beau il faut aller jusqu'à Rousseau. Encore sied-il de remarquer que si l'on a souci d'autre chose encore que de littérature, la comparaison ne tourne pas, je vous assure, à l'avantage de Jean-Jacques. Quand il chemine, le Genevois goûte surtout les plaisirs de la solitude, il les goûte et les interprète de manière à les rendre malfaisants, inhumains ; il est aigri et s'exalte à fuir les autres, au lieu que Mithouard, tandis qu'il marche à travers ces arbres et la plaine, s'intéresse à son activité et à celle des autres. Ce régionaliste est plus humain qu'aucun révolutionnaire. Tout marqués par la main de l'homme, le sol et le paysage lui proposent de magnifiques méditations sur les sociétés et les générations.

Il semble bien qu'Adrien Mithouard ait dans ses portefeuilles presque toutes les pages d'un livre à paraître sur les frontières de l'*Occident* : Venise, Grenade (1), etc... Quand il aura paru le critique se trouvera en présence de quatre ouvrages : *le tourment*

(1) V. à ce propos l'*Occident*, 1908 et, je crois, 1907.

de l'Unité, le traité de l'Occident, les pas sur la Terre, et... l'autre, dont l'ensemble fait une belle œuvre. Lecteur, *rendez-vous*, s'il vous plait...

EUGÈNE MARSAN.

Hubert Krains. — *Figures de chez nous.*

Six nouvelles rustiques. L'auteur a bien vu les *figures* de son pays ; il les a vues en homme qui sait lire ce que disent les yeux. Et pour nous faire voir ces gens de son pays wallon il a composé de petits drames où ils aiment, haïssent, agissent. L'auteur n'a pas de parti-pris régionaliste. La terre lui donne un appui, le sol pour les pieds de ses héros ou plutôt de ses personnages et des mœurs qu'il connaît bien. Il se sert de son pays pour *faire* humain. Chacune de ces nouvelles est composée avec un art patient, plein de finesse. De la bonhomie, oui, quand même — l'auteur n'est pas systématiquement pessimiste — mais beaucoup de clairvoyance. Il aime les siens jusque dans leurs défauts sans que l'amitié l'aveugle ni que sa clairvoyance le dessèche. C'est la bonne manière.

E. M.

Louis Thomas. — *Tablettes d'un cynique.* — La Société Nouvelle, 1908.

Le cynisme de Louis Thomas ne consiste pas seulement à nommer sans fausse honte les choses par leur nom, à user dans le langage d'une impudente liberté, — mais encore, suivant le sens historique du mot, il

marque la cruelle hardiesse de l'auteur à cribler de railleries et de censures sévères ce qu'il entreprend de morigéner. Son livre est tout fait des sentiments que lui inspirent le monde et les hommes. Et tous les jeunes gens qui n'aiment pas à se payer de mots, qui ont dû faire à leurs dépens l'apprentissage de la vie, auront le même dégoût des métaphysiques. Quel adolescent d'aujourd'hui, ne s'est en effet laissé prendre à l'attrait du romantisme et n'a fait péniblement cette école de l'amour, qu'on lui avait représenté comme le pivot du monde ? Or, tout au plus peut-il encore le considérer comme un sport ou comme un ornement pour littérateurs. Mais, même fardé tant qu'on voudra, ce n'est plus un motif en soi.

A une époque où les trois quarts des gens ont peur des réalités et gonflent avec emphase de creuses périodes, il est difficile de se faire une certitude. Pour y tâcher il convient de mettre chaque chose au point et d'en analyser l'essence :

« Comme l'on terminerait vite les querelles d'école, et les discussions prosodiques, et les mépris à cause du procédé, si l'on s'accordait à reconnaître que le plaisir d'écrire une ode ressemble à celui de pisser : il s'agit de vider son cerveau, et lorsque l'on a fini c'est le même frisson joyeux qu'après avoir dégorgé sa vessie ».

C'est dire qu'il serait aussi vain que ridicule d'attacher trop d'importance aux idées comme aux sentiments. S'il convient cependant de rechercher la pensée génératrice de Louis Thomas, c'est bien dans le domaine de la physiologie appliquée à la psychologie que nous la trouverons. Il écrit : « Le tube digestif est la base des êtres qui vivent. » Il se complait à cet

axiome, en donne mille scolies et en fait sortir tout un système. Il répète :

« Et il y a encore des gars qui nient la psychologie physiologique, jamais ils n'ont désiré une femme : ce qui vous tord le ventre, est-ce du sentiment ? Jamais ils n'ont aimé : je reconnais que j'aime quand j'ai des contractions à l'épigastre, des crampes au cœur et le larynx serré. »

Cela est excellent et très à propos, car il est bon de serrer de temps en temps le frein des idéalistes impénitents, — mais il faut veiller à ne pas dépasser la mesure et même si l'on est séduit par la logique d'un William James ne pas aller jusqu'à piétiner les plates-bandes d'Homais. C'est ainsi que je comprends peu certaines pensées de ces tablettes, l'imprévu n'en rachète pas la fausseté choquante (1). Ce sont taches dans un livre aussi sensé.

Je n'ajouterai point maintenant que ce sont là propos bien connus, je sais qu'à une originalité absolue, faiseuse de brumes, l'auteur a toujours sainement préféré une vision nette de la vie. Il n'y a point crainte qu'il s'égare longtemps celui qui dit ceci : « La Gloire ! hé ! hé ! me voyez-vous avec un mouchoir en guise de mentonnière. » C'est bien là encore un vieux sujet. Ecoutons cependant comme il en parle à nouveau :

« Dans le matin blanc un jeune coq s'ébroue, et son

(1) V. page 46 des *Tablettes* la deuxième pensée, et passim. Louis Thomas est l'artisan qui, son œuvre achevée, ramasse par terre les débris qu'il lui a fallu élaguer. Il ne veut rien perdre. *Yette* est un fin tanagra, je suis tout prêt à vous l'accorder ; mais laissez le sol jonché de la glaise du coroplaste.

chant traverse le silence. Il vient jusqu'à mon cœur, et je tremble comme si je finissais de boire un verre de vin blanc.

« Hélas ! le frère que j'aimais, le voici mort, et je suis assis près de lui, étendu mince sur la couverture. Il n'entendra plus le coq, ni le rossignol qui bientôt se réveillera.

« Et moi aussi, un autre me regardera tout le long d'une nuit, et il pleurera sur lui-même ».

Et je le veux citer une dernière fois :

« Léautaud, vous n'admirez pas Bourges, vous avouez ne pas le comprendre : cela vous regarde. Mais vous dites encore : *Vivre si peu, être si loin de la vie, n'être ainsi qu'une machine à phrases ! Et je songeais au jour où cet homme serait étendu sur son lit de mort, aussi inerte, alors, que l'œuvre de sa vie...*

« Mais vous, qui ne vous intéressez à rien qu'à vous-même, votre plaisir passera-t-il moins rapide ?

« Et votre Stendhal, depuis le 22 mars 1842, où il tomba sur le boulevard, sept heures après-midi, croyez-vous qu'il existe ? »

Je me plais à ces extraits. Ils montrent la manière de Louis Thomas, ils révèlent l'accent de son lyrisme. Et parce que j'ai dû parmi tant de thèses nombreuses n'en effleurer qu'à peine quelques-unes, ils donneront mieux qu'une glose la valeur des autres et le goût de les lire.

H. M.

Eugène Montfort. — *Montmartre et les Boulevards.* — Paris, Floury, 1908.

Eugène Montfort, avant que d'être un romancier toujours intéressant, est, à mon sens, un merveilleux *essayiste.* Nous avons lu dans « Les Marges » des pages de première valeur. Aujourd'hui il publie quelques notes sur Montmartre et les Boulevards. On jurerait des extraits de ces fameux carnets qu'à l'exemple de Daudet accumula toute cette génération d'écrivains qui se voulait *réaliste.* Mais ici nous sentons qu'ils nous sont livrés par un artiste. Il ne s'agit plus de fortifier une thèse. Montfort autant que véridique est désintéressé. Il sait nous captiver par quelques bouts de dialogue épars, saisis au vol, et livrés en vrac, sans maquillage. On saisit sur le vif combien celui qui tient la plume, sans inventer une syllabe, peut susciter d'intérêt en sachant choisir, graduer, mettre en valeur... bref, en montrant du goût. Il faut pour y réussir une âme française et classique.

H. M.

LES ROMANS

Jean-Louis Vaudoyer. — *L'Amour masqué.* — Paris, Calmann-Lévy.

La classification des romans, que tentèrent souvent les auteurs didactiques, est le plus vain des travaux. Nous avons des livres de sociologie romanesque, des fantaisies historiques, etc., mais, autant qu'un recueil de poèmes d'un autre recueil de poèmes, un vrai roman diffère d'un autre roman. De nos jours surtout

où ce genre littéraire tend de plus en plus à s'adapter au génie propre de l'auteur, à devenir le vêtement collant de son intellectualité. Tout débutant écrit le journal de ses sensations, étudiées dans ses souvenirs ou sa rêverie. Ce n'est plus, à la George Sand, un sujet que l'on brode, mais des broderies qu'il faut adapter à un sujet. Une idée vous plait-elle dans l'auteur que vous lisez, vous l'épinglez aussitôt : elle fera une curieuse citation. Même il existe des écrivains qu'on ne lit pas, mais qu'il est d'autant plus de mode de piller, pour sembler les connaître. Le rappel adroit d'un tableau ou d'une statue, d'une œuvre d'art classée, produit aussi un très bon effet. N'allez pas crier à la mosaïque. Une unité réelle demeure sous tout cela : la psychologie du héros. Elle est la trame continue qui supporte ces dessins variés, car c'est toujours l'âme de l'auteur manifestée avec un bovarysme plus ou moins conscient. Et parce que celui-ci n'est pas à l'âge encore où l'on observe la vie, mais à celui où on la pare, il écrit à ses yeux la plus belle histoire du monde. Vous y trouverez des larmes, sans aucun doute, mais, soyez-en certain, nulle vulgarité. C'est que les larmes sont un attrait dans cette fantaisie charmante que tout jeune homme délicat eût souhaité vivre. Elles sont le legs obligé du romantisme ; car le jeune romantique, dit justement Boutroux (1), « aime la souffrance et les pleurs qui exaltent merveilleusement la conscience de soi ». Ils exaltent en même temps, je pense, la volupté de l'analyse.

(1) Saisissez-vous le procédé sur le vif ? Voilà, de ma part, le même genre de bluff : qui lit Vaudoyer ne saurait ouvrir Boutroux ! ou bien suis-je ma propre victime ?

Faut-il citer en exemple les joues mouillées de Mathilde de la Môle, les fiévreux désirs de Sturel dans les jardins de la Lombardie ou les yeux implorants de Madeleine de Nièvres ?

***

Jean-Louis Vaudoyer, en son premier roman, n'a point trop manqué à ce programme obligé. Mais, parce qu'il est de ceux qui ne remplacent point la vraie culture par de l'érudition superficielle, ni le goût original et hardi par un conventionnel guide-âne, son livre est délicieux d'exacte et riche mesure.

La donnée en est ingénieuse :

Un jeune peintre, François Feubrise, « plus soucieux d'être ému que de commander à ses émotions », voit au théâtre s'incarner devant lui, grâce au talent tragique d'Eva Declos, tour à tour l'âme brûlante d'Hermione, la sensuelle tendresse de Zaïre, l'amoureuse avidité de Monna Belcolore. Sous le pseudonyme de Jean Marisy, il écrit à l'actrice et enfièvre peu à peu de passion fougueuse son cœur enthousiaste et vide. Il ne sait s'il aime surtout les vivantes créations des poètes ou leur magnifique interprète. Du moins va-t il bientôt connaître celle-ci : Eva lui fixe un rendez vous. Mais François soudain craint la désillusion et ne répond même pas à l'actrice.

Ainsi ce jeune homme, ardent à aimer une abstraction, a peur qu'elle ne se concrétise ; il n'ose tenter l'aventure du bonheur. Rodenbach eût aimé cette résolution : souvent, avec la subtilité qui était sienne, il a commenté cette idée que l'amour a besoin d'un secret et que la réalité nue le détruit. « Nos rêves sont

toujours plus beaux quand nous ne les réalisons pas », disait également Elisabeth de Bavière. Une âme tendre seule peut conclure ainsi.

Mais, — la vie a de ces tours, — quelques années plus tard, François retrouve Eva. Il l'aime avec fougue. « Tout ce qui émeut plastiquement était réuni en elle. » Et le peintre-poète ne se lasse point d'énumérer les *correspondances* de son amour : — « Toutes les beautés, je les trouve en toi. Si tu y consens, j'en ai pour la vie à fixer sur la toile les différents aspects que tu offres. La splendeur de ta chair mérite la majesté de ta forme, et je désespère de pouvoir jamais exprimer tout ce que tu contiens. Il faudrait que je fusse tout ensemble Douris et Giorgione, Ingres et Ricard, Léonard et Prud'hon. Et cela ne suffirait pas : je voudrais encore être Baudelaire, pour célébrer l'odeur de ta chevelure, Swinburne pour chanter le sang de ton cœur, Wagner et Chopin pour traduire la poignante émotion que donne ta voix. »

Malgré ce lyrisme, — quelque philistin dirait à cause de lui, — un jour vient où Eva s'ennuie de cette tendresse goulue. Elle se souvient des lettres de Marisy, empreintes d'un amour extasié, et à côté de François, elle se prend à aimer son ancien correspondant « sous les traits dont son imagination l'avait pourvu ». Cette dualité la contente : « Aussi jamais la sécurité d'Eva n'avait-elle été plus grande entre le double plaisir que lui procuraient parallèlement le rêve et la vie ». Mais François ne saurait se satisfaire de cette subtilité féminine ; quand il étreint le corps de son amie, il souffre de sentir sa pensée absente. Il regrette d'avoir caché par jeu qu'il est lui-même Marisy. Quand il se résout à cet aveu, il brise son

bonheur. Eva a trop vécu son rêve, et, comme le dit Jules Tellier :

> Celui qui ne sait pas étouffer son envie
> Et qui se donne au rêve est perdu pour la vie.

Elle part.

Je ne suis pas de ceux qui critiqueront ce dénouement et, malgré son élégance, le trouveront artificiel. La situation était sans issue. La satiété qui n'ose s'avouer a plus d'un pseudonyme. Qui nous dira où réside le secret du bonheur ? N'est-ce pas la vraie sagesse parfois de savoir confondre le masque et le visage ?

Ce qui, à mes yeux, est proprement admirable en ces pages, c'est précisément ce qui en constitue peut-être pour d'autres la plus grande banalité, ce décor que j'expliquais au début par la mode et l'âge de l'auteur. Mais Jean-Louis Vaudoyer y montre surtout une sensibilité avertie et les plus belles qualités de critique d'art. Il sait draper une étoffe et choisir une nuance avec autant de sûreté, et moins de pédanterie, que des Esseintes. Il faut lire comment il comprend les héroïnes de Racine ou de Musset et comment il compose un ameublement de villa. Ce n'est pas du dilettantisme, on dirait une exquise symphonie. Et c'est cela que je veux voir surtout, malgré la fine psychologie de ses héros, dans le roman de Vaudoyer où le chatoiement d'une langue précise, ardente à bien peindre comme à suggérer par la richesse de ses épithètes, les nuances même les plus fugitives : le rappel lyrique d'enveloppantes images ; une pensée toujours tendue et pleine de son objet ; tout concourt

à cette densité d'expression que seuls savent atteindre les vrais artistes.

HENRI MARTINEAU.

Albert Erlande. — *Le défaut de l'armure* (1). Paris, Sansot.

I

On doit, paraît-il, à M. Albert Erlande de très beaux vers ; pour moi, je l'avoue à ma honte, je n'ai lu que ceux qui ont paru dans *Fehl Yasmin*, suite de poèmes en prose et de rimes, signée Albert Erlande et Gilbert de Voisins. Je suppose que les vers sont d'Erlande, et de Voisins ces merveilleux poèmes en prose d'une langue tour à tour si délicate et si forte. Quoi qu'il en soit, voici l'un de ces beaux livres pleins qui donnent l'envie de connaître tout ce que leur auteur a publié. Je parle du *Défaut de l'Armure*. C'est un roman, bien que l'écrivain ait eu la coquetterie de ne pas mettre le mot sur la couverture ; c'est le roman d'un jeune homme de lettres extrêmement séduisant. Il est doué pour écrire, il n'est pas doué pour l'intrigue. Vous

(1) Je reçois en même temps deux compte-rendus du roman de M. Erlande. Faut-il donc en sacrifier un ? Pour ma part j'en serais fort ennuyé. Ils ne font point double-emploi du reste, envisageant ce livre sous des jours différents et avec une humeur diverse. Le lecteur les trouvera à la suite l'un de l'autre. Leur esprit concorde et c'est de cela que, personnellement, je louerais M. Albert Erlande, n'ayant point lu son livre.

H. M.

imaginez aisément ses déboires, ses désillusions, ses malheurs. Il est si froissé, si délicat, si fier, si pudique, au sens viril du mot, qu'il en est cuirassé. Oui, pour ne pas être moqué, lui, qui est tendre, et qui a de l'orgueil mais noblement, il s'arme d'un scepticisme et d'une vanité affectés ; pour ne pas être joué, lui qui est tout confiance, il feint de paraître roué. Enfin, étant pauvre, par un effet de son extrême délicatesse, il paraît riche... L'étincelante armure a pourtant un défaut. Elle ne le protégerait pas mal. Ce garçon est intelligent : il voit bien et il voit tout. Il s'arme puisqu'il s'agit de lutter ; mais l'armure a un défaut au cœur — Jacques Viguiers sera contraint de se tuer. Mort un peu bien romantique, motivée pourtant.

Le défaut de l'armure porte en sous titre *mœurs contemporaines*. M. Albert Erlande sait bien nos mœurs et les peint en maître. Son livre est plein de portraits ; des noms viennent au lecteur informé. Ce Louis Darue, nous le connaissons et avec lui cette frénétique Marie Imperia, et ce grand méconnu. Impossible de dire pourtant qu'il ait fait un livre à clef. La réalité est ici modelée par un artiste qui n'est pas un copiste...

Visiblement le livre a été écrit un peu vite ; d'où cette qualité : le mouvement et ce défaut : l'expression toute faite. Oui, je reprocherai à M. Erlande de s'être parfois contenté d'un mot facile, où il fallait autre chose qu'il sait bien et je le lui reprocherai sans réticence et sans gêne parce qu'il y a chez lui abondance des plus beaux dons de l'écrivain...

E. M.

II

Enfin voici un roman à la Balzac, où l'on fouaille les chiens et les gorets que sont nos ineffables contemporains, la fleur de la littérature.

M. Erlande a de l'audace : s'attaquer à la fleur des pois du boulevard et aux camélias de salles de rédaction. Et surtout tirer leur nez à ces chipies que sont nos aimables confrères du sexe insupportable. Pestedieu ! comme on comprend bien le silence qui se fait autour de cet ouvrage plein de verve et de lyrisme : M. Erlande a injurié les saints. Que M. Erlande soit brûlé en place de Grève !

Mais nous le lirons en cachette. Nous le défendrons même ouvertement. Car nous voulons vivre comme des hommes et nous n'ambitionnons pas la Légion d'honneur ni les palmes.

LOUIS THOMAS.

Charles Derennes. — *La Guenille*. — Louis Michaud, Paris.

La Guenille est le troisième roman de M. Charles Derennes. Il y raconte âprement l'odyssée de jeunesse d'un dégénéré qui succombe sous le poids des tares héréditaires. Il n'a point reculé devant une accumulation de névroses qui amène forcément le récit de mille turpitudes, désillusions, misères, lâchetés...

Nul ne demeure indemne. Et il n'est pas jusqu'à la douce Brigitte que ne peut sauver sa part de sang paysan, et qui ne meure victime du commun atavisme.

En vain Georges Fonteil tente de réagir contre la destinée, l'exemple de son frère Jacques lui ramène sans cesse à la pensée la menace d'une ascendance tragique. En vain veut-il encore se soustraire à la dégradante emprise de Valentine Argelières, il lui faut jusqu'à la fin subir le joug, gravir le calvaire. — Et cette dernière expression vient à propos sous ma plume, car ce livre rappelle par sa cruauté l'impitoyable roman de M. Mirbeau.

Il convient de louer Charles Derennes de son beau talent de conteur, et de ce mérite, le premier à mon sens, qu'on ne puisse l'enfermer dans une seule formule.

Il sait se renouveler. Déjà il avait joint une fantaisiste hypothèse à une précision technique d'une grande netteté, et avant que de se révéler disciple assidu de Wells, il avait écrit un premier roman gracieux, ironique, douloureux et tendre où, mêlant les larmes au rire, l'imaginaire au réel, il avait donné les plus charmantes pages.

Des vers romantiques enfin, vibrants de souhaits ardents, gonflés d'émotion voilée, font bien augurer par avance, — avec les fragments déjà publiés, aux strophes pleines et chantantes, — de ce *jardin de Perséphone* qu'il nous promet pour bientôt.

H. M.

C.-F. Ramuz. — *Jean Luc persécuté.*

Ce jeune romancier suisse a trouvé une belle veine dont il a tiré *Aline*, les *Circonstances de la vie* et, tout récemment, *Jean Luc persécuté*. Il a pris à tâche d'observer les petites gens de son pays. Il en connaît

bien les mœurs et le caractère. Ses observations sont d'une rare sagacité. C'est un réaliste, mais qui est strictement réaliste. Point de *pitié russe*, chez lui. Si l'on devine parfois entre les lignes que l'écrivain s'attendrit, c'est d'un attendrissement humain. Il a pitié de l'homme et des circonstances hasardeuses que la vie fait à tous.

Jean Luc Robille est un pauvre homme que sa femme trompe. Elle le trompe une fois et il pardonne. Elle le trompe encore, pour la seconde fois ; puis habituellement avec le même homme. Il n'a que des soupçons. Un soir enfin il a la preuve et chasse Christiane. Il garde un enfant qu'il a eu d'elle ; elle a juré que Jean Luc est le père. Et c'est vrai. Mais Jean Luc, seul avec lui, finit par en douter. Il le délaisse, se met à boire ; l'enfant tombe dans un étang et se noie. On l'enterre. Et Jean Luc ne peut supporter ce malheur nouveau ; sa raison se refuse à l'admettre. Il ne croit pas que l'enfant soit mort ; en même temps il ne doute plus qu'il soit son fils. Il emporte le fantôme entre ses bras. Il le choie. Il vit avec lui jusqu'à ce que Christiane revienne au village... Le pauvre homme se met à croire que la présence de la mère indigne a fait fuir l'enfant imaginaire qui faisait sa consolation. On imagine la suite. Jean Luc tuera Christiane et l'enfant qu'elle a et dont elle ne pourrait dire quel est le père, du mari ou de l'amant. Puis Jean Luc, poursuivi, le fantôme de son petit Henri revenu entre ses bras, se précipite dans un abîme de la montagne...

C'est bien la dernière fois que je tente de résumer un livre. On gâche tout, et le drame que l'on abrège jusqu'à le rendre inexplicable et le détail qui est ici,

précieux, nuancé, savoureux. Quant à la langue, je la voudrais moins naïve, moins volontairement naïve. On souhaiterait parfois une syntaxe plus serrée ; mais on s'aperçoit que l'auteur *le fait exprès* pour colorer plus exactement son style indirect. Il veut que le langage de Jean Luc et des autres passe dans le sien, que l'écrivain n'ait pas l'air d'intervenir, qu'il ne soit, ou plutôt qu'il ait l'air de n'être qu'une plume qui transcrit... C'est la manière de Charles Louis Philippe, un artifice comme un autre. Artifice pour artifice celui-ci est plus *visible* à la longue que l'intervention la plus personnelle de l'écrivain... Il est aussi, je le gagerais, d'un maniement ingrat. M. Ramuz en use avec une adresse et une conscience remarquables. Si vous en aimez le procédé, son livre est parfait. De toutes façons c'est un livre attachant.

E. M.

Paul Bruzon. — *Soleil d'Islam*, Paris, Tassel, 1908.

M. Paul Bruzon ne dément pas les qualités affirmées par la *Poupée d'Argile*. Un critique l'a comparé à Mérimée : la louange ne semble pas excessive, tant est ferme la tenue de ses pages. *Soleil d'Islam*, c'est le choc de deux civilisations ; nous y assistons haletants. Dans l'épopée mouvementée et chaude, l'amour du chef musulman pour la blanche infidèle méprisée est une invention singulièrement tragique. L'érudition de M. Bruzon ne pèse jamais, car une vie ardente l'anime passionnément.

Ce roman est-il prophétique ? Au moins, il nous rassure : le soleil farouche de Mahomet s'éteint dans le sang.

F. E.

Tristan Bernard. — *Secrets d'Etat.* — Edition du Monde illustré, 1908.

C'est le journal d'un jeune français attaché à la Cour d'un petit état d'Allemagne. Si l'histoire est dramatiquement quelconque, nous croirons d'autant plus volontiers que l'auteur, comme il l'insinue dans sa préface, n'a fait que travailler sur des notes fournies par un autre. Mais nous retrouvons le père de Triplepatte et du jeune homme rangé à tous les tournants de phrases, en de petites réflexions, menues et simples, qui sont si bien à lui et d'une telle vérité ! Nous voyons vivre tous les personnages, le roi, le premier ministre, Bertha, Tolberg, Mme de Linstein ; — ils sont admirables de silhouette, d'individualité, ils ne pourraient pas être autrement, mais au fond nous ne les connaissons pas. Tandis que notre jeune premier, comme on l'a bien dans la main, ce petit Humbert, si sympathique, si irrésolu, charmante ganache dont on voit tous les rouages très simples, très complexes.

Ah ! le roman psychologique !... Mais ce n'est pas le temps de faire des phrases. Je ne veux que saisir l'occasion de saluer Tristan Bernard, ce probe, ce maître ouvrier. H. M.

LES POÈMES

George Gaudion. — *La Prairie fauchée,* poèmes. — Bibliothèque de *Poésie*, 1909.

La jeunesse féconde de M. George Gaudion nous a donné plusieurs ouvrages, qui nous ont fait connaître

un ouvrier exercé, en même temps qu'un poète certain, et fort divers. M. Gaudion manie avec assurance l'alexandrin traditionnel : selon ce mode, il a construit des sonnets parfaits, dont la forme stricte enclôt de vraies pensées. M. Gaudion a ce bonheur de toujours *indiquer* ce qu'il ressent : les poèmes que nous lisons de lui ne semblent pas inférieurs à ceux qu'il songea. Plus jaloux peut-être de suggérer que de définir, il ouvre des fenêtres imprévues, où notre rêve s'attarde, et se plaît.

La Prairie fauchée, en vers libres tour à tour ingénus et savants, se lit avec une curiosité qui n'interdit pas l'émotion. Car une « chaîne de métal vivant » relie entre elles ces petites pièces ailées, que parent agréablement des paysages français, et que colore une pittoresque imagerie.

F. E.

Henri Liebrecht. — *Les Jours tendres.* — La Belgique artistique et littéraire. Bruxelles, 1908.

M. H. Liebrecht peut bien brosser des fresques barbares ou chanter des ballades, il y réussit en habile artiste. Mais sa vraie personnalité n'est pas là. Elle se dégage de la première partie de son livre, subtile et tendre. A ce seuil de l'amour il communie à la douceur d'une voix, à la grâce d'un sourire. Une chaste intimité, une affection fraternelle bercent son cœur confiant. Mais cette amitié divine, dont parlait Verlaine, est un jeu dangereux, aussi convenait-il de la clore sur des souvenirs charmants avant qu'elle eût pu faire place au cruel amour.

Un jour, le voyageur posera son pied sur la voie sacrée. Ce sol plus solide lui fera aimer la vie et supportera sa raison d'être. Et déjà le poète rythme des vers plus fermes, plus sereins :

Cette rose que j'offre au voyageur qui passe
Sur la route où sa marche est déjà lourde et lasse,
Est la rose d'automne éclose ce matin
Dont le parfum subtil embaumait mon jardin.

Et la rose immortelle demeure impérissablement l'emblème de l'éternel amour !

H. M.

Paul Drouot. — *La grappe de raisin.* — Paris, édition de la Phalange, 1908.

Les vers savoureux peuvent être justement comparés à des fruits dorés. M. Paul Drouot eut raison de rassembler les siens sous le vocable d'une grappe de raisin. Chaque grain gonflé et transparent est comme un petit globe qui conserve, en son miroir convexe, l'image, non pas déformée, mais réduite et synthétique, du paysage ambiant. Et l'ensemble varié de ce microcosme composite chatoie comme un vivant kaléïdoscope.

Il convient, pour en savourer tout le suc, d'y apporter une application minutieuse. Alors on goûtera le lourd faix imaginatif dont ploie la fragile grâce de ces épigrammes :

Le soleil provoquait mes yeux ; et sur la cîme
Du bonheur, nous étions debout tous deux ensemble.
Que le ciel sur nos fronts et qu'à nos pieds l'abîme
Etincelaient, pareils à des bouches qui tremblent !

Viendrai-je encor longtemps traîner sous ces vieux arbres
Un désir qui voudrait en son cours copier
L'eau molle et qui s'endort à sa rive de marbre ?
Mais moi-même, un seul jour, me saurai-je oublier !

H. M.

E. Pérochon. — *Chansons alternées.* — Niort, G. Clouzot, 1908.

M. Pérochon a d'instinct la cadence des vers et son observation est souvent aiguë. Mais, plus encore que des inexpériences de forme et des vulgarités d'expression, il faut regretter la fâcheuse conception que l'auteur se fait de l'histoire : l'ancien régime est un peu noir et les temps futurs un peu roses. Un peu de sens critique en plus, et les beaux dons de sensibilité de ce livre prendraient toute leur valeur. Un délicieux sonnet, « Le Soir », en témoigne.

F.

MEMENTO. — Il est d'autres livres de vers, parus antérieurement, et qu'il est juste de rappeler ici. Le manque de place ne me permet que de les mentionner hâtivement. J'ai parlé d'ailleurs plus longuement de chacun d'eux dans la *Revue du Bas-Poitou* (Nos 1, 2 et 3, 1908) :

Roger Allard. — *Vertes Saisons.* — Paris, l'Abbaye, 1908. — Poèmes fastueux où, sous le brocart rigide des strophes, se devine une pensée ardente et ordonnée, et dont l'appareil mythologique voile à peine la complexité des sentiments modernes.

Pierre Fons. — *La Divinité quotidienne.* — Paris, Sansot, 1908. — C'est la divinité que chacun porte en soi

et dont Pierre Fons recueille, — avec un art impeccable, bien qu'un peu abstrait parfois, — les aspects fragmentaires et le sens idéaliste.

Albert Hennequin. — *A l'Aiguail.* — H. C., 1908. — Avant que d'être un virtuose et un descriptif naturiste, Hennequin est un sensitif. Mais il demeure le maître de sa fantaisie, et sa grâce n'en a que plus d'attraits.

Fernand Divoire. — *Poètes.* — Paris, Les Entretiens idéalistes, 1908. — Où classerons-nous Fernand Divoire? L'enfermerons-nous dans son propre cercle? Mais on ne saurait pas si bien dire si l'on prenait un autre modèle que son cœur.

Joël Dumas. — *Délicieusement.* — Paris, Grasset, 1908. — On s'accorde à ne voir en Joël Dumas qu'un jeune disciple. Toujours est-il qu'il a su choisir ses maîtres. Soyons certains qu'il saura les lâcher, et que lorsqu'il sera lui-même, il sera quelqu'un.

H. M.

ESTHÉTIQUE

Floris Delattre. — *L'unité dans l'art.* — Roubaix, Edition du Beffroi, 1908.

M. Floris Delattre, qui est un lakiste français, s'est nourri de la littérature anglaise. A propos de William Blake, il se révèle esthéticien, avec bonheur. Dans un essai riche de synthèses, il découvre « le rythme qui coordonne d'apparentes dissonances, l'affinité secrète qui les confédère toutes ». Il caractérise en

quelques pages précises les différents modes d'expression artistique, au sommet desquels il place la mystique, puis la poésie. La phrase de M. Delattre est nette, sa pensée sûre ; l'une et l'autre prouvent des lectures nombreuses, et de sévères méditations. Cette plaquette satisfait ceux que tourmente la passion de l'unité, de la continuité dans le sentiment et dans la vie. F. E.

ESOTÉRISME

Gustave Boucher. — *Une séance de spiritisme chez J.-K. Huysmans.* — Niort, 1908.

Dans cette petite plaquette, M. G. Boucher nous raconte une curieuse anecdote dont, en 1892, il fut le héros involontaire. De ce récit rapide, d'une lucidité de pensée et d'une clarté de style très louables, nous ne retiendrons pas l'hypothèse qu'il émet d'une force fluidique émanant de notre être et perceptible pour nos sens : nous nous réservons jusqu'à ce qu'il ait plus à fond développé sa doctrine dans l'ouvrage qu'il prépare sur l'*occultisme*. Ce qui nous attache le plus ici, c'est l'évocation de la curieuse figure de l'auteur de « la Cathédrale ».

M. Gustave Boucher connut intimement J.-K. Huysmans pendant quinze années. Il a subi une évolution parallèle à la sienne. Et c'est lui enfin qui, déjà installé à Ligugé, y attira le futur oblat. Aussi nous ne doutons point de l'intérêt profond des souvenirs intimes qu'il va publier prochainement sous ce titre : « De Là-Bas à l'Oblat. » O.

REVUE DES REVUES

La Revue hebdomadaire (12 décembre). — La fin du petit roman messin de MAURICE BARRÈS : *Colette Baudoche.* Ces dernières pages sont sublimes. L'écrivain le plus rare a accepté d'être simple, accessible à tous, comme Gœthe dans *Hermann.* — Même semaine, le début d'un roman de JEAN-LOUIS VAUDOYER, premières pages qui promettent une belle suite. La promesse est confirmée par les chapitres du 19 décembre. — Dans la même revue, le 12, un article de PAUL ADAM sur *Les désordres de Paris*, plein d'idées, mais inégales...

Le Mercure de France. — M. GEORGES LE CARDONNEL y publie un roman *: Les soutiens de l'ordre ;* certains milieux conservateurs y sont étudiés, sans indulgence. Ponr parler de ce livre qui paraît bien devoir être remarquable, nous en attendrons la fin. — Dans le numéro du 16 décembre, un article de M. LASSERRE sur *La doctrine officielle de l'Université.* Il convient de suivre, dans l'*Action française* (1), les articles de critique que donne Pierre Lasserre. Rien d'aussi intéressant. M. Lasserre a bien chance d'être, avec M. Souday (l'*Opinion*), notre premier critique.

La Phalange (15 décembre 1908). — Un texte de choix et des chroniques toujours intéressantes, comme celle si intelligente de M. ANDRÉ DU FRESNOIS. A ce sommaire : A. DE BERSAUCOURT, ALBERT ERLANDE, et de JACQUES SIMIANE : *Mélitta,* petite sœur fragile de Bilitis dont l'histoire nous est tracée en une suite de petits poèmes en prose, ciselés et fins. — LOUIS THOMAS, franc garçon qui veut bien se distraire, mais qui a en horreur autant les pions que l'idéologie, boxe d'importance un M. Clouart.

Le Beffroi (novembre-décembre 1908). — La plus éclectique et la plus sage Revue-Anthologie des poètes

(1) Dans le numéro du mardi 22 décembre 1908, un Jean Moréas qui réjouit les admirateurs de l'auteur des *Stances* autant que ceux de l'auteur du *Romantisme français.*

d'aujourd'hui. Dans ce numéro, deux poèmes émus et ordonnés de FRANCIS EON, le très personnel épithalame d'EDGAR MALFERE.— On y voit encore les noms de JULES MOUQUET, GEORGES PÉRIN, CÉCILE PÉRIN, A. DE BERSAUCOURT, LÉON DEUBEL, CHARLES GROLLEAU, LOUIS PERGAUD.

Revue du Bas-Poitou (n° 3, 1908). — Un de nos plus érudits périodiques d'archéologie, et où la littérature ne perd jamais ses droits. — *Une épée carlovingienne* par le comte DE ROCHEBRUNE. — Cinq sonnets naturistes d'ALBERT HENNEQUIN. — *La Vie littéraire* par HENRI MARTINEAU, qui renferme un juste hommage à Albert Thomas, le vaincu de la vie, et à Francis de Miomandre, qui depuis fut le triomphateur du jour.

Poésie (automne 1908). — *Poème du jour des morts* par EDOUARD DUCOTÉ. — *A l'ombre de Dieu* par FRANCIS JAMMES, petit fragment où des traits brefs et menus, intensément réalistes, prennent un sens plein de poésie; toujours la simple vie quotidienne magnifiée en un cantique ardent. — Des vers méditatifs de TOUNY-LERYS.

Le Chroniqueur de Paris (24 décembre 1908). — Un *Francis Chevassu* bien campé par LORENZI DE BRADI. — P.-J. TOULET démolit la dernière légende touchant M. Clémenceau : il montre le mensonge de sa réputation de fin lettré. Du moinsM. Toulet prétend que le président du Conseil eut tort d'écrire *entre-temps* au lieu d'*entre tant*. S'appuyant sur l'étymologie, et citant les doublets espagnols et béarnais : *entretanto* et *entretan,* — il affirme qu'il faut dire entre tant, c'est-à-dire entre telle chose et telle autre chose, et que entre-temps signifiant pendant ce temps n'a aucun sens. Cette thèse est d'autant plus originale qu'elle contredit Littré. — LOUIS THOMAS, à propos d'un article judicieux de M. Funck-Brentano, disserte ingénieusement sur la Vérité.

Et le tourbillon de Paris nous emporte dans sa ronde sans retenue.

NOTES

Le lundi de Michelin (publicité gratuite). — Si l'inconnu qui rédige, dans le journal que l'on sait, *le lundi de Michelin* est littérateur, nous ne lui apprendrons rien en lui disant qu'il a beaucoup de talent... S'il ne l'est pas, on le prie de ne pas le devenir. Il est très bien comme il est. Il a des mots, de l'ironie, une langue que pourraient lui envier beaucoup des conteurs de la troisième page ; oui, il a la tradition de la langue française et l'emploie aux affaires. Traditionnel et ultra-moderne... n'est-ce pas ce qu'il faut... *Bibendum* n'est-il pas une trouvaille exquise ? Cela est aussi voyant, non, visible, que le procédé le plus américain, mais je vois là une bonne humeur, une bonhomie qui sont riveraines de nos fleuves... Et puis la vignette, ce beau bureau, ce beau fauteuil, ce beau cigare... Le confortable poussé jusqu'à l'élégance. Cela enchante...

SANDRICOURT.

***

Le prix de l'Académie Goncourt, pour l'année 1908, a été décerné à M. Francis de Miomandre, pour son livre : « Ecrit sur de l'Eau ».

Ce roman avait d'abord paru dans *le Feu* (du 1er octobre 1907 au 1er mai 1908). C'est là que, sitôt la réception de chaque fascicule, nous nous hâtions d'aller en goûter davantage l'humour gracieux, le sens élégant du récit et la souple et libre langue.

On a lu souvent aussi le nom de M. de Miomandre aux sommaires de *l'Occident*. Cette revue même édita de lui des poèmes en 1904. Il convient donc d'adresser, en même temps qu'au jeune auteur, nos heureuses félicitations à *l'Occident* et au *Feu*.

M. Francis de Miomandre a également publié, sous le titre : « Visages », de pénétrantes critiques qui dévoilent une personnalité des plus fines, à la fois disciple de Taine et de Remy de Gourmont et sachant y joindre sa note originale.

Voilà qui console de bien des Frapié !

*
* *

Les Dames de la *Vie heureuse* ont décerné leur prix de 1908 à M. Edouard Estaunié, pour *la Vie Secrète*, œuvre point gaie, et fort solide. Louons ce jury de son choix. Ne nous en étonnons pas.

*
* *

M. Henri Duvernois vient d'obtenir le prix des *Quarante-cinq*.

*
* *

L'Académie Française a couronné l'*Amour veille*, de MM. de Flers et de Caillavet. M. Thureau-Dangin, rapporteur, vante cette « comédie » en quatre actes, fort gaie.

Ce fabricant de gros livres
Peut-être n'est pas si fou,
Car un pain de quatre livres
Vaut bien un croisset d'un sou.

*
* *

Nous n'avions pas encore le poème de l'automobile. Il appartenait à M. Edmond Rostand de nous le donner. Il faut lire, dans l'*Illustration-Noël 1908*, ce « Bois Sacré » où « le plus glorieux des poètes vivants » ajouta à son gongorisme accoutumé les plus imprévues descriptions techniques :

Ce qui fonce à travers le mystère écharpé,
C'est une trente-cinq, quarante-cinq H-P,
Le double phaéton à portes latérales;
C'est faisant sangloter les âmes vespérales
Et trembler tous les fils dans les doigts de Clotho,
Avec tout ce qu'il faut pour écraser, l'Auto!
Quatre cylindres ; châssis long ; première marque ;
L'air d'un rhinocéros qui serait une barque,
Et qui, plus précédé par ses yeux qu'un homard,
Allongerait un groin subitement camard...

A tous ceux que douze colonnes de semblables cacophonies n'auront point fait jeter le journal au panier, signalons, comme dédommagement, dans le même numéro, trois petites pages de René Boylesve : « Jardins d'Italie ».

*
* *

Le *Divan* publiera dans son prochain numéro :

Des poèmes par Emile Desprechins, Armand Geoffrit, Henri Bouvelet, Jean Mariel, Pol Simonnet, etc.

Des proses par Jean Florence, François Fosca, Marcel Dany, etc.



L'Imprimeur-Gérant : G. Clouzot

Décor d'Asie

Mon jardin, dans la nuit, sous la lune qui monte
Et se balance aux cieux,
Me semble avoir l'aspect des beaux jardins de conte
Des livres merveilleux.

L'air est comme tissé. Mille parfums émanent
Des roses des massifs.
On voit errer partout des gazes diaphanes
Que déchirent les ifs.

Un jet mélodieux meurtrissant le silence
De son bruit de cristal,
Seul, rafraîchit un peu la chaude violence
Du soir oriental.

Car Orient, pays d'ardente poésie,
Des somptueux décors,
C'est vers ta bigarrée et folle fantaisie
Que va mon rêve encor.

Et, dans les froids rayons que Séléné lui verse,
Dorée ainsi qu'un fruit,
Mon jardin merveilleux est le jardin, en Perse,
Des Mille et Une Nuits.

Le clair de lune coule entre les colonnades,
Et je crois voir errer
— Blanche apparition — là-bas, Schéhérazade
Dans un mobile rais.

Sa robe est de fleurs peinte et même sur sa gorge
Le feu des rubis joue ;
S'en va-t-elle à ses paons jeter les graines d'orge
Pour voir leurs belles roues,

Ou vers les bassins morts d'où en criant se sauve
L'oblique cormoran,
A cette heure où la nuit, comme un grand voile mauve,
Couvre le jour mourant,

S'en va-t-elle rêver, son œil suivant la trace
Blanche du cygne aimé,
Au conte qui demain lui procurera grâce
Si le maître est charmé?

Silence. Tout se tait. Sur le kiosque étrange
Aux dix toits étagés
La lune relui! comme une splendide orange
D'impossible verger.

L'air est lourd, saturé de chaleur et de fièvre.
Un grenadier fleuri
De ses boutons en feu brûle comme une lèvre
Ardente de houri.

Même à l'énervement la rose s'exaspère
En parfums si puissants
Qu'effeuillée elle semble encor, sur le sol, faire
Une tache de sang.

Car ainsi, beaux jardins, lieux des pires délices,
Dans votre ardent décor
Dorment comme deux sœurs que leurs bras blancs unissent
La volupté, la mort ;

Et toujours il faudra qu'en vos fleurs qu'on respire
Brûle un secret poison !
Et que toujours aussi le fourbe et lâche sbire
Epie en vos buissons !

Justement, je crois bien que là-bas l'un me guette
Caché dans les lauriers.
Tout-à-l'heure j'ai vu distinctement sa tête
Et son poignard briller.

Mais qu'importe. Voici, pour achever le charme,
Dans le prochain cyprès
Où l'étoile filante, en lumineuses larmes,
Descend et vient filtrer,

Prélude doucement, de ses suaves gammes,
Sur un monde séduit,
Le rossignol divin qui reste toute l'âme
Des contes et des nuits.

Pol Simonnet.

L'odeur du sol mouillé...

A Henri Martineau.

L'odeur du sol mouillé saisit, voluptueuse,
Mon rêve de passant parmi ce coin désert
Quelque chose comme d'un fruit ou d'une chair,
Dont on a trop goûté la saveur orageuse.

C'est un moment d'amour unique qui renaît
Crispant comme un sanglot mon cœur que l'heure morte
Enfièvre encor. Le vent mystérieux m'apporte
Avec le cher parfum les larmes du regret.

Ah ! ce qui joint si fort la patrie à nos fibres
Peut-être est-ce ce charme étrange, la vapeur
Qui s'exhale du sol, l'atavisme du cœur :
Seuls ont droit à leurs souvenirs les peuples libres.

Philéas Lebesgue.

De la Méthode

de

M. Bernard Shaw

M. Bernard Shaw est un de ces auteurs qu'il ne faut pas craindre de contredire quand ils parlent d'eux-mêmes. Nul peut-être ne s'est autant étudié que lui, nul n'a si souvent dirigé sur lui-même l'objectif de l'appareil photographique, nul ne s'est aussi longuement confessé au public dans d'interminables préfaces et nul dramaturge aussi n'a prêté si généreusement des éléments de sa riche personnalité à ses différents personnages. Et pourtant ou plutôt peut-être faudrait-il dire en vertu de cela, nul n'a été plus injuste pour soi-même. D'ignorants ou grossiers critiques prétendaient avoir lu dans Nietzsche ou dans Ibsen ce qu'ils trouvaient dans Bernard Shaw. Il eût suffi sans doute de leur répondre qu'ils avaient beaucoup de lecture et des yeux bien pénétrants. M. Shaw préfère leur dire qu'ils se trompent et leur montrer tout ce

qu'il doit à Charles Lever, à Samuel Butler et à d'autres encore, plus obscurs. On s'étonne de la richesse idéologique et dialectique de son œuvre, et l'on insinue qu'il y a là peut-être plus de *pensée* que n'en comporte le théâtre. M. Shaw ne se contente pas de rappeler à ces bonnes gens la relativité de toutes choses et que ce qui est effort pénible pour un cerveau de nègre n'est que jeu pour un géomètre. Il est trop aimable pour fâcher qui que ce soit. Il préfère soutenir que l'art doit être didactique et qu'à moins d'être philosophe on ne saurait prétendre s'occuper de théâtre. Ainsi composée d'un singulier mélange d'orgueil et de modestie, sa personnalité attire ou repousse selon que l'on a du penchant ou de l'aversion à examiner des cas psychologiques rares, bizarres, monstrueux si l'on veut.

Il n'est pas étonnant que M. Shaw n'ait pas encore réussi à fixer son portrait, à saisir définitivement son image. Il n'a jamais prétendu que les efforts qu'il faisait pour y arriver fussent sérieux ni destinés à aboutir. Il serait inconsolable, je pense, que jamais ses traits principaux et saillants fussent fixés. On s'y est essayé après lui, je m'y suis essayé moi aussi, et je dois reconnaître, après tant d'autres, que le jeu est amusant certes, fertile en imprévu, mais qu'à trop le poursuivre, à s'y engager trop loin, on risque d'en sortir fourbu.

Fourbu et un peu irrité, car en somme, qui

cherche prétend trouver, qui court prétend se reposer et qui poursuit prétend atteindre. Or, chez Bernard Shaw il faut renoncer à toutes ces prétentions. « Vieilles habitudes statiques », dirait-il en son curieux langage poly-technique, « habituez-vous donc à une conception dynamique du monde, ou plutôt ne vous y habituez pas, ne vous habituez à rien du tout ! Abordez chaque chose avec un esprit débarrassé de toute méthode. En luttant avec votre sujet, la méthode se formera bien d'elle-même. Gardez-vous seulement de la transporter ensuite au sujet suivant ! » Sans doute, cher maître, vous parlez d'or, et le vieil Héraclite, l'obscur Héraclite, aurait applaudi à vos paroles. Mais ne voyez-vous pas qu'une méthode nous est indispensable avant même que nous examinions quoi que ce soit, qu'elle préexiste à toute démarche de notre esprit et à tout usage de nos sens, que loin d'être la chose extérieure, accolée à l'homme, artificiellement ajoutée enfin que vous dites, elle est bien plutôt comme le sang dans nos veines, partout invisible, présente partout et qu'elle se confond ainsi, dans sa définition organique, avec cette même vie et cette individualité même ou originalité dont vous la croyez l'inconciliable ennemie ? Et vous même, ô Bernard Shaw, vous si souple dans vos évolutions, qui excellez à prendre tour à tour tous les tons et à vous insinuer dans toutes les âmes comme la main dans un gant, vous que des polissons et des gens

trop raisonnables ont pu prendre sérieusemeut pour un *« fumiste »*, parce que vous saviez regarder une chose sous plusieurs aspects, changer de point de vue en un clin d'œil, vous qui dans vos métamorphoses batteriez Protée de bien trente-six transformations, vous qui vous plaisez enfin dans votre mobilité et qui l'érigeriez volontiers en règle si votre philosophie *shavienne* vous permettait d'en avoir ou d'en recommander une, — n'avez-vous pas quelque secrète méthode, n'obéissez-vous pas, sans vous en douter (vous qui vous doutez de tout), à quelque mobile obscur et permanent, toujours actif, toujours tendu, et qui déterminerait jusqu'à vos fantaisies les plus fantaisistes? Je ne parle pas de procédé. Ce serait parler votre langage. Le mien ne me permet pas de confondre une méthode avec un procédé. Il semble que le vôtre vous y oblige. La plus paradoxale extravagance n'ira jamais jusqu'à assimiler le sang et sa circulation à un procédé, à un *truc*. Et ma question, en somme, se réduit à demander à M. Shaw s'il a du sang dans les veines, je veux dire une méthode dans l'esprit.

Si simple et aisée que paraisse la réponse, il n'est pas sûr qu'elle soit unanimement affirmative. Autrement dit, il n'est pas sûr que George Bernard Shaw ait du sang dans les veines. Je ne prétends pas qu'il soit nécessaire pour en avoir de boire du vin et de manger des biftecks, et je ne

fais allusion ni à « l'abstentionisme absolu » ni au végétarianisme du dramaturge irlandais. Mais que dire, et de nos jours, d'un théâtre où il n'y a pas une jupe froissée, pas une fille enlevée (en automobile), pas une scène de « flagrant délit », à peine de ci de là un froid baiser, deux mains qui se joignent... Et ce n'est pas seulement que les héros et les héroïnes de M. Shaw sont des gens qui se respectent et qui ne font pas leurs petites affaires en public. On les sent parfaitement incapables de les faire derrière la coulisse et le rideau tombé. Il est des attitudes où, décidément non, on ne les voit pas. Héros et héroïnes de M. Shaw, vous n'êtes pas repopulateurs !

S'il faut donc renoncer à comparer la méthode, la veine propre de M. Shaw au tempérament, on peut se rattraper du moins en toute sécurité sur le système nerveux et l'appareil cérébral. Si ces personnages ont un air de famille, c'est par là, c'est par le développement extraordinaire, anormal, et ici encore une fois, si l'on veut, monstrueux de leur sensibilité et de leur intelligence. Et en cela ils sont bien les fils et les filles d'un même père, et en cela éclate la méthode de M. Shaw, celle qu'il suit fidèlement et qu'il continuera à suivre, malgré qu'il en ait, tant qu'il vivra, et dans quelques folles équipées qu'il lui plaise de se lancer, il n'y sera jamais poussé que par elle.

M. Shaw applique son intelligence là où ses

contemporains, et parmi ses contemporains, ses compatriotes surtout appliquent tout autre chose. Son point de vue, si étrange qu'il paraisse, est simplement celui de l'homme d'Etat. Non pas certes celui du politicien, mais celui de l'homme d'Etat au sens le plus élevé et le plus plein du mot. Soucieux de l'espèce, de sa santé présente et à venir, il peut se permettre de mépriser les petites conventions, les aménagements mesquins et les calculs ridicules des individus qui s'agitent dans la société avec tant d'importance, que c'est à croire que la société est faite pour eux. Cette attitude, elle n'est même pas individualiste ; elle est simplement un symptôme du sentimentalisme régnant. Ces petites gens s'apitoient sur leur propre sort. Or, jamais M. Shaw ne prend un individu au sérieux. L'individu est la source de son comique, et la société de son pathétique. Pour les uns, l'humour; pour l'autre, la sollicitude la plus sérieuse et la plus grave. Il n'est pas étonnant que, traitant des sujets familiers du théâtre, M. Shaw les ait ainsi renouvelés. Mais il faut le défendre contre lui-même quand il vante Dumas fils ou M. Brieux comme des maîtres. Jamais, s'il l'abordait, il ne traiterait la question du divorce avec l'esprit mesquin qu'y a porté le fils d'Alexandre Dumas. Et il a autre chose à faire que de recommander aux femelles d'allaiter leurs enfants !

Il y a là non seulement un esprit de détail

excessif, mais cette manie romantique qui considère l'exception comme seule intéressante. M. Shaw est classique encore en ceci qu'il ne s'occupe que de la règle et, tant au point de vue social qu'au point de vue esthétique, la question du mariage est autrement importante que celle du divorce. M. Shaw s'est occupé de la question de Panurge plutôt que de celle de Mme Aubray. Sur la mer déchaînée des passions et des sentiments romantiques, il a versé toute l'huile d'une raison prosaïque à souhait. Il a montré dans *Candida* comment une femme, si elle n'est pas folle, préfère un brave clergyman généreux, robuste et musclé, à un petit poète anarchiste nerveux, grognon et passionné — quoique le premier soit son conjoint légitime et que le second s'offre pour amant. Il a montré, à ceux qui parlent de la virginité consentie des filles, la chasse à l'homme pratiquée innocemment par une vierge à la barbe d'un vieux tuteur et, si l'on peut dire, d'une mère peu débrouillarde ; et c'est le sujet de ce nouveau *don Juan, « Homme et Surhomme »*.

Mais il ne s'est pas borné à la question de Panurge. Et qu'il écrive de l'Islande *(John Bull's other Island)* ou de l'Armée du Salut *(Major Barbara)*, de la guerre *(Arms and the Man)*, du génie de Napoléon *(The Man of Destiny)*, ou, dans *Ceasar and Cleopatra*, de Jules César, toujours c'est l'intelligence qui domine et le point de vue

général sur le cœur, le sentiment et tous les points de vue particuliers. Et c'est là que l'on voit bien le rôle révolutionnaire de l'intellect, l'éternel mécontent, entrevu par Proudhon! Et il n'est pas, en vérité, d'autre ferment de révolution que celui-là. Et il est actif et agissant depuis le commencement des siècles et le sera jusqu'à leur consommation. L'ironie résulte naturellement d'une telle considération du monde et de l'homme. Mais l'art en est difficile. Avons-nous eu jusqu'à présent, pour parler le langage de M. Shaw, un art dynamique? Jamais. L'esthétique de Nietzsche elle-même, qui paraissait promettre autre chose, aboutit au statisme le plus lourd et le plus impérieux. Le grand mérite de M. Shaw aura été, je pense, de montrer par son exemple la possibilité d'un art dynamique, dialectique en haine de la logique, et qui, en haine de la méthode, inaugure une méthode plus profonde et jusqu'ici insoupçonnée.

JEAN FLORENCE.

Italie

Ayons, demain, cette folie !
Allons découvrir l'Italie...
Ne serons-nous pas les premiers
A parcourir ses vastes plages,
Ses bois de pins, ses paysages
D'orangers et de citronniers?

Quelle est la ville la plus belle ?
O voyageuse, quelle est elle ?
Où tous deux, pourrons-nous aller?
Fuyons, ce soir, à l'aventure.
Prenons pour guide la nature :
Sachons encor nous exiler !

Avec notre âme romantique,
Descendons, vers la Rome antique
La villa d'Este et le Forum.
Je veux, amoureux de la pierre,
Voir éclater, dans la lumière,
Les Temples latins de Pœstum !

Mes yeux veulent des formes nues,
Du ciel, de la mer, des statues
En bronze vert, en marbre blanc ;
Des Arianes délaissées
Et des Amazones blessées
Portant la flèche dans leur flanc !

Pour défendre ce qui m'inspire
Je veux, aux cordes de ma lyre
Ajouter la corde d'airain,
Avec laquelle Apollon crible,
Quand il saisit son arc terrible,
De traits de feu, le genre humain !

Par lui, je ferai sur la terre
Tonner la joie ou la colère
Que je lirai dans ses regards,
A l'heure où le long des collines
Tomberont les ombres divines
Des cyprès Toscans ou Lombards.

Puis, sur les bords du lac de Côme,
Nous retrouverons le royaume
Où les arbres de tous pays
Auront leurs branches enlacées,
Comme le seront nos pensées,
Au fond de nos cœurs éblouis.

Albert Erlande.

Poèmes

1. Soir d'Automne

C'est l'heure où les pêcheurs allument sur la grève
Leurs pauvres feux tremblants pour le repas du soir,
Où la mer, dont le sein plus ému se soulève,
Conte un deuil plus tragique aux horizons plus noirs.

Le croissant de la lune a jailli comme un glaive
De la forêt muette et fait au loin pleuvoir
Sur la cime des bois ses blancs rayons de rêve ;
Sous le vieux pin courbé nous venons nous asseoir.

Les vagues à nos pieds enflent leur voix plus forte,
Et cependant plus bas nous échangeons tous deux
Quelques mots indistincts que le vent rude emporte

Mais qui, tout pénétrés d'une flamme sereine,
Brillent assez en nous pour laisser après eux
De quoi diviniser toute une vie humaine.

2. Au Pays Kroumyr

Beaux jours de Tabarka, galops à perdre haleine,
Dont la vague effaçait l'empreinte sur les plages,
Tandis que des débris enlisés de carènes
Nous retraçaient l'horreur d'antiques échouages ;

Forêts de Kroumyrie aux vibrantes senteurs
Hantant le demi-jour des voûtes de feuillages,
Pistes qu'enguirlandaient des lianes en fleurs,
Lauriers-roses dressés au bord des oueds sauvages ;

Couchants que sur la baie on voyait revêtir
L'île et sa tour des feux d'une pourpre automnale,
A l'heure où, des gourbis, les loqueteux Kroumyrs
Au loin s'interpellaient en notes gutturales ;

Retours tardifs aux lueurs douces de la lune
Vers l'étroit logis blanc isolé sur la côte ;
Silence solennel de la lande et des dunes,
Que rompait tout-à-coup l'accueil joyeux des hôtes.

Qu'il a fallu de joie et de calme bonheur
Pour endormir au cœur de l'errant que nous fûmes
La soif des cieux lointains et des riants ailleurs
Où la misère même, exempte d'amertume,

N'inflige au malheureux nul masque de laideur,
Où l'homme a le respect de l'intacte parure
Que la forêt, la mer, les lianes, les fleurs
Posent au libre front de la vierge nature.

JEAN MARIEL.

Route vers la Mer

Après l'averse d'hier
Et le vent de cette nuit,
Sans boue et sans poussière
La route est belle aujourd'hui.

Les roues au bruissement clair
La dévident au son vainqueur
Des pétarades du moteur.
La route est belle, la route qui va vers la mer.

Avec ses méandres nombreux,
Elle cherche à sortir du val marécageux,
Mais ne grimpe à ses flancs que pour vite en descendre.
Elle déroule, familière,
Complaisamment ses paysages clairs
Au cinématographe ardent de la voiture.
La Somme, fleuve lent, coule dans la verdure
Des prés et des jardins à la riche culture.
Elle accompagne vers la mer
La route ; et le chemin de fer
S'amuse à les couper en tronçons comme un ver.

Ron ron, tels de gros chats sous le capot cachés,
Infatigablement les pistons diligents
Transmettent sous nos pieds leur force propulsive.

Et mes doigts vigilants,
Avec autorité
Poussant tout autour des secteurs
Les manettes magiques,
Stimulent leur ardeur
Ou calment leur élan.

Confiant dans l'appoint de mes manœuvres sûres,
Le moteur sans à-coups tape superbement
Et sous l'effort régi de sa force prudente
Les côtes s'aplanissent
Et s'effacent les pentes.

La route et ses caprices
S'opposent aux délices
Accrues sans cesse
De la vitesse
Par l'obstacle épars des villages
Et l'embuscade des virages,
Pour se résoudre enfin au palier rectiligne
Dont la rampe bénigne
Vient surplomber la mer.

La mer !
O trépidant Coursier,
Ton ronron conquérant semble la défier ;
Et ton corps de vivant métal,
Dans son repos victorieux,
Brille sous la caresse ardente de mes yeux !

Edgar Malfère.

Le désespoir du peintre

Ce sont de toutes petites fleurs blanches, plantées irrégulièrement sur des tiges minuscules et entrecroisées. Elles tremblotent à tous les vents. Et quand on les arrache à poignées, elles sentent le soleil, le bon air de la campagne, toute la joie du printemps qui finit, de l'été qui arrive, avec un léger parfum délicat de jeune fille dont on ne conserve pas le souvenir.

Leur nom me ravit : *le désespoir du peintre*, cela a l'air d'une plaisanterie machinée par le bon Dieu avec l'aide d'une fée maligne ou d'un gnome moqueur, une de ces plaisanteries devant lesquelles la raison des hommes tombe quinaude, ainsi qu'un chat devant une théière.

Ah ! sûrement, elle n'est pas encore venue la vieille miss qui, sur un bristol bien lavé, te copiera à l'aquarelle, petite fleur de mes champs, qui fleuris pour fleurir, sans demander rien à

personne, inconnue et dédaignée des artistes. Ceux-ci te trouvent à la fois trop simple et trop compliquée, trop simple lorsqu'on te regarde brin à brin, avec tes cinq pétales modestes, bien découpés, et ta régularité offensante ; et si compliquée quand on remarque que tu n'es pas seule, mais entourée de tes sœurs si semblables à toi qu'on ne vous distingue plus les unes des autres, et que vous êtes comme un vol de papillons, comme une tombée de neige, comme une poussière de vert pâle, de vert pâle et de blanc.

Et pourtant, comme j'aimerais à me figurer un bon peintre d'autrefois, un primitif, ou même un florentin ami de Ghirlandaio ou mieux encore un flamand contemporain de ce Vermerr de Delft qui découpait si proprement les coiffes de ses dentellières, et à lui voir mettre une touffe de désespoir du peintre dans le coin de l'un de ses tableaux. Certes il n'essayerait pas de biaiser, ni d'escamoter la difficulté : assis devant sa fenêtre d'où l'on découvrirait au loin un moulin et parfois une voile, il regarderait paisiblement et sa toile et les fleurs placées près de lui, et, tige à tige, pétale par pétale, sans penser à autre chose qu'à son charmant métier, il passerait son après-midi à remplir un petit morceau de son cadre ; et ce serait une chose naïve, délicate et précieuse que ce pot de fleurs des champs sur un dressoir, entre un encrier de faïence et un verre en cristal.

Aujourd'hui, on n'aime plus ce qui est difficile à faire, ce qui demande des soins presque pieux et désintéressés. Chaque fois qu'un peintre saute sur ses pinceaux, qu'un écrivain saisit sa plume, il lui prend des envies de tirer des coups de canon. C'est un peu ridicule. Et il est fort heureux qu'il y ait encore de petites fleurs comme il existe des petites filles pour préférer aux orchidées prétentieuses et aux camélias trop vantés la chose légère qu'on trouve sur le revers des routes, le soir, quand on rentre à la maison, en juin, après avoir été dormir à l'ombre des tilleuls, dans le verger qui sent le miel et la framboise.

Suzy Leparc.

Les Tamaris

« Que soit béni le hasard qui t'amène
O divin voyageur des rives ignorées... »
H. M.

Par une aurore blonde et discrètement rose,
Les grêles tamaris ont fait leur confidence
Aux oiseaux qui les frôlent.

Ils ont dit la colère stupide de la vague,
Et son chant monotone et sourd dans le silence ;
Le vent a scandé le rythme de leur plainte,
Et là-bas, tout là-bas,
La douce élégie des grêles tamaris s'est éteinte.

Et là-bas, tout là-bas,
Sur les vagues lumineuses,
Le vent a chanté la chanson des grêles tamaris,
Doucement, dans le soupir d'agonie de la nuit.

Mais là-bas, tout là-bas,
Le Poursuiveur d'horizons
A entendu le vent doucement pleurer :
Il a craint la sirène troublante et ensorceleuse,
Il a craint la hurle pleureuse,
Ou plutôt, il n'a rien craint,
Il a écouté son âme paresseuse
Sur les vagues lumineuses.
Le vent a tourné, son navire aussi.
Et le vent va porter leur plainte aux tamaris.

Et dans l'aurore maintenant dorée et rose
Sans essayer de comprendre toutes ces choses :
Douleur et joie, effets et causes,
Le Voyageur, bercé par la fatalité,
Sent de la lumière lui traverser l'âme
A cause des tamaris que le soleil inonde d'or,
A cause du vent qui chante,
A cause de la mer qui danse,
A cause de l'aurore.

JACQUES NOIR.

Ville d'Alsace

Je te garde une place chaude en mon cœur, sous la neige des souvenirs, petite ville endormie entre tes sœurs de la plaine, petite ville d'Alsace, que je veux aimer simplement.

Tu dormais au pied des vignes blanches. L'heure sonnait à l'antique horloge. Les grandes portes de tes maisons dormaient. Et je m'en allai franchissant ton antique porte vers la haute tour de l'église. Et la ville et la haute tour de l'église et toutes choses alentour dormaient. Et les vieux toits blanchis de neige semblaient de vieux toits fantômatiques, de vieux toits sortis de vieux romans, de vos romans, ô Erckmann-Chatrian, qui souriez du fond de mes souvenirs d'enfance !

Et seul un piano très vieux pleurait ses gammes pieuses, pleurait ses gammes, et l'on eût dit au crépuscule tout un vol d'âmes, vol d'âmes calmes planant sous le ciel gris où tombait de la neige. Et je restai voluptueusement enseveli sous le silence. Je regardai sourire les montagnes graves,

sourire les montagnes avec leur air si bon, si familier, là-bas, là-bas, sourire au bout des rues, et je rêvai dans la brume.

Et je vis encore une maison très vieille avec une vieille date imprimée au-dessus de sa porte, et cette date disait le temps lointain, ô roi Soleil, où tu pénétras dans ma ville, dans ce Strasbourg qui dort là-bas, qui dort aussi dans de la brume, qui dort aux bords lointains du Rhin roulant ses flots d'argent sous les ors vagues de la brume...

Tout à l'heure des jeunes filles me parlaient gaîment et je m'en allai les écoutant babiller dans la neige et en te regardant, ô vieille et belle porte, — ô porte qui vis passer Turenne ! — j'aperçois au haut de la tour ton vieux nid de cigogne. Et voici que je rêve aussi, mélancolique ville, que je rêve d'une vie calme, d'une vie calme et forte sous la neige, et je revois, sous la neige, un lointain horizon — ô Grenade, tes palais et tes palmes s'illuminent dans le soleil !

Je te garde une place chaude en mon cœur, sous la neige des souvenirs, petite ville endormie entre tes sœurs de la plaine, petite ville d'Alsace, que je veux aimer simplement.

Turckheim, le 2 janvier 1909.

JEAN MOREL.

L'aube sur la cité

Le si tendre moment où l'on se voit renaître
En l'aube d'un jardin de pierre nous sourit ;
Et les clameurs d'azur que poussent les fenêtres
Eveillent le vieux cœur fatigué de Paris.

Et c'est comme un clairon qui déchire les tentes
Où parmi ta fourrure chaude, ô volupté !
Nous flattions en rêvant la crinière vivante
Des musiques nageant dans les jaunes clartés.

Au miroir embué des asphaltes qui sèchent
L'ivre éclat des cafés nocturnes vient mourir.

L'aurore fauche au loin les roseaux de l'averse.

— « Donne-moi ces bouquets frères de tes chloroses,
Maigre enfant qui déjà n'ose plus les offrir ! »

... J'achète pour des sous la souffrance des roses...

Elle va vers l'horreur de ces quartiers bizarres
Où vont les chiffonniers, les glaneurs de cigares,
Tous ces spectres falots voûtés par le destin
Qu'emporte la voirie énorme du matin.

Mais de mes doigts, le dérobant à l'aventure
Ignoble des ruisseaux, j'effeuille aux chevelures
Des brises où renaît un essor de rumeurs,
Ce bouquet qui peut-être eût vécu sur mon cœur

Et qui meurt loin des yeux, des lèvres, des narines,
Pareil au vieil amour que chasse ma poitrine.

ROGER ALLARD.

Faust

Plus vastes que les mers les plus vastes, plus sombres
Que l'Age et que la Nuit, l'un sur l'autre entassés,
Les sources de la Vie sur Faust épouvanté
Roulèrent, — à peine il eût divulgué leur nombre !

Ses cheveux blancs mêlés à l'écume et aux roses
Qui parfumaient l'abîme ouvert autour de lui,
Gonflé du souvenir de ses veilles, suivi,
Comme par un grand chien, de son labeur morose,

Centenaire, victorieux, triomphant, ivre
De vertige et d'orgueil, le vieillard s'écria :
« Le mot, quel est le mot ? — il expirait déjà ! —
« Sources, quel est le mot ? — et de toutes parts : — Vivre ! »

PAUL DROUOT.

La Conversation sur le Quai

à Eugène Marsan.

Et nous désirons aussi, non une belle créature, mais la plus belle de toutes. Et, à moins que nous ne la trouvions, nous penserons avoir échoué. LUCIEN.

Le hasard de notre promenade nous avait conduits sur le quai Bourbon et nous parlions de Rome, lorsque je lui demandai négligemment :

— Et comment va madame de P... ?

Il haussa les épaules et s'écria :

— Ah ! tu ne peux t'imaginer combien elle m'ennuie : c'est une femme odieuse.

Je m'étonnai qu'il parlât ainsi de sa maîtresse et lui en faisais déjà quelques reproches lorsqu'il m'interrompit :

— Oui, je sais d'avance tout ce que tu vas me dire ; je n'ai vraiment pas lieu de me plaindre et possède tout ce qu'il faut pour être heureux.

J'ai vingt-quatre ans ; ma santé est assez bonne pour je n'aie point à m'en occuper ; mes œuvres ont quelque succès et parfois même me plaisent ; ma fortune, Dieu merci, ne suffit pas à satisfaire tous mes désirs. Pour ma maîtresse, beaucoup me l'envient, elle est belle, grasse et tendre ; ce n'est point une toute jeune femme, mais, dans un commerce fréquent, je préfère cela ; et l'excitante inexpérience, la fougue maladroite des trop jeunes femmes lasse à la longue. Elle a eu un certain nombre d'amants, tels pourtant qu'il n'y ait aucun déplaisir à se trouver en leur compagnie ; et j'ai couché avec elle assez tôt, en somme, pour qu'il en rejaillît sur moi une certaine considération et sans que j'aie l'air du petit garçon qui mange les restes du dessert. Mais, que veux-tu, elle m'ennuie. Dans les pires égarements, elle conserve un goût du romanesque et du sentimental qui me gâte mes meilleurs moments. Elle ne peut se passer de soupirs, de pudeurs, enfin mille gentillesses insupportables entre gens qui ne devraient penser qu'à ce pour quoi ils se rencontrent. Hélas ! Que ne peut-on persuader aux belles femmes qu'elles n'ont pas plus d'âme qu'un cheval ou qu'un chien, comme l'on serait plus heureux en amour !

— Nous surtout, dis-je.

— Et elles encore plus, me répondit-il avec feu. Un de mes plus beaux souvenirs d'amours est la nuit que je passai chez la signora Giovacchina,

à Florence ; je fis là la connaissance d'une jeune florentine, gracieuse et fine ; pendant nos caresses, je lui disais les phrases les plus passionnées, les plus sincères que j'aie jamais dites ; elle me répondait de grosses obscénités, sans doute, mais, grâce à la douce langue italienne, je pressais entre mes bras l'enivrante Sanseverina. As-tu jamais pensé que les lèvres des héroïnes romanesques, c'est sur les bouches des plus basses prostituées qu'on les a le plus cherchées et, ajouta-t-il en souriant amèrement, trouvées !

Il regardait le fleuve ; ses sourcils s'étaient froncés ; je vis la détresse dans ses yeux et qu'il se moquait de lui-même avec tristesse ; j'essayai de lui rappeler ses enthousiasmes passés.

— Oui, s'écria-t-il, ce triste cœur était romanesque, passionné ; il aspirait à toutes les douleurs, il croyait à tous les mensonges. Celle qui m'enseigna l'extrême de la volupté, avec quelles palpitations j'attendais ses rendez-vous ; entre ses bras, je défaillais, je mourais ; je la serrais contre moi, je sanglotais et lorsque, au soir, je quittais cet entresol obscur, le souvenir de nos baisers était comme le plus doux rêve, le rappel de la moindre caresse me brûlait plus que le feu. Mais maintenant ! Crois-tu que cela est fini et je n'aimerai plus avec cette ardeur absolue, que je n'aurai plus jamais de ces parfaites journées, où le monde s'évanouissait autour de nos deux cœurs ! Maintenant je vois tout l'incomplet et tout le

médiocre de l'amour et de celle que j'aime. Pourquoi ne suis-je plus comme autrefois !

Il se tut, l'air fraîchit et un coup de vent agita les feuilles. Il tourna vers moi sa tête. Ses yeux n'avaient plus leur dédain habituel. D'une voix monotone il poursuivit :

— Je ne t'ai peut-être jamais avoué mon rêve le plus secret ; il existe une créature parfaite, c'est elle que je cherche parmi toutes celles que j'ai aimées. Je ne pourrais te dire ses traits, ni la couleur de ses yeux ; mais je sais quel est son regard et l'expression de sa bouche. Il y a eu des instants où, dans les yeux que j'aimais, j'entrevoyais son regard ; puis tout s'effaçait. Une fois, j'ai pensé : « La voici ! » C'était son regard doré, c'était sa voix ; une voix magicienne, mystérieuse...

Ses paupières battaient ; il parut vouloir parler, se tut et, au moment où j'allais l'interroger, reprit du même ton :

— Et voilà. Cela est assez ridicule.

Je vis qu'il s'abandonnait à sa mélancolie et voulus l'en tirer :

— Comment oses-tu dire à vingt-quatre ans que tu n'aimeras plus jamais ? Tu as encore de longues années devant toi...

Il m'interrompit avec brusquerie.

— Ha ! ne vois-tu pas que l'âge nous pousse tous les jours ? Ne penses-tu donc jamais au jour où tu seras chauve ? Ta peau sera dégoûtante,

râpeuse, couverte de rides ; tu auras des yeux larmoyants avec de grosses poches rouges et entre de rares dents jaunâtres, tu souffleras une haleine infecte. Ce n'est pas la mort, c'est la vieillesse qui est terrible ! Et ne s'approche-t-il pas bien vite le jour où tu surprendras, avec quelle angoisse, les regards des femmes sur de plus jeunes que toi et n'as-tu déjà pas, comme moi, un affreux sentiment de jalousie envers les jeunes gens de dix-huit ans. Comme ils sont ingénus et heureux ! Mais moi, je les ai passées ces belles années de la première jeunesse et je n'attends plus que la mort. Mourir, quelle joie ! me dissoudre, m'anéantir : le misérable être que je suis se transforme, devient une des gouttes d'eau de ce fleuve, un peu de cette terre dont se nourrissent les plantes ; ne plus penser, ne plus se tourmenter de l'impossible ; oh ! vers de mon cercueil, je vous reçois, je vous chéris et jamais baisers de celles que j'ai aimées ne vaudront vos baisers ! N'être plus, n'être plus !

Il regardait devant lui ; ses lèvres entrouvertes et frémissantes étaient celles d'un homme en amour ; mais l'exaltation tomba et il murmura :

— Et pourtant, mourrai-je sans avoir été aimé sincèrement ?

— Vois, lui dis-je, comme tu te contredis ; tout-à-l'heure, avec un dandysme affecté, tu réclamais un amour à l'orientale, et voici que tu voudrais un amour sincère...

— Non, il n'y a point de contradiction ; je n'admets que ces deux sortes extrêmes d'amour. Et c'est pour cela que madame de P. m'agace.

— Que va-t-elle devenir ?

Il avait repris son ironie dédaigneuse et me répondit froidement :

— J'ai été l'autre jour consulter le sage Norbert ; sa petite amie était là qui mangeait immodérément de la confiture de roses. Norbert, qui est un philosophe de profession, me tint de grands raisonnements qui ne m'allaient guère ; je le lui fis entendre, il s'emporta et me conseilla, en termes grossiers, des remèdes faciles. Sa petite amie vint se mêler à la conversation ; je croyais, que comme toutes les femmes, elle savait mieux faire l'amour qu'en parler ; mais elle leva sur moi ses grands yeux purs et me dit :

— Bougre d'idiot, bats-la donc, ça te fera du bien et à elle du plaisir !

Ayant ri de cet avis, je lui dis :

— Et que comptes-tu faire ?

— Regarde, me répondit-il, regarde la belle canne que j'ai achetée ce matin.

1906. François Fosca.



Les Chroniques

LES POÈMES

Olivier Calemard de La Fayette (1877-1906) (1).

Avec un soin pieux vient d'être édité le manuscrit qu'Olivier de la Fayette, en mourant, laissa inachevé. A sa suite sont réunis un choix de lettres, quelques notes extraites de carnets littéraires, et des fragments des articles de critique écrits par l'auteur du *Rêve des jours* sur un petit nombre de poètes, ses contemporains.

Le livre se complète d'un avertissement délicat, d'une bibliographie scrupuleuse et d'un appendice qui contient diverses appréciations, parues dans les journaux, sur Olivier Calemard de La Fayette et son œuvre. Celles-ci furent forcément prématurées ; il fallait la publication de *la Montée* pour permettre de porter un jugement valable sur ce poète mort à vingt-neuf ans.

(1) *Le Rêve des jours*, Sansot, 1904. — *La Montée*, Hachette, 1909.

Ses premiers vers promettaient un artiste rare et personnel. Il y disait :

Vers toi, cher avenir, j'oriente mon âme
Comme le tournesol sa fleur, vers le soleil !
Je ne suis presque rien ; mais je me sens pareil
De désirs et d'amour au vieil instinct du monde
Qui se traîne et se perd vers la clarté profonde.

Mais les poèmes que nous lisons aujourd'hui, seuls, rendent pleinement leur note.

Je voudrais simplement esquisser l'impression qui se dégage de ce volume, sans prétendre peser une cendre encore chaude.

Je ne connaissais pas La Fayette. Je n'avais lu de lui que quelques vers dans *la Plume, le Mercure de France*, l'*Ame latine*. Mais c'était assez pour en mettre très haut l'auteur. Une fois, à Paris, le hasard et des amis communs nous mirent en présence. Une nuit chaude de juin nous enveloppait. Il me parla de Toulouse ; chez une Poitevine exilée aux rives de la Garonne et qui lui fit un charmant accueil, il avait entendu mon nom... Puis il causa poésie.

Quelques mois plus tard j'apprenais qu'il n'était plus. Ce n'est qu'alors que j'ouvris *le Rêve des jours ;* et voici *la Montée* qui vient achever de dégager sa méditative personnalité.

Ce fut un rêveur. Il n'avait besoin de nul évènement extérieur, son âme était sans cesse repliée sur elle-même. La sensibilité s'affine d'autant plus d'être ainsi cultivée : elle rend plus intimes les liens d'amitié, plus profonde la contemplation de la nature, plus frissonnante l'inquiétude morale. Car son attitude

n'avait rien d'un *égotiste*. S'il concentrait intensément ses émotions, c'était par une pente naturelle de son esprit, par pudeur. Comme tous les tendres, il était trop délicat aux heurts de la vie brutale. Il en avait d'autant plus le souci de la justice et de la bonté pour les hommes. Nous le voyons s'intéresser au mouvement socialiste, discuter les questions de guerre et de patrie, croire au progrès. Il eût aimé faire sienne cette parole : « Il faut du pain pour tous et aussi des roses. »

On eût pu craindre de le voir sacrifier à l'art social ; mais ce jeune homme avait du goût. Il n'avait rien de ces aèdes emportés et roulés par le flot de la démocratie, leur mère et leur nourrice. Dans les veines d'Olivier de La Fayette coulait un sang plus sage, plus discipliné : il avait eu un grand'père, Charles Calemard de La Fayette, le poète des champs, dont les vers furent loués par Sainte-Beuve. Aussi lisons-nous sans surprise dans sa correspondance : « Il est pour nous très évident qu'un livre de vers ne figure pas un tréteau d'où l'on doive déclamer des harangues. » Il n'était pas, du reste, un combatif et eût répugné aux violentes audaces. « Il ne faut jamais démolir. On édifie et le vermoulu croule », disait-il. Il s'écriait encore : « Ah ! laissons d'abord pénétrer dans nos strophes l'air réel qui tremble sur les choses, par les matins d'été. »

Tout ce qu'il demande à son exaltation, c'est d'être réfléchie, consciente de ses limites et de son origine :

Si j'ai voué ma vie à mon Rêve, et mon art
Aux matins de rosée,
Je n'en savais pas moins que je prendrais ma part
De l'humaine nausée.

A cela les vers de La Fayette doivent leur sens plein de beauté et de signification. Le plus ardent idéalisme l'anime ; et même s'il n'est pas, avec raison, un partisan de la littérature à idée, il ne peut faire autrement qu'enclore dans tout ce qu'il écrit toujours une pensée réelle. Ça n'est point trop souvent sans une obscurité regrettable, mais parfois aussi nous y gagnons des accents d'un déchirant pathétisme :

Vérité ! Vérité ! je t'aurai tant nommée,
Je t'aurai tant voulue et t'aurai tant aimée...
... Est-ce ma faute
Si ma chair est trop lourde et mon amour trop las ?

Cette soif de certitude devait en certaines heures lui être un tourment. Mais je crois que s'il en souffrait, il en voilait d'autant plus de rêves et de poésie son sentiment secret.

Dans sa chambre de travail, évocatrice par sa nudité des plus larges horizons pour celui qui « tient l'univers sans borne dans *son* cœur », comme dans sa campagne natale il se plait à méditer. Là surtout en face d'une nature quotidienne il aime « se souvenir de ses amis dans le silence et cultiver ses fleurs dans la solitude ». Aucune affection chez lui ne fut plus constante, il en sent la sécurité et peut s'y livrer entièrement, s'y blottir en toute confiance ; tandis que d'autres sites, la mer par exemple, lui ouvraient encore des fenêtres trop âpres vers un absolu qui l'inquiétait. Quand, au contraire, il retrouvait chez lui ces « impressions coutumières qui sont plus fortes d'année en année », il savait goûter le charme d'une

vie tranquille et, avec Francis Jammes, « regarder une pie en fumant dans sa pipe ».

Il a contemplé son pays minutieusement, il en fut le peintre exact, le rendant tantôt par traits menus, tantôt par touches larges, — et il en a épuisé tous les reflets. Combien il chérissait « la ligne pure des Cévennes toutes bleues », le « chemin creux qui *fuit* de coteaux en coteaux », l'ombre des vallées, les travaux champêtres avec « les moissonneurs courbés qui *chantent* vers l'aurore », les feuilles d'automne qui tournoient sous un vent brutal.

Dans la pénétrante étude qu'il lui consacra à l'occasion de sa mort, Pierre Fons a insisté sur ce caractère : « J'ai pu contrôler combien adéquatement il avait peint son pays, dans ses aspects et ses nuances si multiples, où la grâce ondulée et féminine des puys se nacre et s'ombre tour à tour de terres d'un rose bruyère, de feuillage au gris d'ardoise d'ailes blessées par l'automne, ou des mélancolies somptueuses de couchants dont l'or rouge décèle les proches fièvres hivernales. »

C'est en effet le tableau changeant de son large pays aux heures diverses que décrit abondamment La Fayette. Il perçoit le fourmillement immense des vies obscures qui le pleuplent ; et, quand il voit le bourdon s'élancer des fleurs vers le soleil, il en anime un émouvant symbole :

... Chaque fois
Que je resonge, ô jour, à cette solanée
D'où monta le bourdon brutal vers la clarté,
Je sens, ivre d'un vain désir d'immensité,
Battre en ma chair pesante une aile emprisonnée !

Il voudrait scruter les « gouffres bleus de l'Inconnaissable et du Mystère », le grand ciel froid où brûlent tant de mondes, excite son désir d'infini et ne le peut combler. Comment tenter le sacrifice de la matière à l'Esprit ?

Que me fait votre danse, ô mondes, si mon Rêve
Vous entoure, vous pèse et vous trouve légers !
... Tandis que quand j'ai vu mon Rêve à son éveil
Ouvrir sur l'Infini la croix de ses deux ailes,
Je l'ai sculpté dans le bloc pâle du soleil,
Pour donner à ma vie un immortel modèle.

Mais toujours il entend en lui « ce cri triste vers le bonheur ». Il entreprend alors sa montée ; il bute ; il est harassé. Il persévère encore et pour illuminer sa nuit fait jaillir l'étincelle du roc aigu. En vain. « L'ombre est plus lourde que jamais. »

Je sais bien qu'il dit trouver enfin la Muse qui couronne son rêve. Mirage imaginatif d'un poète ! Il s'abuse lui-même : cette muse ne se trouve que si on la possède déjà en son cœur. Et pour les autres, rien

Ne peut faire oublier à l'âme ni son vide,
Ni la cendre que laisse un plaisir consumé.

On devine chez Olivier de La Fayette un constant souci de la forme, on ne le sent pas. Il usa peu du vers libre et seulement au début pour y renoncer bientôt. Car faire des vers libres, disait-il pittoresquement, « c'est vouloir jouer au billard avec une seule bande et l'infini aux trois côtés. » Il semble avoir eu tout d'abord des préoccupations surtout musicales qui

se muèrent ensuite dans le goût plus strict de dégager par la magie des mots la totale expression des choses.

Il cherche toujours néanmoins en ses vers « une continuelle harmonie imitative de la pensée. » Quelque chose de très moderne, d'intensément psychologique gouverne sur ce point ses poèmes. C'est l'influence du symbolisme, mais adaptée étroitement au génie sérieux d'un disciple original. On y rencontre encore, suivant une explication qu'il aimait et qui convient à son esthétique propre, la subtilité du symbolisme et la lumière du midi : les deux muses qu'il se plaisait à nommer *Divine* et *Lumineuse.*

Le mot rêve se rencontre fréquemment sous la plume de La Fayette. Sa vie en était pleine, et il savait le tenir à une hauteur peu commune :

O mon âme !... Etrangère en ta propre demeure,
Tu parcours tout mon être, étonnée et craintive
D'avoir en vain cherché la raison de ton leurre...

Pourtant, la chrysalide obscure qui sommeille
Aurait-elle tremblé pour un contact d'aurore,
Si l'insecte futur qui rêve et veut éclore
Ne devait battre un jour de son aile vermeille
Tout l'été ruisselant du soleil qu'elle ignore ?...

— Si la planète tourne au fond de l'ombre vive,
C'est qu'un astre caché la soutient et l'attire !
Si la cétoine en flamme ouvre sa forme verte
Pour emplir le matin d'un radieux délire,
C'est que luit quelque part la rose large ouverte
Dont le vivant cœur d'or s'inquiète et désire...

Tu sens à ton amour pour la Vie, ô mon Rêve,
A ton amour pour la musique et pour les êtres,
Qu'il n'est rien qui commence en toi, rien qui s'achève..
Le rythme universel te guide et te pénètre...

Tu sens à ton amour pour le monde, ô mon cœur,
Que l'étoile qui tombe et qui brûle a souffert...
Et quand le printemps passe et qu'éclate la fleur
Et que les poudres d'or, vivantes, vont dans l'air,
Et que gicle la sève aux écorces en pleurs,
Et qu'une larme aussi mouille des yeux de chair,
Tu sens que toute joie est sœur d'une douleur,
Que la forêt houlante est pareille à la mer,
Et que l'arbre est ton frère à toi-même, et tu vois
Que ton ivresse auguste est la fureur du bois !

Ces citations tronquées n'indiquent qu'à grand peine la puissance d'une telle méditation. Et ce sont pourtant de semblables vers, nombreux dans l'œuvre d'Olivier de La Fayette, quoiqu'assez mêlés parfois de négligences et d'obscurités, qui méritent qu'à notre pensée pour le poète infortuné se joigne notre admiration pour ce qui ne doit pas mourir.

HENRI MARTINEAU.

Jules Romains. — *La Vie Unanime*, poème. — Paris, l'Abbaye, 1908.

Rarement livre fut plus digne de notre attention. Dès la première page, le lecteur se sent emporté hors des sentiers battus. Tout de suite, le pittoresque de l'expression le frappe et le retient.

Mais être tarabiscoté n'est pas une preuve indiscutable de génie. Une bizarrerie nébuleuse et quelque peu de mauvais goût crispe parfois.

Reconnaissons que ces formules d'une fâcheuse concision, d'un synthétisme trop heurté, sont en minorité dans l'œuvre de Jules Romains. Une étude suivie dégage, en revanche, des images d'une nouveauté, d'une force et d'une précision singulières :

. . . Jamais
Le vent n'a secoué les branches de mon âme
Comme ce soir...
L'air devient tendre car des larmes s'évaporent...
La foule traîne une écume d'ombrelles blanches,
Grosses bulles de soie qu'elle gonfle en bouillant...
Les écailles d'un toit nageant sous les rameaux...
Nous en avons assez de fondre dans la mort
Comme de l'or dans l'eau régale...
Les freins d'automobile empoignent les moyeux
Qui gémissent comme des gorges étranglées...

Toutes ces citations sont prises absolument au hasard. En cherchant un peu on en trouverait de plus *inouïes*. Pas une page qui n'en contienne au moins quelques-unes.

On ne peut pas, on ne doit pas juger là-dessus un auteur. Cependant, nous comprenons mieux ainsi son procédé. Car à la fois sa méthode et son objet se confondent.

Unanime veut dire étymologiquement : qui possède un seul esprit. La vie unanime exprime le plus profond panthéisme et considère tout par rapport à tout.

Jules Romains rêve d'un monde futur où chaque être sera une cellule dépendante d'une seule chair :

Indivisible, impérissable, traversée
Par le même tunnel de force et de pensée.

Alors le même frisson sera senti par tous les êtres, et pas une souffrance et pas une mort qui ne soient perçues douloureusement par tous. Et ce sera là seulement l'humanité, l'humanité créatrice du divin.

Le polypier n'est plus seulement à la base des espèces, il forme le couronnement de l'évolution du globe.

En attendant, le poète décrit la petite vie de chaque jour qu'on dirait si mesquine et qui est si pathétique au fond. Il y apporte une vision personnelle pour en égrener le détail en lui laissant son sens entier. Il embrasse largement la ville, les places, les rues, les gares, les usines, et il se réfugie dans les maisons, au groupe de la famille.

Il fait du symbolisme évidemment, mais un symbolisme retourné : on n'applique plus le symbole à la vie, ce sont les aspects fragmentaires de la vie qui s'érigent en symbole pour une humanité future, unanime.

Un lyrisme dru anime tout ce poème et le vêt d'une clarté puissante :

Le passant qui atteint le sommet d'une côte
Et qui, posant le pied sur la pierre suprême,
La choisit comme socle à son corps solitaire
Afin qu'il voie et qu'il respire la forêt,
Résume en lui pendant une seconde grave,
La sève, la poussée, et le parfum des arbres ;
Et si, dans les taillis, une branche entravée
Se relève et craque brusquement ; si des fraises
Mûrissent, embaumées, à l'abri d'un buisson,
Une bribe d'odeur et un duvet de son
Perdus parmi l'effluve et la rumeur des arbres,
Courent vers le cerveau grand ouvert du passant
Où toute la forêt se rassemble et se pense.

Il faudrait encore développer bien des idées, révéler bien des beautés que renferme cette *Vie unanime*. Il me faut cependant poser la plume. Mon regret s'atténue quand je pense que Jules Romains nous donnera certainement avant peu l'occasion de parler à nouveau et plus longuement de son original et vigoureux talent.

H. M.

Roger Frène. — *Les Sèves originaires* suivies de *Nocturnes*. — Paris, Perrin, 1908.

Le second livre de vers de Roger Frène tient déjà en partie ce que le premier promettait. Pour le mieux louer à ma guise j'en mettrai au panier une moitié environ : car l'auteur possède une telle faculté de développement qu'il ne sait se borner et dévide souvent une pelote éternelle de lieux communs. . . Passons, passons.

Il doit bien nous rester un millier de vers qui sont beaux d'une musique continue, d'un sensualisme puissant, d'une chaude évocation des fruits de la terre et des aspects grouillants de la campagne d'été. Le lied grave et fastueux de l'automne ajoute sa note à ce concert fondu d'un panthéisme enivrant.

Qu'elle était haute, cet automne, la Terrasse,
Et comme la vallée, aux heures de midi,
Scintillait dans l'azur, quand la rivière, lasse,
Prenait son air rampant de serpent engourdi !...

Les prés larges et murs ondulaient, soie et moire,
Les chiens en aboyant jouaient aux champs voisins
Et le tabac flottait, vague, exquis, illusoire,
Aux arceaux des rosiers ou sous l'or des raisins.

Se peut-il que tout soit passé, que rien ne reste
Des précieux instants et de tout ce plaisir
Qu'un fantôme de femme au bord du soir agreste,
Souriant, les bras nus, dans notre souvenir.

H. M.

LES ROMANS

Marcel Boulenger. — *Les doigts de fée.*

Il y a dans la carrière d'un écrivain de ce temps un moment difficile qui est celui où il se propose d'arriver jusqu'à ce qu'on appelle le grand public sans perdre un seul de ses premiers fidèles. Avec *les doigts de fée,* M. Marcel Boulenger vient de faire heureusement ce pas hasardeux... Le livre a toutes les qualités par quoi l'auteur s'est assuré l'estime, la sympathie et l'admiration des lettrés. Il est bien composé, parfaitement écrit... Je n'entreprendrai pas de le raconter. Je me suis juré dans le dernier numéro du *Divan* de ne jamais plus tenter de résumer un livre et j'ai dit pourquoi... Je me contenterai d'indiquer brièvement les mérites de celui-ci. Chacun des chapitres de ce roman dont les parties sont pourtant merveilleusement liées fait tableau, est un tout qui se suffirait, ou presque, à lui-même si on l'isolait. Les personnages en sont très nouveaux. C'est la vie moderne vue par un écrivain, nourri des meilleurs fruits du vieil arbre français sans doute, mais qui sait voir et peindre les nuances nouvelles, discerner les caractères de son temps et marquer avec une précision classique ce qu'ils offrent de général et les particularités qu'ils ont.

Le livre est ainsi plein de portraits que l'auteur

esquisse à petits traits, mesurés à la manière de La Bruyère, mais sans interrompre le jeu de l'action... Il y a là des femmes, une jeune fille, des hommes qu'on n'oubliera jamais.

E. M.

Francis de Miomandre. — *Le Vent et la Poussière.* — Paris, Calmann-Lévy.

Le lecteur retrouvera dans ce roman à peu près tout ce qui faisait le charme de *Ecrit sur de l'Eau* : même verve un peu folle, même ironie souriante jusqu'au travers des larmes, même lyrisme sur des aventures quotidiennes. Mais précisément, quand il aura bu avec une délicieuse avidité ces pages légères, il s'étonnera de retrouver sur une trame peu différente des âmes presque semblables.

J'ai dit déjà, à propos du roman qu'une Académie devait couronner, que rien de plus frais ne nous avait été donné depuis Jean de Tinan. A cela j'ajouterai aujourd'hui que Tinan se corrigeait : tout inachevée qu'il nous l'ait laissée, *Aimienne*, à côté de *Penses-tu-réussir*, est une œuvre composée. Tandis que le dernier livre de M. de Miomandre paraît encore plus lâché que le précédent.

Je sais bien qu'il nous répondrait que c'est là l'image de la vie ; j'aime mieux croire que seul le prix Goncourt est coupable, ayant fait sortir trop vite des cartons un ouvrage qui eût gagné à moins de hâte.

Et je ne veux plus penser qu'à ce livre prochain, si charmant, si imprévu, attendri d'humour souriant et lourd de rêve, que seul peut nous faire espérer ce jeune auteur.

H. M.

LITTÉRATURE

Henry de Bruchard et l'Algérie.

La généreuse jeunesse d'Henry de Bruchard s'est dépensée en belles aventures héroïques jusqu'à la témérité. J'ai, le premier, raconté dans le *Charivari*, une invraisemblable histoire de duel au sabre : Bruchard, qui n'avait de sa vie touché un sabre, blessa très proprement son adversaire, Italien qui avait eu le choix des armes et qui était entraîné. Dans le *Chroniqueur de Paris*, Louis Thomas a conté avec sa vivacité plusieurs anecdoctes d'un haut goût : coups d'épée, traits d'esprit, etc... Enfin, dans la *Revue critique des Idées et des Livres*, M. Henri Cellerier a fait un portrait très poussé du mousquetaire (il n'y a pas d'autre mot) et de l'écrivain...

M. de Bruchard a publié récemment deux livres sur l'Algérie : *La France au Soleil* (1), *Les Chroniques du Moghreb* (2). « Il est allé en Algérie, dit M. Cellerier, comme Maurras alla en Grèce, comme à un rendez-vous d'amour. Son père et ses trois oncles avaient pris part à la conquête. L'Algérie, contée par ces soldats, enveloppa d'un sortilège son enfance et sa jeunesse. » On sait mal en France quel héroïsme gai, un peu sabreur mais si beau, anima l'armée française entre les rives de la mer et les sables ; on connaît moins encore l'intelligence et l'activité que dépensèrent nos officiers pour organiser la conquête. Et qui s'est jamais préoccupé de l'héroïsme de nos colons ?

(1) Chez Sansot.
(2) A la Nouvelle Librairie Nationale.

Henry de Bruchard nous peint avec une égale admiration et une grande piété ces soldats et ces civils dont le sang et le travail ont fait, sous d'autres cieux, une autre France.

Sa phrase est rapide, aisée, vivante ; ses descriptions sont parfaites. Il a le mot juste, l'image qui peint. Nous recommanderons particulièrement un chapitre aux lecteurs du Divan : l'*Essai sur la littérature algérienne*. On y lit, entre d'autres moins fameux, les noms de Fromentin, de Louis Bertrand, des peintres Besnard et Noiré, de Daudet, Maupassant, Margueritte, Lucie Delarue-Mardrus.

A des Français de France qui parlaient de l'Algérie, des Français nés là-bas ou devenus *Algériens*, ont succédé : Isabelle Eberhardt, Robert Randau, Michel Antar, Behic, Jean Saint-Yves, etc... Que veulent-ils? Que pensent-ils ? Henry de Bruchard nous le dit très exactement et avec les nuances nécessaires dans cette étude, la plus complète, à ma connaissance, que nous ayons sur la question.

EUGÈNE MARSAN.

Paul Fort. — *Ile de France.*

Je pouvais avoir quatorze ou quinze ans, lorsque le hasard me mit entre les mains un exemplaire de l'*Ermitage*. Transports d'enthousiasme, brusque initiation à une esthétique nouvelle... Tous ceux de ma génération m'entendent. La prose rimée de Paul Fort me plut surtout, me plut à ce point que je n'ai jamais oublié certains vers lus ce jour-là : *C'est le printemps, Glycère aux beaux yeux étrangers* — ou encore : *Ton petit cou de lait que mes bras y fraîchissent...*

J'ai dû brûler beaucoup des dieux de ma première jeunesse. Mais c'est avec un plaisir toujours égal à lui-même que je lis Paul Fort. Son dernier livre chante Senlis, Saint-Jean-au-Bois, Gonesse, Roissy-en-France, Jouy-en-Josas, les villes, les villages, les champs et le ciel de l'Ile de France. Il suffit d'écrire ces noms-là pour faire de la poésie. Mais Paul Fort a des images neuves pour dire les anciens souvenirs autant que pour peindre ses plaisirs de poète errant, champêtre et citadin... Je cite :

« La forêt de Compiègne est bien délicieuse et l'on y a mille agréments à regarder les vents frais et bleus du printemps friser comme une écume les futaies tapageuses. Feuilles nouvelles ! feuilles toutes belles ! plus que l'émeraude transparentes ! C'est d'elles que s'entoure au printemps mon féodal petit Saint-Jean.

« J'y reçois à ma guise, au gré de mon caprice et presque toujours dans l'intimité, Philippe de Valois, Charles VII, Louis X, tour à tour les autres sans les compter. »

N'est-ce pas exquis ?

Un brin de préciosité par ci par là... Voici un poète français, ironique, tendre, inconstant, léger, de la race de La Fontaine, d'Aloysius Bertrand et de Gérard de Nerval. E. M.

Albert de Bersaucourt. — *Conférences sur Emile Verhaeren.* — Paris, Henri Jouve, 1908. — *Notules.* — Paris, Sansot, 1909.

I

Je comprends mal les conférences qui s'embarrassent de restrictions, de détours, de subtilités,

tandis que je goûte pleinement celles où l'orateur expose nettement le choix qu'il a fait de son sujet, nous dit pourquoi il l'aime et nous communique avec chaleur ses préférences.

Cela avoue d'emblée combien m'a plu, à la lecture, le petit opuscule de M. de Bersaucourt sur Emile Verhaeren. L'illustre poète y est étudié pas à pas dans toutes les nuances d'une évolution progressive et régulière comme une belle courbe, et ses larges vers y sont plus encore sentis quc compris, comme il convient â toute œuvre artistique.

A tous ceux qui ignorent Verhaeren ou ne savent pas le lire, cette jolie plaquette donnera mieux qu'un plaisir délicat, un enseignement fécond.

II

Dès que j'eus ouvert l'engageant livret des notules et, avant même d'en avoir parcouru une ligne, me fus aperçu à la disposition du texte que c'était là un recueil de *pensées*, il me fallut toute la sympathie que j'ai pour le talent de M. de Bersaucourt et la certitude, acquise déjà à la lecture de ses précédents ouvrages, qu'on ne stagne jamais avec lui dans les communes banalités pour que je puisse en commencer la lecture.

J'ai une invincible horreur d'ordinaire pour tous ces écrivains congestionnés qui affadissent à la grosse la moëlle d'un La Rochefoucauld. Mais on peut se fier à l'auteur des *Notules*. Je crois bien que ses soixante petites feuilles renferment plus de vingt-cinq remarques d'une tendre amertume, d'une ironie légère, d'une philosophie presque désabusée et que j'eus voulu écrire. Si vous n'avez pas l'habitude de

cet exercice et que mon évaluation vous paraisse misérable, essayez avec un des maîtres du genre et vous comprendrez que la proportion est réellement en faveur de M. de Bersaucourt.

Je n'aurais pas pour cela l'outrecuidance de le placer au premier rang, mais j'en inférerais à coup sûr que sa sensibilité est assez proche de la mienne pour que je doive dans ma bibliothèque ranger ses livres bien à la portée de ma main.

H. M.

Marcel Boulenger. — *Nos Eléganees.*

Les *bibliophiles fantaisistes* qui se proposent d'éditer, entre autres, François de Curel, Henri de Régnier, Boylesve, viennent de donner, pour leur coup d'essai, un beau volume de M. Marcel Boulenger. C'est un recueil de chapitres nuancés, judicieux, élégants, qui enchantera notre ami Sandricourt à son retour d'Italie. La phrase de M. Boulenger touche, sans jamais le dépasser, au point périlleux où la délicatesse va devenir préciosité. Cela est d'une grande finesse, d'un goût informé et d'une qualité bien rare aujourd'hui.

B. N.

Jean Mariel. — *Pierre Loti.* — Paris, Sansot, 1909.

Ce petit livre est moins un essai critique qu'une discrète et très intelligente biographie où l'œuvre est expliquée parallèlement à la vie de l'auteur. Nulle autre méthode ne pouvait convenir mieux à un écrivain aussi subjectif que Loti. Jean Mariel nous donne ici la plus claire et la plus pénétrante étude, sans doute parce qu'elle est la plus simple, qui ait été

écrite sur le grand écrivain et ses livres, qui n'en sont que les reflets nuancés. H. M.

Charles Callet. — *Un oublié du XIXe siècle. Auguste Callet*. — Paris, Daragon, 1909.

M. Charles Callet qui, avec une élégante fantaisie, a imaginé déjà de sobres contes anciens (1), nous retrace aujourd'hui à larges traits les étapes de la vie d'Auguste Callet. Il ne convient pas seulement de louer la dévotion de son sentiment filial, mais il est instructif encore de consolider en soi, par l'exemple d'un probe ouvrier de lettres, le dégoût de bien des efforts humains. F.

POÈTES ANCIENS

François de Maynard. — *Œuvres poétiques choisies et précédées d'une Notice par Pierre Fons*. — Paris, Sansot, 1908.

Il y a, je pense, plus de mode que de goût véritable dans ces exhumations quotidiennes de vieux auteurs. Mais nous ne pouvons qu'applaudir au frais petit volume que vient de donner M. Pierre Fons des œuvres poétiques de François de Maynard.

Il faut être poète pour savoir choisir dans l'œuvre d'un poète et pour en parler sagement. Pierre Fons qui publia des vers délicats et profonds et des critiques aussi pensives que fouillées, écrivit une très évocatrice, concise et claire notice sur ce disciple original de Malherbe dont les œuvres dépassent souvent celles du maître.

(1) *Contes anciens*. — Paris, Lemerre, 1904.

On pourrait citer beaucoup. Voici quelques vers qui sont d'environ 1642. Le seul Pierre Corneille à cette date eût été capable de strophes si pleines et si nobles :

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête,
Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

Je sais de quel respect il faut que je t'honore
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé,
Si quelquefois j'ai dit le soin qui me dévore,
C'est à des confidents qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure,
Je me plains aux rochers et demande conseil
A ces vieilles forêts dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du Soleil.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie
Et fait dire ton nom aux échos étrangers....

Ceux qui, dans Joachim du Bellay, Ronsard ou Théophile, recherchent les précurseurs du sentiment moderne, par l'expression directe et le sens de la nature, mettront en bonne place François de Maynard.

H. M.

Choderlos de Laclos. — *Poésies, publiées par Arthur Symons et Louis Thomas.* — Paris, Dorbon l'Aîné, 1908.

Nous sommes à une époque où l'on se préoccupe plus des hommes que des œuvres. On veut tout connaitre des grands écrivains, et non plus seulement

leur correspondance, mais leurs notes intimes, leur moindre brouillon. Que nous comprenons mal un Virgile qui, dit-on, voulait qu'on brûlât son Enéide, puisqu'il n'avait le temps de la polir ! Avec quelle joie nos amateurs de petits papiers exhumeraient la moindre maquette dédaignée d'un Jean Racine. C'est que, suivant Taine, « rien n'existe que par l'individu ; c'est l'individu lui-même qu'il faut connaître. »

A ce goût de décadence, nous devons aujourd'hui les poésies de Choderlos de Laclos.

On trouvait quelques-unes de ces poésies soit dans l'*Almanach des Muses*, soit dans le manuscrit de Laclos que conserve la Bibliothèque nationale, soit dans la correspondance de Grimm, mais la plupart avaient disparu avec l'édition des Liaisons qui contenait les *pièces fugitives*, publiée sans doute en 1787.

M. Symons, le célèbre poète et essayiste anglais, eut l'heureuse fortune de mettre la main sur cette précieuse édition ou tout au moins sur une fidèle contrefaçon. Il s'adjoignit M. Louis Thomas, fureteur actif autant que fin lettré, et nous pouvons, dans un charmant petit volume, plein de goût et d'érudition, faire connaissance avec ces vers, d'autant plus renommés qu'ils étaient inconnus.

En vérité, ils sont médiocres, ni meilleurs ni pires que ce qu'on entend communément par petits vers du dix-huitième siècle.

Mais ils sont dus à l'auteur d' « un des trésors de notre littérature ; c'est pourquoi rien de ce qu'il a écrit ne peut nous être indifférent. »

H. M.

FOLKLORE

Edmond Bocquier. — *Les Légendes de la Nuit en Vendée.* — La Roche-sur-Yon, Yvonnet, 1908.

Voici une plaquette de 60 pages, ordonnée sans art mais avec bon sens et d'ailleurs très touffue. L'auteur y conte sobrement les plus ordinaires légendes de nuit de sa Vendée natale. Toutes ces croyances, nées de la peur d'un peuple primitif, sont ramenées aux trois types principaux des *Garous, Galipotes* et *Garaches.* On pourrait aisément en montrer l'unité réelle. L'auteur connaît bien son sujet : il a puisé aux bonnes sources manuscrites et orales. Il a donné là une excellente contribution à l'étude des superstitions populaires.

O.

REVUE DES REVUES

En tête de cette rubrique, le *Divan* se fait un plaisir de saluer d'abord les revues nouvelles que chaque jour voit éclore. Ce sont, à Paris, *Akademos, Les Marges* (nouvelle série), *La Nouvelle Revue Française, Le Voile de Pourpre, Les Argonautes, Pan* ; à Valence, *Les Guêpes* ; à Agen, *Hélios ;* en Belgique, *Les Visages de la vie.* Et quand ces lignes paraîtront, nous aurons sans doute encore *Le Nain Rouge, Pantagruel, Les Petites Feuilles...*

Jamais, pensons-nous, depuis les plus beaux jours du symbolisme, on ne constata pareille floraison simultanée.

Akademos. — Cette revue possède éminemment la première des dix qualités (le *Divan* va ouvrir sur ce sujet, aux prochains jours, un attrayant referendum-concours : premier prix, le rôle du Coq dans *Chantecler*) que les lecteurs exigent d'une revue française : elle est intéressante. Elle est également variée, compacte, luxueuse, etc., etc... Mais je préfère y revenir pour en parler avec les détails mérités. Aujourd'hui, puisons aux premiers sommaires : LAURENT TAILHADE et son injustice passionnée, mais une

prose si ample, si imprévue, des vers si cambrés ou si fantasques. — Un *Music-Hall* intense et sobre de COLETTE WILLY, ce rossignol des vignes, à qui ANDRÉ DU FRESNOIS consacre quelques pages très justes. — De fameux coups de griffe de M. ROBERT SCHEFFER, qui fait ici suite à ses pamphlets de la *Vie Parisienne :* de la méchanceté, beaucoup d'esprit, des trouvailles. — Une tendre méditation par EDMOND PILON ; un excellent URBAIN GOHIER. — Des chroniques anglaises de MARCEL BOULESTIN qui devraient servir de modèle à tous les auteurs chargés de cette rubrique dans divers périodiques. — Des pages bien fines sur Londres signées SYDNEY PLACE. — L'inévitable JULES BOIS y a « mordu l'ardent noyau de la substance ». En revanche, de beaux vers de VERHAEREN, JULIEN OCHSÉ, R. DE LA TAILHÈDE, RENÉE VIVIEN... Les noms encore de VICTOR LITSCHFOUSSE, TANCRÈDE DE VISAN, GABRIEL DE LAUTREC...

Les Marges. — M. Eugène Montfort en conserve la direction ; ce nous est une garantie de la tenue et de l'indépendance de cette nouvelle série qui sera digne des précédentes. Mme LOUISE LALANNE fait, dans le numéro de janvier, d'heureux débuts. JEAN VIOLLIS, à propos d'un fabricant de livres, M. Marcel Prévost, y donne le plus bel exemple de ce qu'arrive à produire le mercantilisme de certains hommes de lettres. M. PIERRE CAMO concentre en ses vers la splendeur torride et les parfums pesants du ciel austral.

La Nouvelle Revue Française. — Son premier numéro, avec les noms de Jean Schlumberger, Lucien-Jean, Michel Arnauld, promet une publication remarquable. ANDRÉ GIDE y donne *La Porte étroite,* roman d'analyse psychologique dont le début annonce une œuvre intense et vraie, d'une lignée bien française : on songe à *Dominique* (1).

(1) Ce nom vient à propos sous ma plume pour rappeler le solide article de PIERRE LASSERRE sur Fromentin (l'*Action Française*, 16 février 1909). Après avoir loué chaleureusement le roman en lui-même, le critique examine le caractère du héros et se montre bien sévère. Il le condamne comme plein d'orgueil et d'amertume. Il y aurait beaucoup à dire sur cet orgueil. Je ne veux que demander pourquoi cette amertume attire le courroux de M. Lasserre ? Je sais

C'est un éloge qui paraîtrait outré si André Gide ne nous avait accoutumé à toutes les maîtrises. — Le fascicule de mars apporte une suite curieuse à ce roman qui s'affirme de premier ordre. Y lire une belle méditation barrésienne de François-Paul Alibert, et les notes théâtrales de Jacques Copeau.

Hélios. — Ne nous y trompons pas. Malgré son apparence un peu lâchée et sous le couvert de pseudonymes nombreux, cette petite revue fait une œuvre critique très sérieuse et très juste. Lisez le block-notes de Green, le journal de Paul-Hippolyte Bernier...

Parmi les poètes, Roger Allard, Georges Périn, Edgar Malfère, Jeanne Mercier-Valenton et Francis Eon qui y donna un généreux poème, large, inspiré, quoiqu'un peu haletant peut-être...

Les Guêpes. — Ce n'est point là titre au hasard. D'aucuns pourraient témoigner des piqûres. Les Guêpes sont entrés résolument en guerre et nous détestons d'autant moins cela que nous les voyons menacer surtout de leur aiguillon Jean Aicard, Auguste Dorchain, Gaston Deschamps, René Ghil et l'encombrant Jules Bois. Par contre, Maurras, Boylesve y sont justement loués. Enfin, si quelques rédacteurs malmènent un peu M. Jean Royère, il est permis aussitôt à M. Clouard de reconnaître son éclectique générosité.

Et si je ne craignais le sottisier d'une Revue qui recueille en dernière page les bévues des autres tandis que les siennes se disséminent largement dans tout le corps du fascicule, je dirais que ces guêpes se muent facilement en abeilles pour élaborer un miel odorant, personnel et fin.

bien qu'il voit avant tout en Dominique un romantique et qu'après Maurras il a toujours montré, suivant la forte expression de M. de Roux, « que l'anarchie dans les cœurs ne saurait produire l'ordre dans la cité. » Mais Dominique a reconnu son mal, il sait que s'il est malheureux il le doit au vieux levain romantique qui gonfle encore son cœur désabusé, il se juge avec sévérité. S'il est néanmoins incurablement atteint et conserve des erreurs de sa jeunesse une empreinte ineffaçable, devons-nous, surtout devant la pleine et douloureuse conscience qu'il a de son mal, autre chose que le plaindre, ou pourrions-nous durement le railler ?

La Revue critique des idées et des livres (10 février). — M. Fr. Renié y examine *quelques thèses de M. Guglielmo Ferrero,* l'Italien connu. M. Ferrero croit à la supériorité des races germaniques. Raison principale : les germains ne sont pas si charnels. La poésie amoureuse des Anglais et des Allemands serait plus pure que la nôtre, laquelle ne traduirait guère que « le désir aigu de la volupté sensuelle. » C'est du sophisme. Faut-il que des Français rappellent à l'italien Ferrero, pour ne prendre qu'un exemple, le beau sonnet de la *Vita Nuova* :

Tanto gentile e tanto onesta pare
La donna mia, quand'ella altrui saluta
Ch'ogni lingua divien tremando muta
E gli occhi non l'ardiscon di guardare...

La délicatesse de ces pensées et de ces mots fut-elle jamais dépassée par aucun allemand ? On ne peut comparer à ces quatorze vers que certaines cadences de Racine.

M. Ferrero vous êtes un barbare.

Le Mercure de France. — Dans le numéro du 16 janvier, Emile Henriot publie une suite de poèmes : *La Flamme et les Cendres*. Un critique sévère y releva devant moi de la facilité, quelques poncifs, un amas d'épithètes. Mais je ne me souviens, pour ma part, que d'un lyrisme très pur, d'une ardente et fine psychologie, d'une quotidienne aventure d'amour tendre, triste, délicieuse. — M. Henri Clouard, la quinzaine précédente, avait donné un très beau *Maurice de Guérin et le sentiment de la nature.*

L'Hermine. — M. Louis Tiercelin y retrace l'*Evolution poétique de La Morvonnais.* En plus de l'amitié de La Morvonnais pour Maurice de Guérin et des lueurs que l'étude de celui-là peut jeter sur celui-ci, la vie du poète de la Thébaïde est par elle-même d'un grand intérêt. Ce chrétien fervent, cet amant jaloux de la nature se présente à nous comme un précurseur de Jammes.

M. M.

MEMENTO. — **Revue alsacienne illustrée** (n° 1, 1909). — *Civilisation et Patriotisme en Alsace* par M. Werner Wittich. C'est l'exposé de la question d'Alsace par un Allemand éclairé dont il faut louer le tact et l'intelligence. — **Le Feu** : M. Francis de Miomandre est encore bien jeune pour revenir à ses productions de prime jeunesse. Du moins, son petit roman est amusant. — **La Brise**

publie un article curieux, *Une Candidature à l'Académie : l'Abbé Frémont.* Son auteur, M. Omer Sagnes, qui doit être un joyeux humoriste, nous assure que nulle voix semblable ne fut entendue depuis Bossuet et que l'abbé Frémont prépare un poème en vingt chants sur la Révolution !!! — **La Coopération des Idées** : une forte étude de M. G. Deherme sur *Auguste Comte et son œuvre.*

NOTES

C'est avec plaisir qu'en ouvrant une feuille italienne on y lit les noms de Papini ou de Corradini. Voici *La Voce*, qui paraît à Florence. M. Prezzolini en est le directeur ; M. Papini y a donné des articles remarquables, ainsi que notre collaborateur Jean Florence. *La Voce* fait du modernisme ; et nous n'en dirons rien pour plusieurs raisons dont la première est que ce n'est pas de notre compétence. Nous signalons aujourd'hui à ceux de nos lecteurs qu'intéressent les choses d'Italie, une suite d'articles, signée *Cepperello* (pseudonyme) sur le journalisme de la Péninsule. Cela est fait de main de maître. Lisez :

« L'une des premières pensées quotidiennes du directeur du *Corriere della Sera* est d'ouvrir *la Stampa* ; et l'une des premières pensées du directeur de *la Presse* est d'ouvrir *le Courrier.* Chaque soir les deux hommes s'endorment avec la satisfaction réciproque d'avoir fait non pas seulement leur journal mais leur devoir : c'est-à-dire d'avoir guetté, soupesé, mesuré, critiqué le journal ennemi. Ce n'est pas qu'ils en soient jamais venus aux mains ni aux gros mots ; ils cherchent au contraire à ne se toucher jamais, à ne jamais prononcer en vain le nom l'un de l'autre ; mais la rivalité est d'autant plus profonde qu'elle est plus celée et secrète. Rivalité d'actionnaires et de banquiers, c'est dire de gens pour qui les hommes, les mots, le temps, l'encre, enfin tout, tout est de l'argent... ! »

Le tableau n'est-il pas bon ? On n'en a fait voir que le premier plan ; le reste n'en est pas indigne... Le traducteur prie l'*Argus* et le *Courrier de la Presse* de faire bien attention, et de ne pas se méprendre : les journaux dont il est parlé paraissent en pays étranger. En France, nous ne sommes pas ainsi, non...

E. M.

L'âge de l'aéroplane et de la télégraphie sans fil va voir l'éclosion d'une nouvelle littérature. D'excellents esprits s'en préoccupent déjà. Un fervent de l'aviation, François Pafiou, — que j'ai bien connu quand à l'ombre des comptoirs il secondait une grand'tante dans le commerce des amandes sèches et du nougat fondant et méritait par sa diligence de servir de modèle à M. Coppée uniquement préoccupé alors de petits tableaux réalistes, — François Pafiou donc, qui vu son âge n'est plus guère ingambe, ne rêve que voyages délicieux *par-à-travers* (1) l'espace. Et comme il est un philosophe subtil, il s'inquiète de tous les aspects probables que présentera sous peu cette vie nouvelle. Nous devons à ce souci pittoresque les articles érudits et sensés que, chaque jeudi, on peut lire sous sa signature dans l'*Aéro*. Avec quelle émotion il calcule que le gaz perdu à chaque atterrissage des sphériques eût pu faire bouillir bien des pot-au-feu. Avec quel charme aussi il nous a décrit *ce qu'en pensent les Animaux* ! Et puis il peut bien être certain que ceux-ci au moins ne réclameront pas.

Les critiques qui parlent des hommes n'en peuvent dire autant. Comme dans les tramways où l'on accueille hargneusement le contrôleur qui vient vérifier votre ticket, dans le monde où l'on écrit on traite plus mal encore ceux qui s'avisent d'autre chose que d'un salut très bas.

Dans une éclectique et vaillante revue, un chroniqueur que je ne connais point, mais dont la prose est jolie, les opinions originales et le ton toujours courtois, se voit traiter assez grossièrement par un auteur dont il s'est permis de relever une expression qui lui semblait incorrecte. Mais l'auteur tient à son « *par-à-travers* », et tous ceux qui n'admireront pas ce néoplasme seront, déclare-t-il, des Dorchain, des Deschamps *(sic)*.

Les grosses injures tout de suite, quoi ! Et ces mœurs là sont de chaque jour et de bien des auteurs.

Infortuné d'Annunzio, on allait t'oublier ! Mais, plus in-

(1) Cette locution barbare n'est point due à la plume de M. François Pafiou qui, formé à l'école de Benoit de Sainte-More, Jean Bodel ou Gautier de Coinci, écrit une langue bien épurée de ces néologismes. Non, c'est là une scorie du grand Verhaeren que s'adaptent, ne pouvant imiter son génie, quelques admirateurs trop frénétiques. Qui voudra bien continuer la lecture de ces notes comprendra peut-être, quelques lignes plus bas, cette inutile parenthèse.

fortuné encore, balloté de F.-T. Marinetti (1) à Maurice de Noisay ! Lequel dans ses caresses va t'étouffer le plus sûrement ? Marinetti a sorti ses griffes, tu te méfieras, mais goberas-tu sans haut de cœur le lyrisme éperdu de Maurice de Noisay ?

Ce dernier souvent montra du goût, de la mesure, il sut comprendre finement le secret des œuvres classiques. Que s'efforce-t-il aujourd'hui à des transports bafouillants :

Beauté, sol paternel, ô mes doubles amours,
Non, vous ne mourrez pas si d'Annunzio vécut,
Et si au Nord Latin j'apporte quelque jour
Ma torche rallumée à son flambeau tendu !

Et ce n'est là que la péroraison !

ACHEM.



Aux éditions du « *Divan* », à paraître le 25 avril : *Trois années*, poésies, de FRANCIS EON.

(1) L'agréable passe-temps que de lire la luxueuse revue « *Poesia* » où M. Marinetti mène un véhément combat en faveur du futurisme ! J'admire fort la franchise avec laquelle, lui-même et chez lui, il organise sa réclame. Depuis Signoret, c'est de bonne guerre que de publier les lettres reçues en remerciements de ses envois d'auteur. Parions que le prudent M. Claretie (Jules) regrette aujourd'hui d'avoir demandé si le divin Gabriel d'Annunzio ne se nommait pas en réalité Rapagnetta ?

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE, G. CLOUZOT.

Charles Doury

Charles Doury vient de mourir à Preuilly-sur-Claise, dans sa vingt-huitième année. Je l'ai bien connu et je ne désire rien tant que de donner à ceux qui me liront et n'ont vu de lui qu'un petit nombre de lignes d'une prose nette et nuancée, l'idée même que j'ai de cet étrange garçon. Je ne crois pas que l'amitié suffise à m'égarer.

Il était de petite taille et portait haut sa tête expressive aux yeux bruns, tout brillants d'intelligence. Le front était bombé entre les tempes larges et légèrement concaves. Les cheveux, dont le travail et le plaisir avaient diminué le nombre, étaient châtains avec des reflets roux. Rousse mais obscure, la moustache. Un nez un peu busqué, d'un dessin délicat. La bouche fine. Une main petite et parfaitement formée. On remarquait entre son caractère et ses mouvements cet accord perpétuel qui fait l'*aisance.* — Je le vois encore qui lève minutieusement l'index, ce qui est d'un homme attentif aux nuances des choses

et de la pensée et qui aime à distinguer; et toute la main, l'index levé, tourne trois secondes, puis se baisse pour se relever, tandis que la bouche prononce excellemment des mots exacts et pittoresques, une phrase que l'on pourrait écrire.

Son caractère était le plus souvent facile. Mon dieu, je ne veux pas mentir : il avait ses inégalités d'humeur. Mais outre qu'elles n'étaient pas si fréquentes, comme il savait bien les racheter!

Il était serviable et très bon, avec tant d'esprit il est vrai, qu'il n'y paraissait pas, et de si bon conseil qu'il avait coutume de dire : « Lorsque vous êtes tenté de faire une bêtise, adressez-vous à moi qui saurai bien vous ramener parce que j'en ai fait beaucoup et qu'à défaut d'exemple je puis donner mon expérience. » Il ajoutait, avec sa merveilleuse subtilité : « A défaut de la pratique, j'ai la théorie du sens commun et de la sagesse. Cela ne me sert de rien, mais peut servir à mes amis. » Et jamais en effet il n'a donné de conseil qui ne fût irréprochable : sa tête était des mieux faites et son cœur restait droit à travers les aventures d'une vie passablement compliquée. Je n'ai pas entendu beaucoup de rires qui furent aussi candides, aussi francs, aussi purs que celui de ce garçon qui d'ailleurs pouvait paraître si amer, si averti et si désabusé. Je pense qu'il était de la même race, énigmatique et charmante, que Gérard de Nerval, un enfant comme lui, trop

faible pour résister à ses passions, très informé de tout parce que, pour les satisfaire et même essayer de les combler, ces exigeantes reines de son cœur, il avait beaucoup et vite vécu — tant et si vite qu'il est mort si tôt.

Je me serais bien mal expliqué si l'on avait pu croire que l'amertume lui fût habituelle. Il avait bien trop de fraîcheur, avec un optimisme inépuisable et, quelques hasards qu'il traversât, une magnifique confiance ! Le temps de ses découragements durait à l'ordinaire si peu, que ses amis pouvaient à peine en tirer profit pour le tancer.

— Vous voyez bien. N'abusez donc pas de vous-même, lui disait-on. Vous n'en avez pas le droit. Soyez sage et tirez parti de telle circonstance.

— Vous savez pourtant, répondait-il, que je suis en fer ; quant aux circonstances plus ou moins heureuses, bah !

Et le plaisir qu'il prenait à cette contradiction suffisait parfois à lui rendre toute son énergie, et ses passions aussitôt de renaître d'elles-mêmes ; ou bien, il se relevait, soulevé par un enthousiasme d'ordre littéraire. Je l'ai vu qui ne songeait qu'à lire à haute voix je ne sais plus quels beaux vers et qui allait pleurer de plaisir avec un désintéressement admirable, en des circonstances où un autre n'aurait eu de pensée que pour lui-même et n'eût pleuré que d'incertitude et d'ennui.

Ce garçon que sa besogne de journaliste pressait et qui n'a jamais su se refuser au loisir, où prenait-il le temps de travailler? Je ne sais. Mais il était très bon latiniste, excellent grammairien, il entendait plusieurs langues modernes; il ne jugeait pas des choses d'art sur ses seules sensations, qui étaient d'ailleurs de la plus fine qualité : il comparait, il se souvenait... Et tout cela suppose des dons naturels, oui, mais aussi des connaissances, un travail fait.

Il est regrettable qu'il n'ait rien publié en librairie. La preuve serait faite de ce que j'ai pu dire de son talent et de ce que je vais en dire tout à l'heure ; aussi bien je ne doute pas qu'elle ne soit faite ultérieurement. Charles Doury avait collaboré à la *Plume,* à l'*Occident,* aux *Essais,* au *Thyrse,* etc. Il s'était particulièrement occupé d'une luxueuse revue, que dirigeait M. Robert Scheffer, et n'eut que trois numéros. Paul Adam, Henri de Regnier, P.-J. Toulet (1) collaboraient à ce *Damier* qui, de la première à la dernière ligne, porte les marques des soins de Doury, de son goût et de sa compétence de bibliophile.

Tous ceux qui ont lu quelques-unes de ses pages éparses savent bien qu'aucun de nous — je parle des écrivains de ma génération — n'écrit

(1) Et Armory, Henry de Bruchard, Colette Willy, Curnonsky, Gabriel de Lautrec, Léandre, André Salmon, Jean Louis Vaudoyer, Eugène Vernon, Pierre Villetard, Willy...

une langue plus juste, plus heureuse, plus savamment ordonnée. Un excès par-ci par-là, dans l'archaïsme, dont il lui arrivait d'ailleurs de tirer les plus heureux effets jusque dans la conversation. Son cœur nourrissait en même temps les soucis de l'humaniste le plus pointilleux et le goût de l'argot le plus neuf. Par exemple, il aimait à mêler le mot le plus vert aux locutions les plus choisies, à celles dont les siècles ont éprouvé l'élégance, et cela donnait à ses propos des alternatives imprévues, un tour pittoresque et, si l'on peut dire, châtié, qui n'était qu'à lui. Il lui est arrivé de s'écrier : « Cela ne laisse pas de m'embêter » ou encore : « je voudrais avoir licence de vous botter ». Il importe de noter que je gaze. Une anecdote enfin dira plus que tous les commentaires. Doury avait une amie qui voulut apprendre le grec ; il accepta de le lui enseigner à la condition qu'elle l'avançât dans la connaissance trop livresque encore à son gré, qu'il avait de la langue verte. La petite personne se mettait nue et Doury parlait grec, elle argot. C'était le procédé des *Berlitz-schools* ou la méthode orale de nos plus anciens humanistes, sous les yeux de Vénus.

Charles Doury était tourangeau comme ce Paul-Louis Courier qui raisonnait si mal, mais savait tant de choses et les disait si bien. La vie de mon ami fut hélas ! un peu bien brouillée, mais quel ordre dans l'esprit ! Ce n'est pas lui qui,

propriétaire à Véretz, eût déduit de ses déboires de vigneron une politique jacobine. Il n'admettait pas que les éventualités de sa vie ou les caprices de son cœur pussent venir troubler le jeu de sa raison. « *Charles Doury, le grand honneur de Loire* » faisait un jour Moréas. Je ne pensais pas quand j'ai retenu ces mots malicieusement assemblés sur un mètre héroïque que je dusse avoir à les transcrire hélas! en manière d'épitaphe. Ils ont ce petit goût de sel que l'ironie donne aux mots qu'elle inspire quand elle est bienveillante. Et comme cela définit bien Doury, riche de ces dons et de ce goût que l'on a accoutumé — l'on ne me fera plus croire que c'était improprement — d'appeler français ou athénien. Epithètes décriées, voici que de nouveau vous plaisez et qu'une fois encore cette manière de dire et de penser, de « bien » dire et de « bien » penser que vous qualifiez et qui a fait ses preuves dans les siècles, paraît la plus sûre et la plus féconde.

Ces trésors de doctrine, de savoir, de culture, de goût, Doury en était si riche qu'il les prodiguait jusque dans le reportage, où il excellait. La rapidité, l'exactitude de ses informations surprenaient. Mais l'incontestable merveille était que ce texte bâclé sur le coin d'une table au milieu des conversations, ou dicté, improvisé sur la plaque du téléphone, montrait ces mêmes qualités que l'on retrouvait, multipliées par des soins heureux,

dans les pages que nous avons lues dans les revues : concision du tour, propriété du mot, vivacité et cohérence des images, un art parfait d'enchaîner. Je prévois que l'on devra retenir un certain nombre de ces articles écrits au jour le jour dans le recueil qui sera fait de ses œuvres et qui comprendra des choses trop courtes ou inachevées mais toutes remarquables. D'abord une suite de petits tableaux en prose : les *Petits Portraits singuliers.* Puis *Jean Gaudin*, ou plutôt ce que l'on trouvera de ce *roman picaresque moderne* qu'il laisse inachevé. Avec ces deux morceaux principaux quelques nouvelles, des fragments, des notes, quelques vers peut-être (1) à quoi l'on joindra, s'il se retrouve, un *Essai sur le poème en prose* qui paraît perdu. Tout cela donnera bien la matière d'un volume qui fera voir je pense, quelle place, s'il avait vécu, mon ami pouvait prendre dans les Lettres de ce temps.

L'exemple de Doury pourrait une fois de plus prouver que des acquisitions étendues et sévèrement ordonnées n'ont jamais diminué personne, mais qu'elles sont bien les plus sûres auxiliaires de l'originalité. J'ai loué sa phrase classique, je ne sais plus si j'ai parlé de son ironie où l'on trouvait un savoureux amalgame d'esprit à la

(1) Je n'ai pas eu le loisir (j'ai écrit à la hâte ces pages) de voir tous les papiers que j'ai de mon ami. D'ailleurs, je ne les ai pas tous, et les vers notamment me manquent.

française et d'humour anglais. Il avait une sensibilité très fine, un peu bien subtile et d'une vive susceptibilité ; le tour de sa curieuse imagination l'apparentait aux Edgar Poe, aux Baudelaire, aux Gérard de Nerval, et pareil encore à ces grands esprits inquiets et malheureux, il gardait jusque dans l'extrême fantaisie je ne sais quelle logique sévère et pourtant aisée.

*
* *

Mon pauvre ami, le temps vous aura manqué ; les Heures en qui vous aviez peut-être mis trop de confiance ont soudain pressé le pas et je vous ai vu couché dans la mort, puis au cimetière, entre les fleurs de l'amitié. Vous ne viendrez plus jamais vous asseoir près de moi et votre voix s'est tue que j'aimais à entendre. Vos mains qui sont maintenant croisées sous la terre ne se poseront plus jamais sur la petite serviette de cuir mordoré que naguère vous portiez sans cesse et que j'ai là... Où sont vos projets et vos rêves et vos légitimes ambitions ? Je voudrais du moins qu'un laurier discret vînt parer votre tombe.

EUGÈNE MARSAN.

3 Mai 1909.

Poèmes

1. Ambition

A d'autres j'ai laissé les vers qui vont superbes
Avec cet orgueilleux arroi qu'aimaient les preux,
Poésie, et n'ai pris de tes magiques herbes
Que pour cicatriser mon rêve trop lépreux.

Je n'ai point répandu sur des foules en fête
Les parfums de la myrrhe ou ceux de l'oliban,
Car j'ai voulu, pour que leurs noces soient parfaites,
Un voile à mes secrets de vierge du Liban.

Et toujours quand le ciel musical s'ensilence,
O lune, j'épierai ta face à l'orient
Pour guider mon destin harcelé de six lances,
Loin du soleil et de ses feux excoriants;

Car rien ne me paraît ni beau, ni doux, ni grave,
Si ce n'est comme toi de feindre un grand miroir,
Lune, où splendidement par leurs reflets se gravent
Les suprêmes lueurs indécises du soir.

2. Attitude

Toutes les fois, Destin, que tu viens sur ma porte
Avec quelque présent de laurier et d'été,
Je n'interroge pas l'Avenir qui t'escorte :
J'accepte sans anxiété.

Car nous devons prévoir qu'une hargneuse bise
Troublera nos couchants où frissonne Altaïr
Et que le compagnon, porteur de tes cibises,
Est capable de nous haïr ;

Même si l'horizon par ces cimes neigeuses
S'ébauche quelquefois comme un géant viaduc,
Aucun sentier ne mènera vers Betelgeuse
Notre désir le moins caduc.

***

Mais quand on s'est ainsi, d'un geste indélébile,
Consacré par l'orgueil de son courage humain,
Ce que, Destin, tu sais jeter dans nos sébiles
Peut de son tintement réjouir notre main.

Parmi l'ampleur des cieux bleutés où s'enchevêtrent
Le pigeon, la nuée et le songe divers,
Notre joie est bornée à l'appui des grands hêtres
Qui précisent, quotidiens, notre univers.

Sans dénoncer jamais le furieux Eole
Parce qu'à sa récolte haute il insulta,
L'abeille lentement emplit ses alvéoles
Dans l'entrecroisement de leurs doubles deltas.

Aux vases de mon parc, les racines vivaces,
Ainsi que l'enfant tord ses bras dans le berceau,
Triomphantes forcent leur prison en crevasses
Jusqu'à rompre le fer même des durs cerceaux ;

Ou, parturition de féroces Lucines,
Elles déchirent l'air à l'heure des choucas,
Par leurs rudes poignards qui vraiment hallucinent,
Pour exhaler les splendides fleurs des youkas.

Aussi dans les jardins magiques d'Ariane,
Ma chair a recueilli, sans qu'elle l'énervât,
Le philtre des iris et des valérianes
Dont les Sages sont morts, de Socrate à Nerva ;

Et, — pour les dieux les rituels qui se délabrent
Plus que notre silence étant certe outrageants, —
Mes gestes n'allumeront point de candélabres
Aux autels ruinés des Christ ou des Trajan.

A travers le décor merveilleux de la Vie,
Pour qu'un peu chaque jour elles m'offrent leur nard,
J'observe palpiter les images ravies
Comme dans l'or mystérieux d'un Léonard ;

Puis je les laisse en moi s'assoupir sans aubade,
— Telles des nudités plongeant dans un bassin
Et se ressuscitant après leur dérobade
Font surgir la beauté plus neuve de leurs seins.

Donc tout, même la Mort, Destin, si tu la donnes
Sur un lit parfumé d'améthyste ou d'anis,
Je l'agréerai, pourvu que, ceint de balladone,
Mon orgueil s'enlinceule aux fièvres d'Adonis.

Pierre Fons.

Sur le carnet de Pierrot

A travers un arbre ému par le vent
Je vois s'agiter la verte rivière,
Par dessus cet arbre aux rameaux tremblants
Le ciel est vêtu de brumes légères.

Une branche agite un nid de corbeaux,
Un pigeon s'envole, aile fugitive,
Et le sombre flot qui baigne la rive
Mêle leur image au courant de l'eau.

***

Un chœur d'étoiles dans la nuit
Sourit au regard de la lune,
Et je m'en vais, cherchant fortune,
Auprès des belles de jadis.

Comédiennes du temps passé,
Fards éteints, baisers sans couronne,
Amour divers et monotone,
Sources, étangs, fleuves glacés.

*
* *

Une fumée d'usine au loin
Qui tremble et fléchit sous la brise,
Un rossignol dans le matin,
Un pigeon dont l'aile s'irise,

Un discret et tendre bonheur,
Fait de silence et solitude,
Une fumée, qu'un pauvre cœur
Contemple avec inquiétude.

*
* *

La lune sur la tour antique
Verse à flots la sérénité,
Dans les arbres une musique,
Ta sérénade, vent d'été.

Une fleur rustique à la main,
Lauré de lierre, un dieu s'avance,
Et contemple ton doux silence,
Ruine d'un temple romain.

***

Que de jours passés à l'attendre,
Un jour suffit à la ravir,
Un seul jour a fait de la cendre,
Avec tout ce bel avenir.

Le front de l'azur pâle éclaire
La cime de l'arbre changeant,
Le flot tranquille et solitaire
Roule une onde couleur d'argent.

***

Prends garde, noble cœur, pas une vilenie,
Résiste encore à tous ces larrons de noblesse,
Renferme-toi dans ta sagesse,
Tendre cœur, pas de vilenie.

C'est assez de donner en pâture à ces sots
Des paroles, des sons, des gestes, sans prétendre
Echanger avecque leur cendre,
Le sang triste de tes vaisseaux.

Henri Gadon.

LA
Genèse des Névroses
DANS LA
Littérature contemporaine

Quiconque recherche l'origine du courant névropathique si nettement accusé dans la littérature contemporaine et s'inquiète des sources de son inspiration maladive, constate aisément que la méfiance avec laquelle certains critiques accueillent l'introduction de l'idée de *névrose* dans le domaine littéraire, vient de ce que cette idée a été intimement liée à la notion de *décadence.*

L'opinion générale semble être restée sous l'impression de quelques « Etudes » qui, empruntant l'imposante terminologie de la médecine de l'esprit, insinuèrent que les stigmates psychopathiques relevés dans les conceptions littéraires modernes, se devaient entendre comme des signes de dégénérescence mentale et constituaient l'indice le plus évident de la décadence de notre

race. Fallut-il démontrer cette décadence et en discerner les causes déterminantes, les arguments ne manquèrent point. On accusa l'usure héréditaire, le cumul des tares ancestrales,

... La douleur, au long des siècles attardée,

et, comme l'exprimait F. Delattre :

Le fardeau d'un passé que je n'ai pas vécu.

On sut faire valoir le sybaritisme des peuples heureux ; on invoqua les conditions de l'existence moderne, de cette vie intensive que l'on brûle et qui devient une lutte où s'usent les organes, où flambent les cerveaux, où se fripent les moelles ; on mit en ligne de compte les progrès de l'intoxication des masses par l'alcool et le tabac, la dépopulation des campagnes et l'encombrement des cités ; on crut fournir enfin une preuve décisive en apportant des chiffres et en dénonçant l'augmentation inquiétante des crimes et des suicides, l'extension des psycho-névroses et de l'aliénation mentale.

Certes, il est difficile de nier que ces divers facteurs aient modifié les tendances de notre époque et influencé la psychologie de l'artiste, lequel ne saurait échapper aux contingences ; toutefois, je ne puis me résoudre à voir uniquement dans ces causes, l'origine de notre littérature névropathique. On ne m'a pas suffisamment

prouvé la décadence de notre race pour que j'y croie, pour que j'y associe surtout la décadence de nos Lettres et je suis bien près de dire avec M. Ernest Charles : « Notre décadence est imaginaire, c'est nous qui la créons en l'affirmant. »

Dans le courant morbide de la littérature contemporaine, je préfère voir la conséquence d'un mouvement individualiste général qui s'est accentué au cours du XIXe siècle ; je discerne l'effet d'une méthode déterminée qui procède par un examen attentif, minutieux, de notre « moi », non pas dans ce qu'il a de générique, d'universel, d'éternellement humain, mais dans ce qu'il a d'individuel, de méconnu, d'inédit ; que cet inédit tienne à des sensations presque sub-conscientes, trop ténues pour avoir été jamais notées, ou qu'il tienne à l'analyse presque clinique des anomalies morales, des aspects rares, exceptionnels d'un psychisme morbide.

Lorsque l'on considère l'évolution du mouvement littéraire en France, au XIXe siècle, il paraît étonnant que, pour expliquer le caractère névropathique des œuvres modernes, on ait eu besoin d'invoquer les statistiques municipales et de consulter les registres des asiles ; il était facile de retrouver dans cette évolution même, les sources où les écrivains puisèrent le goût des études de psychologie morbide et l'exaltation de la personne humaine, analysée dans toutes ses particularités psychiques.

Servant d'intermédiaire entre la littérature idéaliste du XVIIe siècle et le romantisme naissant, le XVIIIe siècle nous lègue avec Rousseau le culte de la « sensiblerie », c'est-à-dire de l'émotivité, et le goût d'une observation quasi-objective de nos sentiments intimes.

C'est de Rousseau que vont procéder les romantiques, de ce Rousseau qui devait être « le père spirituel de Mme de Staël et de Chateaubriand. » Or, Rousseau fut, avant tout, « *le théoricien passionné de l'individualisme* » ; aussi voyons-nous le romantisme substituer la « recherche du caractère (1) » à la réalisation de la beauté, si bien que Brunetière en pourra dire qu'il est « avant tout, en littérature et en art, le triomphe de *l'individualisme* ou l'émancipation entière et absolue du Moi. » Notons, dès maintenant, que cette extériorisation du moi se trouve déjà marquée d'un sceau maladif, j'entends cette neurasthénie, cette implacable mélancolie qui caractérise les œuvres de cette époque.

A la faveur des guerres de l'Empire ramenant en France le goût des lettres étrangères, il s'est établi un « communisme » de l'art qui vient fouetter encore le mal romantique. D'Allemagne, nous est venu, avec Gœthe, ce « Werther » dont le spleen amoureux va faire école ; avec Hoffmann, ce sont les contes fantastiques et la fascination

(1) Victor Hugo — préface de Cromwell.

de ces rêves hallucinants créés dans le délire alcoolique ; d'Angleterre, nous arrive l'écho rajeuni de Shakespeare dont l'œuvre géniale égrène une longue théorie de demi-fous et de déments ; c'est Byron avec son « Don Juan » plus malade encore que Werther ; plus tard, avant que Thomas de Quincey nous apporte d'outre-Manche la troublante littérature de l'opium, Edgard Poe, que Baudelaire va traduire, suscitera les paradis artificiels de l'hôtel Pimodan et dotera l'art du frisson de l'horrible.

Lorsqu'au milieu du siècle, l'esprit positiviste fait tomber le romantisme, lorsqu'on se lasse des lamentations individuelles, que les confidences d'un chacun n'intéressent plus et que le « moi » redevient haïssable, le naturalisme naissant célèbre l'avènement d'une littérature *impersonnelle*, sans doute, mais dont la base demeure l'analyse du cœur humain. La méthode objective succède aux procédés subjectifs, nous assistons à une évolution nouvelle caractérisée par l'union de la science et de l'art.

La médecine de l'esprit, dont Cabanis avait dès 1802 jeté les bases dans ses « Rapports du physique et du moral » est entrée dans la voie des découvertes insignes ; la psychologie s'érige comme une science, la littérature devient « *psycho-physiologique* », elle emprunte à la science ses méthodes et se documente auprès des psychiâtres.

L'heure est venue où Zola précise qu'il

entend écrire des « *romans expérimentaux* » et des « *tranches de vie* » ; où Flaubert s'attache à dépeindre l'influence du « milieu » sur l'individu ; où E. de Goncourt veut faire de *Chérie* « une étude psychologique et physiologique de jeune fille » et réclame, dans la préface de *La Faustin*, la paternité de l'expression du « *document humain* », expression qu'il regarde « comme la formule définissant le mieux et le plus significativement le mode nouveau de travail de l'école qui a succédé au romantisme. »

Quant à la poésie, si elle dépouille bientôt la forme scientifique dont la vêtit Leconte de Lisle, c'est pour acquérir, avec les modernes, ce caractère de mysticisme physiologique qui doit, plus que jamais, la définir « l'Univers vu à travers un tempérament. »

Il est maintenant facile de concevoir qu'une telle littérature, faite d'observation de l'âme humaine, devait comporter le reflet des névroses et bientôt s'empreindre des symptômes maladifs qu'on lui reconnaît aujourd'hui.

Elle le devait, d'abord, parce qu'elle avait résolu de rendre la vie dans son intégrité et que méconnaître les âmes malades, affecter de ne les point traduire, c'eût été renoncer, à priori, au programme qu'elle s'était tracé. Bien mieux, ces âmes malades devaient solliciter plus vivement

l'attention des poètes, des dramaturges et des romanciers et faire naître la source la plus féconde de leur inspiration.

Il était à prévoir, en effet, que les analystes subtils de notre « moi », ne devaient pas s'attarder aux psychismes simplistes, non plus qu'aux états d'âme génériques cristallisés dans les Lettres de tous les âges et de tous les peuples, comme l'éternelle expression des sentiments humains ; ils devaient affiner leurs sens jusqu'à la douleur, afin d'enregistrer les plus exquises de leurs perceptions ; ils devaient aiguiser leur observation pour noter avec la précision d'un physiologiste les sensations les plus complexes ; ils devaient enfin élargir le champ de leur expérience et traduire les mentalités exceptionnelles, les cas étranges, tous les à-côté de la conscience, toutes les perversions des cerveaux qui s'évadent de la norme.

Une littérature basée sur le culte de la sensation ne pouvait aboutir qu'à celui de la névrose, parce que, selon l'expression d'Arvède Barine « dans le royaume des sensations, le Superhomme, c'est le névrosé. »

Nul, mieux que Maupassant, n'a su expliquer le mode suivant lequel les écrivains ont senti cette nécessité et se sont soumis à cette loi. « Les artistes, dit-il dans *la Vie errante*, sont à bout de ressources, à court d'inédit, d'inconnu, d'émotion, d'images, de tout. On a cueilli depuis

l'antiquité toutes les fleurs de leur champ et voilà que, dans leur impuissance, ils sentent confusément qu'il pourrait peut-être y avoir pour l'homme un élargissement de l'âme et de la sensation. Mais l'intelligence a cinq barrières entr'ouvertes et cadenassées qu'on appelle les cinq sens et ce sont ces cinq barrières que les hommes épris d'art nouveau secouent aujourd'hui de toute leur force. »

C'est à secouer ces barrières des sens que les artistes sont parvenus à fixer les perceptions les plus intangibles du beau, à violer le domaine du sub-conscient, à saisir cette vie mystérieuse où les sens exaspérés arrivent à se confondre et où leurs données se « *transposent* » ; c'est à secouer ces barrières qu'ils se sont vus contraints d'adopter une langue inédite, ce style nouveau que l'on a appelé « *style de décadence* », pour bien désigner qu'il est un stigmate de névrose, et qui, seul pourtant, était susceptible de rendre les subtiles nuances que nul encore n'avait su traduire ; ce style, enfin, dont Théophile Gautier a dit qu'il « est le dernier mot du verbe sommé de tout exprimer et poussé à l'extrême outrance. »

Si l'on considère que la médecine de l'esprit a fait, depuis vingt ans, d'étranges découvertes, et laissé entrevoir le monde mystérieux et troublant de la pensée, on saisira tout le parti que romanciers et poètes devaient tirer de cette inspiration nouvelle, de cette révélation d'un « moi »

malade, hyperesthésié par la névrose, fouetté par la démence, mais qui lui fournissait le plus passionnant des sujets.

Il ne faudrait pas estimer, cependant, que l'écrivain ait pu demeurer l'observateur minutieux mais indifférent des misères morales, ni qu'il ait gardé à s'écouter sentir, l'âme tranquille du physiologiste attentif à son scapel, ou du chimiste soucieux de son creuset ; il s'est laissé prendre, au contraire, à l'énervante besogne de disséquer les cœurs, celui des autres et le sien.

Et l'enchanteur souffrit de son enchantement.

C'est encore Th. Gautier qui doit nous dire l'emprise lente de la névrose sur l'écrivain, chez qui « toute sensation devient motif d'analyse » et qui, malgré lui, « se dédouble » et devient « l'espion de lui-même. »

— « A ce jeu longtemps soutenu, les nerfs s'irritent, le cerveau s'enflamme, la sensibilité s'exacerbe ; et la névrose arrive avec ses inquiétudes bizarres, ses insomnies hallucinées, ses souffrances indéfinissables, ses caprices morbides, ses dépravations fantasques... »

La névrose ne saurait être envisagée, pourtant, comme un accident quasi « professionnel » dont est victime l'écrivain ; elle devient l'excitant, maladif peut-être, mais généralement fécond, de cette sensibilité qui demeure l'instrument essentiel de l'artiste ; s'il la maudit, c'est sous le coup de

la souffrance, mais il ne se dissimule point qu'elle est, à la base même de son génie, le plus fidèle et le plus ardent collaborateur.

Les Goncourt le savaient bien, eux qui constataient avec une joie mêlée d'orgueil, le fait d'être devenus « une sorte d'écorché moral et sensitif, blessé à la moindre impression, sans enveloppe et tout saignant » ; eux qui cultivaient chèrement leur névrose, voulurent être les écrivains de ces nerfs dont ils souffrirent, dont ils moururent, et qui mirent leur fierté à se sentir des êtres « vibrant d'une manière supérieure. »

* * *

Telle m'apparaît la genèse des névroses dans la littérature contemporaine, s'affirmant moins à mes yeux, comme la traduction brutale de la dégénérescence d'une époque, que comme le résultat logique d'une évolution littéraire.

Au demeurant, cette littérature morbide n'est point une littérature nationale, traduisant les besoins, les tendances et les goûts d'une masse, mais bien plutôt une littérature d'exception, écrite pour le petit nombre, pour une élite intellectuelle qui ne saurait figurer le stade évolutif d'un peuple ; et si l'on s'étonne qu'ainsi définie, elle ne puisse avoir d'autre signification que celle d'un mouvement éphémère et d'un courant passager, je rappellerai avec M. Doumic qu'il y eut,

à ce fait, des précédents ; que, de la littérature névrosée, sénile, épuisée du début du XVIIe siècle, jusqu'à la Fronde, « de cette littérature la plus folle qui soit, ce qui est sorti, c'est la littérature la plus raisonnable. » — Peut-être est-il permis de voir une évolution assez analogue se dessiner dans cette Renaissance, ou, si le mot semble trop gros, dans cette « réaction » tentée par la jeune école poétique, à la suite de Francis Jammes et de Charles Guérin, et considérée par les critiques comme un « retour vers la poésie saine et familière. »

Sans préjuger de l'avenir, je me laisse convaincre que l'ère troublante de la littérature d'hier n'est point à son déclin ; elle a creusé trop avant et trop su fouiller le jardin secret de l'âme humaine pour ne point influencer la littérature de demain.

Il ne peut avoir le capricieux avenir d'une mode, le genre littéraire qui reculant les limites de la phrase et du vers, y sut faire entrer « l'expression de ce qu'il y a de plus intime dans la sensibilité. »

André Monéry

Poème

A Louis Roustan.

Je veille dans la chambre où la lampe baissée
Laisse l'ombre flotter tout autour du grand lit ;
La malade repose, et son profil pâli
Cache dans l'oreiller sa langueur épuisée.
La pendule mesure à petits coups la nuit
Et la bûche module une incessante plainte.
Dehors, c'est le silence où la vie est éteinte,
Où la campagne rêve au calme de minuit.

Soudain, le vent s'émeut, puis, furieux, s'élance,
Faisant un bruit de sable et d'eau sur la maison :
J'écoute... Suis-je seul ?... Mystère du silence
Qui toujours, dans mon cœur, prolonge un noir frisson !
Combien profondément je l'éprouve à cette heure
Où, veillant le sommeil fièvreux de l'être aimé,
Il me semble qu'on pleure aux volets refermés
Et que rôde, cherchant l'issue de la demeure,
Celle que, tout en moi, j'ose à peine nommer.

André Lafon.

L'Affranchissement

Depuis que sur des faits hautains comme des monts
Hissant toujours plus haut leur audace qui grimpe,
Les Titans de l'orgueil ont envahi l'Olympe
Sans blanchir de leurs os les nouveaux Pélions,

Nul n'a revu Phœbé qui chassait dans l'éther
Sur les prés de Tellus ou les champs de Neptune,
Mettre dans ses cheveux le joyau de la lune ;
Nul n'a revu la foudre aux mains de Jupiter !

Est-il moins de splendeurs au ciel libre, pourtant ?
Les flots sont-ils moins bleus et la terre moins belle
A cause qu'Æjéus et parce que Cybèle
Ont perdu, l'une un disque, et l'autre son trident ?

Les temps sont abolis où dans les bois divins
Le satyre cornu traquait les nymphes blanches
Qui fuyaient, lui lançant au visage, les branches ;
Le soir n'abrite plus la danse des sylvains ;

La terre vierge enfin du mirage des dieux,
Ne sachant rien couver que l'homme ne discerne,
Là, fait houler au vent des flux francs de luzerne,
Où montait l'asphodèle ambigu des aïeux !

Le monde est à mes pieds magnifiquement nu.
C'est à moi désormais d'avoir assez de rêve
Pour peupler de moi seul l'immensité des grèves
Où des Pans surannés tant de fois sont venus.

Que d'autres évoquant les faunes à pipeaux
Se fabriquent encor, trouvant cela commode,
Des habits de bon goût avec des vieilles modes !
Le mien est moins fané s'il n'est pas aussi beau.

J'ai renversé le temple où gisaient les dieux morts
Car s'il faut un lit vaste à la course du fleuve
Il faut un champ plus large à ma chimère neuve,
Et je veux de l'air libre à son premier essor.

Faisant donc l'univers à l'image de moi,
En place des Héros j'assigne à mes pensées
Les travaux fastueux des riches traversées
Sous des cieux inconnus où j'implante ma loi ;

Riche du talisman qui vaut tous les trésors,
Dédaigneux à jamais des symboles qu'on vante,
J'impose à tous les lieux l'image que j'invente,
Et coule en mes creusets du plomb qui fait de l'or.

Aux aveugles errants mon chant peut faire voir,
Cristal qui d'un rayon forme une symphonie,
Tout l'arc-en-ciel du rêve au prisme du génie ;
J'explique la douleur et commente l'espoir !

Car je sais maintenant, que soumise à mes vœux,
Si je me plais à voir, du fond de l'ombre, éclore
La tulipe écarlate et jaune de l'aurore,
L'aube se mue en fleur — parce que je le veux.

Pourquoi joindre, Vénus, aux colombes, ton nom ?
Si l'oiseau fugitif n'est devant mes prunelles
Qu'un instant de bonheur qui passe, avec des ailes ?
Non, le songe avec vous, ô dieux, n'est pas mort. Non !

Et vous m'offrez en vain vos stériles concours,
Car malgré le surnom dont la bouche l'appelle,
La pure charité de ma chair fraternelle
N'est pas, cruel Eros, la sœur de ton amour ;

Car le mystère en moi qui fait que je comprends
Est un penseur enfant, mais qui souffre et s'énerve,
Et n'a rien de commun avec cette Minerve
Qui sortit, lance au poing, d'un crâne de tyran.

Les cerveaux libérés ne sont que des vaincus ?
Il me faut Apollon pour régir mes prairies ?
Le ceps ne donne pas ses fortes griseries
A qui ne lève pas son verre pour Bacchus ?

— Pourtant, roi de la force et maître des couleurs,
Quand la rancœur au flanc m'entre son dard de guêpe,
Déroulant dans un vers un nuage de crêpe
Je condamne l'azur au deuil de ma douleur ;

Pourtant, au moindre appel le printemps vient toujours
Dans un bruit de cristal et des frissons de soie,
Disposer à mon gré sous ma coupe de joie
La nappe du soleil pour le banquet du jour !

HENRI BOUVELET.

Silhouettes (1)

Francis ÉON

« Il ne faut point de cause pour agiter notre âme : une resverie sans cause et sans subject la régente et l'agite. »

MONTAIGNE.

On vit, on s'agite quelque peu, on est ému. Et parce qu'une expansion naturelle est la règle commune dans la jeunesse, il est des heures où l'on est hanté de ce que les Anciens nommaient la Muse et 1830 l'inspiration. A ce besoin de dire s'ajoute encore l'instinct d'imiter, lorsque le cœur de la quinzième année, emprisonné par la laideur des collèges, a senti d'inépuisables échappées et de fiévreux horizons dans les œuvres

(1) Sous ce titre paraîtra dans chaque numéro du *Divan* une courte monographie sur un des jeunes littérateurs de notre temps. Nous publierons successivement les *silhouettes* de MM. Louis Thomas, Léo Larguier, Pierre Fons, Jean-Louis Vaudoyer, Jean Mariel, Emile Despax, Charles Derennes, Albert Erlande, Albert de Bersaucourt, Léon Deubel, Tancrède de Visan, Léon Bocquet, Roger Allard, etc.

fragmentées des poètes découverts ! Inquiète de naître et de s'exaspérer, la sensibilité s'abreuve pêle-mêle à des sources contradictoires : parfois les Parnassiens ; les symbolistes aussi, récemment ; et plus souvent les déclamations romantiques que révèlent des anthologies tolérées par la prudence professorale.

M. Maurice Barrès, dès son premier livre, a souligné ce point avec clairvoyance : « Là est le grand secret de l'éducation d'un jeune homme ; il s'attache aux auteurs qu'on prétendait ne lui faire connaître que pour les accabler à ses yeux. » Mille documents, souvenirs ou confidences d'artiste attestent la généralité de cette observation.

Pour beaucoup, le romantisme est ainsi une étape dans le développement de leur âme, comme il fut une époque dans l'histoire de la race.

Alors des petites vulgarités quotidiennes on fait tout naturellement de la littérature. Il suffit d'imaginer une tristesse fatale, de cultiver une angoisse vague, d'orner une souffrance réelle : tout est prétexte. Et lorsqu'une impression, même factice à son origine, devient profondément sentie, elle sait, en dépit de l'inexpérience qui s'essaie, revêtir un accent qui émeut.

Bien des poètes débutèrent ainsi, et parmi eux Francis Eon.

Il naquit à Fontenay-le-Comte (Vendée) le 17 juillet 1879. Il n'était pas encore bachelier que

les sommaires de maintes revues régionales avaient souvent imprimé son nom. Il se plaisait à la musique des mots, à la cadence des phrases, vivant pour elle-même la minute nuancée, cueillant la suivante avec la même avidité, sans jamais vouloir s'arrêter devant une possible dissonnance.

Le voilà tel qu'il sera dix ans plus tard et qu'il est aujourd'hui : grand, large, portant un front haut, qu'encadre la ligne mince de ses cheveux de lin, il récite intarissablement des vers de tous les poètes français, depuis Villon jusqu'à ceux d'aujourd'hui ; les aimant tous et les connaissant tous, et y mêlant volontiers les siens, car s'attardant à la rose de chaque jour, il se raconte quotidiennement en strophes lyriques. Mais il sait ne sortir de ses manuscrits que les pièces achevées. Aussi n'est-il à ce jour l'auteur que de deux petits livres : *La Promeneuse* (1905) et *Trois Années* (1909).

A l'âge où tout nouveau thème n'exprime que la nostalgie d'une inquiète adolescence, les oiseaux fastueux de nos jardins, paons et cygnes, furent les confidents de ses impatients désirs :

O Cygnes, vous flottiez dans le brouillard ; je crus
Qu'avec vous devant moi passaient de blancs men songes
Vous étiez irréels et beaux comme des songes,
O Cygnes, quand soudain vous m'êtes apparus.

Vos contours indécis dont s'effaçaient les lignes
Semblaient au crépuscule un rêve tout de neige ;
Et, quand se fut évanoui votre cortège,
Mon désir a suivi votre sillage, ô Cygnes.

Sa note personnelle se précisait, et j'en sais qui placent bien haut cette musique blanche de pureté, sa grâce, sa légère et mystique évocation.

Puis ce sont des poésies sentimentales, gracieuses, où se devine la ferveur d'un rêve ému et tous les caprices menus où doit se complaire un débutant. Et ces aventures fugaces, ces songes caressés d'où naît sans cesse l'illusion consentie d'une amante-sœur, ces divagations au *fil de l'heure* se ferment dans l'espoir du lendemain, et son inquiétude.

Seigneur, mettez encor du soleil sur la route !

La prière est anxieuse de savoir d'où viendra cette lumière qui seule saura faire le jour. En l'attendant il arrive au rêveur lassé de souhaiter le sommeil propice à l'oubli, — le sommeil où tout s'abolit, la douleur et la pensée :

Pourquoi vous obstiner à veiller, mes pensées ?
— Homme faible, tais-toi. Nous veillons l'enfant mort...
L'enfant du rêve est mort ce soir, et nos sanglots
N'ont pu rouvrir les frêles fleurs de ses yeux clos.

Des yeux ouverts, francs et clairs ! D'eux peut-être naîtrait la lueur plus douce que le soleil, plus mystérieuse que la lune, plus sereine que les étoiles.

Ce ne sont point des organes matériels que les yeux ; et l'amour — qui n'est jamais charnel — du poète les aime pour leur spiritualité aiguisée et vivante :

Ah ! tes yeux, sais-tu pas qu'ils pensent, et qu'ils sont
Fleuris de ciel ainsi que ton nom de baptême ?

Il en est tant obsédé que pour les louer, les images abondantes et subtiles naissent spontanément en trouvailles pittoresques :

Je dirai sur tes yeux le tremblement des cils,
Peupliers de bordure à ces lacs de mystère.

Alors que la parole trahit la pensée et l'alourdit, le regard, mieux que tout, est expressif et peut transfigurer la beauté elle-même. Seul, il est l'inexprimable et l'intangible. Et quand le souvenir se tend vers l'absente, c'est lui encore qui, plus irisé qu'un arc-en-ciel, et plus fier, et plus grave, et plus consolant, revit de toute la puissance magnétique de sa séduction :

Et j'ai senti, penché sur l'âme des fontaines,
L'eau de ses yeux monter en sourire vers moi.

Et ce n'est pas assez de créer l'illusion au cœur des eaux chantantes ; il lui faut la nature entière, laborieuse et saine, pour magnifier entièrement sa foi confiante et son fidèle espoir.

Francis Eon ne vise point les sujets inédits, il chante presque uniquement la nature et l'amour. Mais l'amour est parfois décevant, les gestes de la veille ne s'accordent plus à ceux du jour :

Mon souvenir heureux, mon souvenir fidèle,
Comme hier je suis seul, et c'est moi qui t'appelle.
Je te garde le cœur que nous t'avons promis.
Viens. Ta voix sans mensonge est celle d'un ami.
Ma lampe brille clair. La nuit honteuse rampe.

— Afin de penser mieux, elle baissait la lampe.

— Moi j'ai haussé la flamme et j'ai vaincu la nuit.
L'hiver m'assiège, et moi je me défends de lui ;
Entends : sa vaine rage est brisée aux persiennes.

— Elle avait peur du vent dans les heures anciennes.
Elle était puérile et prompte à s'affliger.

— Tu me parles ce soir ainsi qu'un étranger.

Aussi, avant de pouvoir se livrer à un sentiment stable, avant de pouvoir s'écrier, confiant et meurtri :

Quand des noms étouffés luttent au fond de moi,
Tu sais que je dis vrai si c'est le tien qui monte,

il aimait surtout dans le silence des champs se retrouver lui-même et seul.

Le bienfait de la solitude, c'est la douceur de l'amertume. Voilà ce que le poète recherche d'abord dans la campagne. Ce n'est point une passion véhémente qui l'y pousse, et s'il y trouve sa *vérité,* ce qu'elle satisfait en lui, c'est son goût inné de la paix, de l'ordre et de la régularité, en un mot de la continuité dans l'effort et dans la pensée.

J'ai des ceps bien feuillus qui seront vendangés
Dans la joie exaltée et saine de l'automne.
Les fermiers prévoyants cerclent déjà les tonnes.
Le forgeron trapu lève son grand marteau.
Et, dans les bois souffrants qu'elles blessent trop tôt,
Les bûcherons nerveux abattent leurs cognées.

Là est résumée la leçon d'énergie qu'il entend recevoir de la sagesse de son pays. Il n'est point ému simplement d'esthétisme à la Millet, — sa crainte de complication lui fait caresser lentement ce tableau paysan de la tombée du soir :

Les paysans heureux qu'ont brisés les labours
Ramènent aux étables grasses les bœufs lourds,
Et chantent en rentrant, le cœur sans amertume,
Vers la table où la soupe appétissante fume ;
Et les vieilles, voyant revenir les troupeaux,
Dans l'armoire ont serré la laine et les fuseaux.

Quel autre cadre, autant que celui-ci, pourrait lui promettre ce que demandent seulement à la vie ceux qui ont trop senti le leurre de ses fièvres et le mensonge de ses changeants mirages : la continuité ?

La continuité ! Elle seule peut défier le temps, elle ignore les laides et puériles complications de l'existence moderne, et c'est elle qui fit la beauté et la grandeur des anciens parents qui dans ces mêmes lieux surent mener une vie tranquille :

Ils attendaient chez eux bien doucement la mort,
Ayant mis dans leur vie exacte et pacifique
La régularité d'un poème classique.

Le regret de ces temps passés revit avec une singulière intensité dans les livres de Francis Eon. Avec une émotion poignante il associe le souvenir de son aïeule morte aux premiers bégaiements de sa fille au berceau :

Ma fille, ton regard au monde s'habitue.
La vie étrange s'orne en se livrant à toi.
Tu aimes le moineau qui saute sur le toit,
La jeune chatte agile et la poule pattue.
Tu aimes les brebis trottantes, le chien noir,
Le jardin et le ciel floconneux de nuages,
La place herbeuse où crient les enfants du village,
Les linges remués de vent, et le miroir
Où ton visage clair appelle ton visage.

Ma fille, ton regard me trouble. Je revois
Le bleu sourire d'une image d'autrefois.
O mémoire ! tes traits sont ceux de mon aïeule,
Amie à qui mon cœur jaloux s'était ouvert,
Et qui dans sa maison silencieuse, seule,
Mourut, et me légua le sentiment des vers.
Et maintenant, comme toujours, depuis des âges,
Le roc brise la source en des poussières d'eau,
Aux tendres buissons nains broutent les chèvres sages,
Le fleuve désolé se lamente aux barrages,
Et la route s'épuise à monter le coteau.
Mon aïeule était douce et se nommait Clémence.
Son âme continue où la tienne commence :
C'est elle qui s'exprime avec tes yeux nouveaux.

Mais cette ressemblance implique des goûts analogues, une même sensibilité. La douleur, un jour, visitera cette chair innocente :

Les treilles frémiront sous une chaude pluie,
Au colombier fuiront les pigeons en émoi,
Et tu sangloteras sans doute, Anne-Marie,
Comme elle, notre aïeule morte, et comme moi.

— La ville a repris forcément parfois, bruyante et vaine, cet amant des campagnes paisibles ; mais que viennent un ennui, les nuages épais, la pluie lancinante, et sa plainte encore s'élève :

Il pleut, et que la pluie en ce Paris est triste !

Le poète n'a point besoin d'autres motifs pour rappeler aussitôt son jardin d'enfance et ses arbres

fidèles. Car son amour de la nature, calme et doux, lui est un baume et jamais une blessure : c'est le consolateur serein, et non plus l'énigme inquiétante de Vigny, — c'est l'ami sincère et non l'ivre bacchante dont nous trouble la plus capiteuse poésie de notre temps.

Cette acceptation habituelle, originale et surtout humaine, vient non seulement du tempérament de l'artiste, mais encore des qualités propres du modèle. La campagne qu'il décrit et qu'il exalte, ce n'est pas la nature indéterminée des anciens auteurs, c'est un coin de sa province qu'ont sacré le legs des parents, les images d'autrefois, de chères coutumes et les jeux de sa jeunesse : c'est sa patrie.

Et ma Vienne rocheuse aux sables roux s'endort
Comme une reine langoureuse en un lit d'or,
Plus dolente au sortir des causses limousines.

Les paysages que nous rencontrons dans *la Promeneuse* sont des paysages poitevins. Partout, dans ces admirables *Bucoliques de Septembre*, le fruit le plus savoureux de cette récolte pesante, on rencontre des traits du plus scrupuleux réalisme qui leur donnent, pour quiconque a goûté le charme lent et persuasif du Poitou, un inoubliable cachet d'heureuse nonchalance, de recueillement embaumé et de labeur fécond.

Dans *Trois Années* Eon, qui résida principalement

alors en Vendée, évoque à chaque page la Plaine et le Marais vendéens.

Toujours ce sont de vrais paysages et de réels travaux rustiques qu'il peint dans ses livres, avec une sobriété juste, un lyrisme vivant. On sent que le poète goûte vraiment « un peu de bonheur végétal ». Et ce minutieux et concis naturalisme prend chez lui son sens plein de beauté évocatrice et de vision réconfortante : il sait, d'un coup d'aile, en dégager tout l'infini de la poésie qui est vraiment la poésie. Il sait voir la vie telle qu'elle est et l'agrandir par le rêve.

Ainsi, après avoir décrit minutieusement le retour des troupeaux, il ajoute :

Et demain, mon amie unique, dès l'aurore,
Le pâtre, les moutons, les chiens iront encore
Vers le sommet d'où les lointains horizons bleus
S'infinisent comme les rêves dans tes yeux.

Les traits ethniques abondent dans cette œuvre.

La naissance vendéenne de l'auteur et son origine bretonne peuvent également éclairer certains mots brûlants qui sont des prières et qui malgré l'éparpillement d'une croyance positive, demeuraient comme un dernier mysticisme. Mais ce n'étaient point des cris isolés ; le poète disait à son clocher natal

Ton pur élan gothique est comme une prière.

Depuis, ces élans se sont coordonnés, ces accents se sont affermis. On découvre dans les vers de Francis Eon cette foi douloureuse qui palpite, également jaillissante, dans l'œuvre de Charles Guérin.

Voyons-le s'écrier :

Mon Dieu. . . . .
Laissez que je vous parle, et que je vous écoute.
Mon geste dans le temps par vous fut ordonné.
Vous eûtes un dessein, puisque cet homme est né.

Sa confiance douce est exaltée par l'ombre bleue des églises et leur mystérieux silence où l'âme se blottit avec un délicieux émoi.

Car se blottir est le geste d'amour et d'abandon que nous découvrons le plus naturel au fil de ces poèmes. Blottissement contre le cœur de l'aimée et blottissement contre le cœur des choses. Le secret de l'intimisme de l'auteur réside là.

Pour exprimer cette simplicité courante, rare sans subtilité et compatissante sans affectation, Francis Eon emploie presque continuellement l'alexandrin traditionnel, mais si libéré, si assoupli, en conservant son inaltérable cadence, que nulle autre technique de versification, plus libre, plus hardie, de moyens plus élémentaires et plus personnels n'eût créé une plus certaine suggestion et un attrait plus prenant. Tous les mots sont

usuels, mais la coupe du vers et les rejets d'une audace extrême ; — comme les fins de vers sur une conjonction ou une préposition, et d'où la phrase, sans perdre rien de son inaltérable harmonie colorée, semble un instant planer pour prendre la rapide envolée d'un trait décoché.

Cette forme moderne et le sentiment général rénové, sont les seuls éléments qui dans le temps datent cette œuvre. Sa pureté, sa musique abondante, son heureuse douceur, sa tendresse et sa foi vaillante donnent à l'ensemble cette intime beauté qui, exhalée peu à peu à chacune des lignes, amasse au déclin de la cueillaison une ineffaçable et profuse richesse qui vous remue, vous pénètre et vous enchante.

Laisse fondre en tes yeux tout le ciel qu'ils ont pris.
Ah ! pleure... Mais prolonge une veille acharnée.
Et tu sauras, après la tâche terminée,
Ce qui reste d'azur dans le poème écrit.

Toute une jeunesse et tout un matin embaument cette ronde menée, cette évolution suivie. C'est une gerbe unie, variée mais compacte, et dont l'attrait serait brisé s'il en manquait une fleur. Si une sensibilité d'artiste en a groupé ingénieusement les couleurs, le ciel de son pays les a toutes nuancées depuis l'églantine rebelle et sauvage jusqu'à la rose la plus soignée et la plus délicate.

HENRI MARTINEAU.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *La Promeneuse*, poésies, Lille, édition du Beffroi, 1905. — *Trois Années*, poésies, édition du Divan, 1909.

M. Francis Eon a collaboré aux périodiques suivants :

La Revue du Bas-Poitou. — Poitiers universitaire. — Le Beffroi. — La Quinzaine. — Poésie. — La Plume. — Poésia. — La Rénovation esthétique. — Les Lettres. — La Revue des Poètes. — Les Bandeaux d'or. — La Phalange. — Hélios. — Le Divan, etc.

On trouverait aussi les premiers vers de Francis Eon, vers qu'il n'a jamais recueillis et qu'il condamne aujourd'hui « au plus noir oubli », — et qui furent publiés, de 1894 à 1897, sous son nom et sous divers pseudonymes : « Noé, — Jean (ou Jehan) de la Lune... etc. », — dans les revues ou journaux suivants :

La Plume des jeunes (Châtellerault). — *L'Echo de la Vendée* (Luçon). — *L'Ouest artistique et littéraire* (Paris). — *Le Chat noir* (Paris). — *L'année des Poètes* (Paris). — *L'Avenir et l'Indicateur de la Vendée* (Fontenay-le-Comte), etc...

A consulter. — Edgard Malfère : *Les Poètes nouveaux*, En Art, Bruxelles, 3 octobre 1905. — Hector Fleischmann : *Trois poètes d'intimité*, Le Voltaire, Paris, 3 mai 1905. — Henri Martineau : *La Vie littéraire*, Revue du Bas-Poitou, Fontenay-le-Comte, avril-mai-juin 1905. — Gustave Kahn : *Poètes nouveaux*, Nouvelle Revue, Paris, 1er août 1905. — Roger Allard : *Sur deux poètes*, Le Beffroi, Lille, mai 1905. — Albert-F. Hennequin : *Notre poète*, Poitiers-Universitaire, avril 1905. — M. de Roux : *La Promeneuse*, Poitiers-Etudiant, mai 1905. — Ernesto Cucinotta : *Poeti Francesi*, L'Ateneo, Roma. 5 luglio 1905. — Arthur Baland : *La Promeneuse*, Le Florilège, Anvers, mai 1905. — Auguste Dorchain : *Le mois poétique*, Les Annales politiques et littéraires, Paris, 12 août 1906. — A. R. *Poeti di Flandra*, Nuova Anthologia, Roma, 16 gennaio 1906. — Gabriel Audiat : *Bibliothèque Saintongeaise*, Revue de Saintonge et d'Aunis, Saintes, 1er octobre 1908.

Canaux, l'Hiver

Sous le ciel gris et doux qui s'apprête à neiger,
Là-haut, sur la paix de ces clairs prés opalnis
— Si fragile et sonore aux courts abois des chiens ! —
Au pays de Brabant vont, longeant des vergers

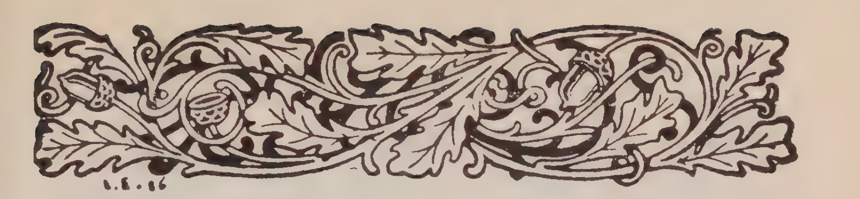
Poudrés de givre et montueux, les canaux lents
Qu'escortent à l'infini, austères, rituels,
De sveltes peupliers aux chevelures frêles.
Les placides canaux et leurs glaçons flottants...

Au tain lucide et froid de l'eau sans nulle ride,
Les sveltes peupliers se mirent sans répit
Le trait éblouissant parfois serpente aussi
D'un vol de pigeons blancs qui nage, à la dérive !

Dans un aquarium, mon rêve vagabonde...
Et puis la simple joie. Quant cesse le mirage
A l'écluse soudain, après le beau voyage
Le long de ces canaux qui vont au bout du monde,

A l'écluse, de voir d'entre les vannes closes.
Lentement s'élever un chaland bigarré
De linges plus que de drapeaux tel cuirassé
Sous l'amical regard de l'humble maison rose.

Louis Piérard.



Les Chroniques

LES ROMANS

Maurice Barrès. — *Colette Baudoche*. — Paris, Juven.

Le beau livre de M. Maurice Barrès peut être envisagé sous deux jours principaux, suivant qu'on en considère l'idée directrice, émouvante et simple, ou l'art merveilleux du récit. Encore qu'à mon avis on ne doive guère abstraire le sujet de sa trame, pas plus que les qualités du style et de la langue de la signification du roman. Ici particulièrement cet indissoluble alliage donne naissance à une œuvre inoubliable.

Le conflit français et allemand aux pays annexés, voilà le point central, la solide armature de *Colette Baudoche*. « A ceux qui liront le drame sans gloire dont une heureuse fortune m'a fait le confident, je crois que je rendrai sensible la position pathétique de la France, battue par la vague allemande sur les fonds de Lorraine. Mais il faut qu'on me laisse traiter chaque scène amplement, sereinement, sans hâte, d'autant qu'on ne gagnerait rien à passer au tableau

suivant : je ne prépare aucune surprise et ne fais pas appel aux amateurs d'aventures. »

Comment bien parler d'un livre aussi discret, tout de nuances et de mesure ? A des lecteurs qui l'ignorent je me sens incapable d'en fournir le moindre résumé. Toute analyse serait vaine. Il convient, après avoir tourné lentement ces pages, de les reprendre encore une à une, de les méditer. Ce n'est qu'ainsi que le charme prenant mais voilé de cette œuvre, aussi délicieuse que forte, vous devient sensible. On y découvre alors la même perfection qu'aux vers de Racine.

S'étonnera-t-on maintenant si certaines intelligences, que ne peut éveiller que l'emphatique déclamation de *Marion Delorme* ou les grossiers hoquets de *Germinal*, demeurèrent fermées (1), de même que devant les paysages désencombrés du pays messin,

(1) Le plus curieux document de cette incompréhension systématique est sans doute cette note brève où, dans un grand quotidien, un petit cuistre parle inconsciemment « de ce petit livre sans vaines prétentions littéraires. » Si ce n'était faire injure à M. Jules Bertaut que de rapprocher son opinion de celle d'un pareil grotesque, nous verrions comment un adversaire cependant, — mais intelligent et français, — des idées de M. Barrès reconnaît que *Colette Baudoche* est « une belle œuvre par sa forme impeccable (la plus belle peut-être qu'il ait écrite, de ce point de vue du style), par la tournure originale et toujours inattendue de cet esprit charmant et profond, par tout ce qui fait de son art, un art unique. » (*La chronique des Lettres Françaises.*)

Pour l'intrigue et la position du débat dont je ne parle pas, je rappellerai les articles de Pierre Lasserre, dans l'*Action Française* (mardi 23 février) ou de Georges Deherme dans la *Coopération des Idées* (1er avril.)

les Allemands ne peuvent en goûter la grâce permanente :

« Cette fin de septembre est l'époque la plus charmante de la Lorraine. Peu de pluie, du vent rarement, une température stimulante et les vignes à la veille d'une joyeuse vendange. Ce matin-là, le ciel, les miroirs d'eau, les prairies composaient un de ces paysages d'automne lorrain où les couleurs les plus éblouissantes d'argent et de vert s'harmonisent pour nous procurer un long repos de rêverie.

« Ils n'en comprirent pas la délicatesse et s'accordèrent à proclamer qu'ils avaient dans la vieille Allemagne de plus grands paysages.

« Il manquait à ces jeunes gens, venus d'un ciel où la Valkyrie chevauche les nuages, d'avoir été élevés à sentir qu'il y a dans la simplicité de notre nature une suprême élégance. Et puis ils ne distinguaient rien des trésors spirituels qui reposent dans les terres étendues sous leurs yeux. Certes, pour eux, ce panorama n'est pas vulgaire : c'est celui de leur victoire. Mais cette idée constante, à la longue, est trop simple. Si je circule parmi ces douceurs mosellanes, j'y trouve des images qui sont d'humbles amies de mon enfance et que mon cœur ne peut revoir sans attendrissement. Elles m'emplissent d'un courage paisible où je prends une force égale pour agir et pour renoncer... »

Entendez-vous cette ardente méditation ? Ce roman n'est autre chose qu'un hymne continu, lent et mesuré, qui monte... La terre natale, la patrie, ce sont les assises stables qu'il faut connaître d'un amour éclairé pour s'élever, peu à peu et sûrement, aux plus éclatants sommets.

Colette Baudoche, la claire et malicieuse jeune fille, n'analyse point de si profonds sentiments qui, en quelque sorte, la dépassent. Et si pourtant ils forment quotidiennement sa nourriture sentimentale, c'est qu'ils lui sont fournis par son instinct sûr : elle n'a qu'à écouter en elle la voix de la tradition et de l'honneur comme les comprenaient ses pères. Ainsi cette créature fragile nous enseigne mieux par son inconscient que tous les raisonnements du docteur Asmus (1).

Elle est de la lignée des héroïnes spontanées de notre histoire ou des figures émouvantes de nos lettres, et la tendre incarnation de l'idéal français.

Henri Martineau.

Edmond Jaloux. — *Le reste est silence.*— Paris, Stock.

L'on n'a pas souvent occasion de lire un livre aussi émouvant. Un homme dont le caractère est mélancolique se souvient et dit ses souvenirs. Lorsqu'il était enfant, il arrivait que sa mère sortît secrètement de la maison paternelle ; il arrivait que se promenant avec lui, elle rencontrât au parc un homme inconnu, l'enfant le savait bien, à la maison, et que pourtant elle paraissait bien connaître, à qui elle parlait comme si elle le connaissait depuis très longtemps. Il arrivait que de violentes discussions éclatassent entre le père et la mère, le mari et la femme, dont l'enfant étonné

(1) Colette est vraiment la sœur de Bérénice. Voyez l'ingénieux dialogue qu'imagina entre ces deux âmes secrètes M. Tancrède de Visan, dans *l'Occident* (janvier 1909).

s'est rappelé les mots ; et la mémoire les a redits à l'homme pour qu'il comprît.

On voit le thème que j'ai résumé bien gauchement. Tout le récit est d'une extrême délicatesse et M. Jaloux mesure avec un art accompli la répercussion de chaque mot, l'intensité de chaque image.

Le drame se noue et se dénoue sous les yeux de l'enfant ; nous ne voyons que ce qu'il voit, nous ne savons que ce qu'il sait... *le reste est silence.* Le reste n'est que suggéré. Le livre est en effet écrit à la première personne et comme je l'ai dit c'est le fils même de la femme adultère qui parle. Par ce moyen, qui me paraît une trouvaille prodigieusement heureuse, l'auteur a renouvelé son sujet, l'adultère, qui est du petit nombre des grands sujets éternels. Il s'est ainsi passé des effets faciles pour montrer la femme adultère chez elle parmi les siens, vue par son fils qui ne peut juger mais sur qui certains effets de la faute pèseront à jamais. Les mots qu'elle dit à son fils, à son mari, les gestes qu'elle fait entre ces murs où ils vivent sont, si je puis dire, aimantés par les mots secrets qu'on devine qu'elle a dits à son amant, par les mouvements invisibles à nos yeux qu'elle a eus devant lui.

Je pense en avoir dit assez pour donner le goût de lire ce beau roman que suit une nouvelle dans la manière habituelle à M. Edmond Jaloux, de qui le talent n'est plus à louer.

EUGÈNE MARSAN.

Willy. — *Un petit vieux bien propre.*

— Ce titre ne vous gênera plus, me dit Sandricourt, si tant est qu'il vous gêne, dès que vous aurez lu la préface qui est d'ailleurs bien amusante. « *Ce roman, il devait s'intituler d'abord* le choix du désir, *et porter en épigraphe la strophe célèbre de Mme de Noailles* « La Douleur et la Mort sont moins involontaires », *mais l'éditeur m'a fait remarquer que ce titre serait compris des seuls lettrés et qu'on n'écrivait pas pour une douzaine de personnes.* » Remarquez le ton de ces trois ou quatre lignes et rapprochez-les, si vous voulez, des propos que tient Maugis à la fin du livre. Savoir se plaindre discrètement et comme en se moquant, en se moquant de tout et un peu de soi-même, c'est un beau privilège, une preuve de noblesse. Que cela est français ! Le délicieux Willy !... Pour savoir si je dois ou non aimer un écrivain, je cherche à me représenter, sur ces façons de penser et de dire, voire de *ne pas dire*, ce qu'il eût été dans la France d'avant la Révolution. S'il y fait figure de dissident, si ma comparaison ne me donne rien que de disparate, bonsoir ! je puis bien l'admirer et, comme vous voyez, je le salue. Seulement le cœur n'y est guère et je ne sens pas en moi naître cet indéfinissable sentiment qui fait du lecteur l'ami et comme le complice de l'écrivain. Mais que je puisse le voir aller et venir avec aisance entre les années de l'un des beaux siècles français et s'accorder avec ses imaginaires contemporains, je suis ravi et l'auteur est assuré de ma sympathie.

Entendons-nous. Ce n'est pas la louange du pastiche que je fais ici, encore que de temps à autre le

pastiche ait du bon. Un écrivain doit avant tout tenir à son temps (voyez précisément comme Willy est à son aise au bar, au music-hall et ailleurs) et vous savez bien que les innovations ont facilement mon amitié. Je veux seulement que leurs arabesques épousent les belles courbes des choses éprouvées par le temps, ou plutôt je ne veux rien : nous verrons bien ce qu'il restera dans vingt ans de plusieurs de nos grands poètes pour petites revues (1). Ils seront moins lus que le cavalier Marin.

Pour en revenir à Willy, quel charmant abbé à bénéfices, il eût fait, dites-moi, au XVIII[e] siècle, partageant les heures de ses jours entre de graves travaux historiques, de petits romans licencieux (qu'il eût signés d'un autre pseudonyme, mythologique ou galant ou les deux ensemble) quelques salons où placer ses mots, et un grand nombre de petites personnes brunes ou blondes, aux bas blancs bien tirés et grasses à souhait, sans cesser de paraître minces. Minne se serait appelée « Perrette » et Claudine « Eglé ». Quant à l'héroïne, si l'on peut dire, l'héroïne de son dernier livre, elle aurait été caressée dans la *folie* de quelque financier sous le même nom :

(1) J'ai un petit remords, me dit au dernier moment Sandricourt qui assiste à la correction de mes épreuves. Je sais des écrivains remarquables et qui sont bien assurés de vivre qui ont, à cause de la décadence du goût public ou parce que volontairement ils n'ont parlé que pour quelques-uns, un assez petit nombre de lecteurs. Je ne parlais pas de ceux-là, bien sûr, mais de certains autres qui ont vainement coupé tous les cheveux de leur pauvre tête en huit. Vous voulez des noms ? Il faudrait aussi des explications et votre digression est déjà trop longue. Ce sera pour une autre fois.

Pimprenette... Et l'on voudrait que je ne fusse pas fou de Willy ? Serviteur. Et vivent les gens, quoi qu'ils disent, qui disent bien.

E. M.

René Boylesve. — *Le meilleur ami.* — Paris, Fayard.

Je ne veux que signaler aux lecteurs du *Divan* ce dernier roman de M. René Boylesve. Je pense pouvoir consacrer bientôt une étude d'ensemble à ce délicieux écrivain ; mais comment se taire, en attendant, quand on vient de lire de si tendres confidences ? *Le meilleur ami* est l'histoire d'un double amour malheureux parce qu'il n'est pas partagé : vous pensez à *Andromaque*, Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus, lequel ne l'aime point...

Sur ce vieux thème, toujours cruel, l'auteur a su atteindre à cette sobriété exquise, à cette émotion concentrée qui n'appartiennent qu'aux grands artistes. Il y a peu, avant *Mon Amour*, M. Boylesve était un romancier charmant, le plus charmant peut-être ; avec ses deux derniers livres, il s'affirme un maître.

H. M.

Hippolyte Scheffler. — *Les Chardons*, *La Tendresse surannée, Sept Nouvelles.* — Aux éditions de « Horéal ». Nice.

Un joli talent de conteur, délicat et sobre, qui se précise. A lire ces trois petits ouvrages, on suit aisément M. H. Scheffler qui s'efforce vers plus de vivacité, de pittoresque et, à la fois, de mesure. Tous ces récits lorrains, brefs et nuancés, sont, malgré leur

impersonnalité, surtout caractéristiques d'une âme. Et c'est de cela qu'aujourd'hui nous louerons l'auteur.

H. M.

Jacques Nayral. — *Le Miracle de Courteville.* — Paris, Gastein-Serge.

Roman à clefs, insinuait quelqu'un récemment. C'est bien possible. Mais ces clefs-là doivent ouvrir bien des serrures. Les mœurs qui y sont dépeintes sont de tous les pays parlementaires. M. Nayral fait preuve d'une louable impartialité et d'un intelligent mépris, fait plus de pitié que de haine. Aussi ce livre, qui est une œuvre de début, croyons-nous, bien que trop touffu et sans grande cohésion, est-il plein des meilleures promesses.

F.

LES POÈMES

Georges Batault. — *Crépuscules d'Amour.* — Paris, l'Occident, 1909. — **Sylvain Bonmariage.** — *Poèmes.* — Paris, Société Française d'Editions modernes, 1909. — **Charles Moulié.** — *Les Mignardises.* — Paris, Le Nain Rouge, 1909. — **Auguste Gaud.** — *Poèmes et Elégies d'Automne.* — Paris, Lemerre, 1909. — **Florian Parmentier.** — *L'Eternité dans l'Homme.* — Paris, Gastein-Serge. — **Marie-Anne Cochet.** — *Idéale Semence.* — Paris, Gastein-Serge. — **G. Demnia.** — *Le Voyage d'Afrique.* — Paris, Gastein-Serge. — **Pierre Verlhac et Fernand Vialle.** — *Le beau dormeur.* — Toulouse, Labouche.

M. Georges Batault, dont nous connaissons des méditations nietzschéennes à la fois précises et rêveuses, se plaît, en ce qui doit être ses premiers vers, à une musique douce, continue et lente. Ses strophes se déroulent harmonieusement et suggèrent, plutôt qu'elles ne les énoncent, des pensées délicates, mais sans subtilité, et des sensations quotidiennes, ornées d'élégance. Et le rappel des rimes prévues, la langueur d'une tendresse neuve, les parfums plus puissants des crépuscules d'été, et jusqu'à la monotonie d'un rythme chantant, composent un philtre étrange qui vous verse goutte à goutte la bienfaisante illusion :

L'Illusion nous met sur les yeux ses mains pâles
Et le réel s'enfuit.
L'âme est tout entière aux régions idéales
Où se taisent les bruits.

L'ombre aimée et charmeuse à nos côtés s'incline
Et frôle nos fronts lourds.
Pas un bruit dans l'ombre d'or ; c'est l'heure divine
Où palpite l'Amour.

Si bien des poètes ont désiré éterniser la minute fugitive, M. Sylvain Bonmariage ne vise qu'à en saisir le reflet capricieux. Il transcrit l'impression du moment, et puis il passe. Ce sont de petits airs qu'on fredonne, souvent même on les siffle, comme font les badauds qui, les mains dans les poches, s'attardent le long des routes. Une émotion soudaine parfois rend la voix un peu rauque, mais une nouvelle fleur s'entr'ouvre, un nouvel oiseau passe, et le poète qui che-

mine le long de la vie entonne une nouvelle chanson.

..... C'est ce matin qu'est né
le plus beau jour des jours d'été,

dit-il. Aussitôt il s'émerveille de toute la radieuse nature et il se plaît à s'émerveiller. Et parce que la douceur extasiée fait naître dans l'âme l'amère mélancolie, des pleurs embrument de nouveau ses yeux. Une exaltation si docile aux diverses influences du jour promet déjà d'exquises notations, et celles-ci s'ordonnent encore souvent en de très réussies petites pièces, quand celui qui regarde et qui concentre sa pensée est un réel artiste :

Le cœur morne, je suis revenu ce matin
pour te voir et t'entendre
et te retrouver rose en ton petit jardin
parmi les roses tendres.

Mais hélas ! les joyeux oiseaux n'y chantent plus
comme l'année dernière,
tristes sont tes yeux bleus et ta voix a perdu
sa douceur coutumière.

Au long des verts sentiers qu'embaument les lilas
tu n'es plus qu'une amie
et cet heureux printemps ne réveillera pas
les amours endormies.

Des pages délicates et simples comme celle-là sont fréquentes dans le recueil nuancé de Sylvain Bonmariage.

La spirituelle facilité de M. Charles Moulié a laissé

passer dans son petit livre deux ou trois poésies un peu menues et vides. Tout le reste, à mon goût, est délicieux. L'auteur nous en avertit, ce sont des « mignardises », mais les *Fêtes galantes* en sont aussi ; et il s'en trouve qui préfèrent cela à toutes ces indigestes invocations à Brahma !

J'ouvre au hasard, voici *l'Abandon :*

Et Chrysis est partie avec Daphnis... Voici
La nuit venue et ma Chrysis s'en est allée
Et je suis seul avec mon âme désolée
Et je ne pense plus à rien qu'à mon souci.

Et maintenant qu'en ma maison silencieuse
Je regarde le lit que l'on n'a pas refait,
Je me dis que Chrysis n'a pas droit au regret ;
Et je pleure plutôt l'amour que l'amoureuse.

Il ne restera plus de notre hymen sacré
Qu'un souvenir délicieux ; et dans mon âme
Chrysis aura vécu ce que dure une flamme...
Vienne demain l'Amour, et je le saluerai !

A ceux qui aiment de semblables petits poèmes et qui les trouvent plus lourds de sens que la preuve de Saint-Anselme, j'ai plaisir à signaler encore le dernier livre de M. Auguste Gaud. Ses *Poèmes de Vacances*, gardent le souvenir de ses retours annuels au pays d'enfance, c'est tout un coin du Poitou qu'évoque chacune de ces églogues rustiques. Rien n'est plus sain que ces petits tableaux champêtres aux détails frais et aux traits pittoresques, et qui semblent une réplique modernisée d'*Au flanc du Vase* de Samain.

Les *Elégies d'Automne*, ensuite ont un ton plus personnel :

Vers la colline bleue où gambadent les chèvres,
J'ai conduit, ce matin, mes désirs indolents,
Qui bêlent devant moi comme des agneaux blancs,
Aux sons clairs du pipeau qui s'ajuste à mes lèvres.

La rosée étincelle aux pentes du ravin ;
L'air embaume le thym, le cytise et la menthe ;
Le papillon voltige et l'alouette chante,
Et sur mon cœur pâmé, passe un frisson divin.

Or, sous les noirs ormeaux qu'enlace un souple lierre,
Je m'allonge dans l'herbe et, couché sur le dos,
J'écoute bourdonner mes rêves dans l'enclos,
Comme une abeille autour d'une rose trémière.

De tous les livres qu'écrivit déjà M. Gaud à la louange de sa province, je crois bien que voici le meilleur parce qu'il est à la fois le plus précis et le plus châtié.

Gloire au père, à Victor Hugo ! Et M. Parmentier compare tour à tour le Maître à Moïse, Isaïe, Hercule, Homère, Eschyle, le Christ, Dante, Shakespeare, Molière, Gœthe, Voltaire, etc., etc. Je ne sais si Hugo eût aimé ce poème, du moins il l'eût certainement loué.

Mlle Marie-Anne Cochet, dans ses vers jeunes, assez convenus, mais point maladroits, donne des espérances très honorables.

L'Afrique que nous chante M. Demnia est peu secrète, les fauves qu'il célèbre ne sont que des lièvres. Son exotisme n'eût pas troublé Tartarin, et

ses poèmes ont toute la sagesse qui vaut à M. Aicard un fauteuil d'Académicien.

Sur un conte de sorcier que se refuserait à admettre un bébé de trois mois, MM. Verlhac et Vialle ont tressé des vers de mirliton : c'est besogne moitié faite puisque le tout doit être mis en musique.

HENRI MARTINEAU.

Louis Piérard. — *Images boraines.* — Bruges, Arthur Herbert.

Louis Piérard a composé ses premiers vers sous l'influence de Verhaeren. Il le dit et c'est visible. Les plus originaux des poèmes réunis là, qui sont aussi les plus récents, ont encore un air de famille avec la poésie du maître flamand ; ce n'est plus imitation, il est vrai, mais parenté,

Pour son grand fieu — « *Signeûr, bon Dieû qu'es tout* [*puissant,*
il a péri ! — le rude gas, le fort sclauneux
qu'elle aimait tant et pour tous ceux
que le grisou, l'éboulement
lâchement guettent loin du jour, la vieille prie.

La cadence des vers de Piérard, même lorsque le mètre n'est pas tout à fait libre, est rude, voire heurtée. Son épithète exprime le plus souvent des qualités physiques. Mais il a soudain des grâces, une délicatesse charmantes. Il s'écrie, par exemple : « Mars frêle et pur ! »

La mine, le mineur, le charbon inspirent autant

d'images à ce jeune poète borain que les champs verts et le ciel bleu.

> Une branchette aux dents, le dos voûté
> le mineur rentre, alerte, à son logis.
> A même un saladier en ses cuisses serré
> il va manger accroupi les longs pissenlits
> dentelés, si frais à la bouche en feu.

On ne serait pas embarrassé de trouver dans ce recueil des vers mieux venus et d'un rythme plus sûr, celui-ci par exemple : « des blés roux tout émus de quelque vent léger », qui me paraît très beau ou cet autre : « le sourd trépidement de la Mine en délire ». Mais j'ai surtout cité ces cinq vers pour être bien entendu si je dis que d'entre les pages de Louis Piérard des images naissent qui font penser aux grandes figures que Constantin Meunier a établies dans la pierre et le bronze.

Je remarque entre les autres un poème qui est le centre et comme l'âme de ce livre et peut-être de toute l'œuvre à venir de Louis Piérard : *Les arbres de mon pays*. Le poète s'émeut de la parenté, si je puis dire, des arbres 'et du charbon. La mine et les champs unissent leurs images pour une même rêverie, et c'est un mineur qui parle, en sorte que les motifs de l'inspiration de Louis Piérard, épars ailleurs, viennent ici se rejoindre comme pour tout résumer.

M. Louis Piérard prépare une Anthologie de l'arbre (1). Le poème serait digne d'y figurer.

E. M.

(1) *Aimons les arbres*, pour paraître prochainement.

LITTÉRATURE

Edmond Pilon. — *Francis Jammes et le sentiment de la Nature.* — Paris, Mercure de France.

Pourrait-on imaginer un poète dont la vie limpide et concentrée et l'œuvre abondante en parfums seraient davantage que chez Jammes le reflet jumeau, précis et émouvant. Une églogue perpétuelle, semble-t-il, chante au cœur de l'habitant d'Orthez. Et qui mieux qu'Edmond Pilon aurait dit le charme du site Pyrénéen, la langueur brûlante des nostalgies, les désirs enfiévrés, les sanglots de l'angoisse ou la douceur d'une belle existence ?

Francis Jammes, son nom comme ses livres n'évoque que poésie ; et d'ordinaire la plus délicate louange est décolorée quand on le lit lui-même. Ce petit livre cependant est d'une telle fraîcheur que le commentaire plaît autant que les citations délicieuses. Le plaisir divin de goûter, mêlés l'un à l'autre, le biographe le plus exquis et le plus cher poète !

H. M.

Sylvain Bonmariage. — *Attitudes.* — Paris, Société française d'éditions modernes.

M. Sylvain Bonmariage qui est très jeune a déjà beaucoup écrit. Il a une abondance, une aisance étonnantes. Je vois peu de jeunes écrivains de son pays (il est belge) qu'on puisse à cet égard lui comparer. Il manie les mots avec une intrépidité, une dextérité qui promettent un écrivain important. Si maître qu'il soit des mots, il est bien un peu leur victime ; ils sont

trop. Je ne veux pas dire que sa phrase soit encombrée (elle est le plus souvent d'excellente qualité), mais seulement qu'il pense parfois un peu vite, tant il est pressé de parler. Mais j'ai mauvaise grâce de taquiner ainsi M. Bonmariage, qui me paraît prodigieusement doué.

Quant à ses sujets, eh bien ! je n'ose lui conseiller plus de simplicité. Mon ami Sandricourt me dit que j'aurais tort, qu'il y a des esprits naturellement subtils et compliqués et que les complications de ce jeune homme sont le plus souvent agréables et spontanes.

E. M.

Louis Estève et Georges Gaudion. — *Les héritages du Romantisme.* — Toulouse, Salon des Poètes, 1909.

Dans cette importante étude, MM. Estève et Gaudion analysent certaines manifestations psychopathiques assez conscientes et réfléchies pour devenir un substratum artistique, et ils élucident plus particulièrement l'effroi du crépuscule, le mal de la province, la hantise de l'au-delà. Bien qu'ils abusent un peu de l'autorité d'un Max-Nordau, ce sinistre farceur, leur petit travail a du poids et, sous des divisions confuses, de la perspicacité. Leur introduction surtout, sur *les nouveaux aspects de la tristesse, l'art et la maladie*, renferme des pages notables : sans doute n'ont-ils point tort de rattacher au romantisme le courant morbide qu'ils étudient, mais ils auraient dû montrer cette filiation et non point seulement l'affir-

mer (1). Ils se sont contentés de rassembler les éléments prochains de nos psychoses, et ils l'ont entrepris avec un tel talent et une telle conscience que, lors même que nous contestons le plus leur opinion, nous leur gardons de la reconnaissance de l'avoir exprimée avec une si belle franchise et une érudition si certaine.

H. M.

V. Cyril. — *Une main sur la nuque.* — Paris, Union de littérature et d'art, F. Tassel, 1909.

Série de petites histoires pas gaies. L'hôpital, les bureaux encrassés d'une banque obscure, la chambrée des hôtelleries louches, tels sont les cadres où M. Cyril fait mouvoir de pauvres diables « victimes du Destin ». Le Destin a tort d'accabler ces misérables. M. Cyril (et il a raison), ne moralise pas : il se contente de nous offrir quelques amères constatations. Ces « modestes nouvelles » ont de quoi nous attacher ; le détail en est pittoresque et semble exact. Le style est simple, et volontairement un peu gris, comme il convient à ce livre sans joie, mais non sans quelque farouche beauté.

F. E.

(1) Ce que n'ont pas jugé utile d'entreprendre MM. Estève et Gaudion, c'est précisément cet *Essai sur la genèse des Névroses dans la Littérature contemporaine* que les lecteurs du *Divan* trouveront dans ce même numéro, traité, avec une maitrise qu'il ne nous appartient pas de louer, par notre collaborateur M. André Monéry.

Dans ce même ordre d'idée nous renverrons le lecteur à un autre article de M. Monéry : *Les limites de la critique médico-psychologique dans le domaine littéraire.* (*La Chronique médicale*, 1er avril 1909).

Florian Parmentier. — *L'Art et l'Epoque.* — **René Ghil.** — *De la poésie scientifique.* — **Han Ryner.** — *Le subjectivisme.* — Collection « L'esprit du Temps ». Paris, Gastein-Serge.

Ces trois volumes font partie d'une collection en cours de publication : le prospectus en est attrayant. Aujourd'hui M. Han Ryner fait dialoguer Epictète et Panurge pour la plus grande joie et le rire bruyant de Diogène. A grand renfort de philologie et de bien des préoccupations scientifiques, M. René Ghil disserte *pro domo sua* : a-t-il bien la priorité de l'écriture absconse ? Enfin M. Florian Parmentier tente une synthèse trop succincte des arts plastiques après avoir stigmatisé avec autant de raison que de véhémence la dissolvante anarchie de notre époque.

O.

REVUE DES REVUES

L'Amitié de France (février-mars-avril). — *L'Amitié de France* continue la publication des « extraits inédits du livre de notes de Barbey d'Aurevilly ». Ces très curieux et très intéressants fragments sont aujourd'hui précédés de deux belles études sur le grand écrivain : PIERRE LASSERRE parle du critique et CLAUDE NEYDENS du gentilhomme de lettres. — Auparavant GEORGES DUMESNIL avait délicatement évoqué la vie de M. Charaux, dont cette revue donnera sous peu les souvenirs d'Ecole Normale. Quelles grandes ombres cette plume sincère va-t-elle faire revivre pour nous : Taine au premier plan, et près de lui Suckau, About, Cambier, Libert, Merlet, Albert, Lecœur, et aussi Weiss, Assolant, Yung, Challemel-Lacour, Prévost-Paradol ?

La Rénovation Esthétique et Littéraire. — Nous aurions plaisir à parler plus souvent de cette excellente revue si le service nous en était fait plus régulièrement. Le

numéro de mars renferme de beaux vers de JEAN-MARC BERNARD, et la suite d'un roman de LOUIS LORMEL, œuvre sans complaisance qui sera sans doute notable. LÉON BOCQUET y donna un pieux souvenir à Guy Jarnoüen de Villartay, mort il y a un an, âgé de 27 ans. Nous citerons après lui ce sonnet d'une émotion si profonde :

Je viens à vous, Seigneur, que je ne connais pas
Depuis que j'ai senti mon âme seule et nue
Défaillir d'abandon dans la nuit inconnue,
Où se tendaient en vain les désirs de mes bras.

Je viens à vous, Seigneur, mes lèvres vous appellent,
Ignorantes des mots qu'on apprend à genoux,
Et j'implore de vos pardons, ô Maître doux,
Celui qui fait germer les larmes éternelles.

Ma chair est à ce point pesante que, ce soir,
Je me traîne et j'ai froid même d'apercevoir
L'éblouissant accueil que vous ouvrez sur l'ombre,

Mais ceux-là qui priaient en me sachant pâlir
Ont dit pour assurer mon pas fragile et sombre
Que vous aviez pitié de ceux qui vont mourir.

Les Marches de l'Est. — M. MAURICE BARRÈS présente ce premier numéro, pour lequel la COMTESSE DE NOAILLES évoque âprement le visage douloureux de la combative Alsace. Ce fascicule entier, qui rappelle les souvenirs guerriers, les chansons populaires ou les coutumes d'autrefois et qui s'orne de nombreuses et très fines illustrations, est d'un grand intérêt et d'un charme puissant. GEORGES DUCROCQ y donne quelques pages nuancées sur *les Francs d'Austrasie*, et CHARLES DEMANGE intitule *Décence lorraine* une méditation historique aussi gracieuse qu'émouvante.

La Phalange (avril). — Au sommaire, les nobles paroles de LÉO LARGUIER sur Olivier de La Fayette. Et des chroniques parfaites : *les lettres allemandes, les lettres anglaises,* que l'on saute habituellement avec grand soin, sont ici des plus attrayantes. ANDRÉ DU FRESNOIS dit des choses

aussi justes que spirituelles sur l'orthographe, et EDOUARD SCHNEIDER disserte finement sur la conscience religieuse. M. JEAN ROYÈRE y discute poésie avec véhémence : vraiment, « de Malherbe jusqu'à Hugo, il n'y a pas eu de poésie ? » Et il convient de laisser Racine au cimetière ? Ne sont-ce là que des boutades contre certains admirateurs trop convenus de l'antique ou bien l'expression d'une intransigeante doctrine ? La question vaut qu'on y réponde.

Le Mercure de France (1er avril). — *Stendhal éducateur* par H. MONIN peint Beyle de dix-sept à vingt-cinq ans d'après les lettres qu'il écrivait à sa sœur Pauline. L'auteur arrive à cette conclusion : « Vous ne trouverez pas d'autre nom à donner à ce sentimental et sensuel utilitaire que le titre qu'il a inventé pour une de ses œuvres : *le Pervertisseur.* » C'est assez notre avis. Mais pourquoi dans cet article précis et de documentation généralement sévère, une aussi grossière erreur de fait que celle-ci ? M. Monin écrit : « en 1800, Beyle entre à Milan où il fait la conquête d'une actrice (la Pietragrua). »

C'est bien en 1800 en effet que Beyle fit la connaissance d'Angela Pietragrua, mais celle-ci, femme d'un médecin de Milan et point actrice, était alors la maîtresse fidèle de Joinville, commissaire des guerres. Si Beyle l'aima dès cette époque, il n'osa se déclarer. Il demeura onze ans sans la revoir et ne « fit sa conquête » que le 21 septembre 1811, à 11 heures 1/2 du matin Ce ne fut qu'après 1815, année de sa rupture avec Stendhal, que la Pietragrua, sous le nom de Borone, son nom de jeune fille, entra comme contralto au théâtre.

Les Argonautes (février). — Il serait inutile de faire de la réclame à M. Camille Lemercier d'Erm, il s'en charge volontiers lui-même. Mais le souci de la vérité oblige à reconnaître l'agrément de sa revue. M. RÉMY DE GOURMONT y publie des vers souples et parfumés comme le sourire ambigü du printemps.

Pan. — Au sommaire des trois fascicules de 1909, nous avons remarqué les noms de ROGER FRÈNE, LOUIS MANDIN, ANDRÉ DU FRESNOIS, JULIEN OCHSÉ, ANDRÉ LAFON, JEAN CLARY, PAUL FORT. — Dans le dernier numéro (avril) Mme MARGUERITE BURNAT-PROVINS donne d'un prochain livre un fragment délicieux ; MARCEL RIEU étudie avec clairvoyance le beau poète *Julien Ochsé*. JULES ROMAINS et ALBERT DE BERSAUCOURT y figurent.

ACHEM.

NOTES

Elections à l'Académie française. — L'Académie française a élu, le 18 mars, MM. Raymond Poincaré et Eugène Brieux, et, le 1er avril, MM. Jean Aicard et René Doumic.

Nous applaudissons volontiers au succès de M. Doumic ; et si nous n'insistons pas autant qu'il conviendrait peut-être, c'est qu'aucun de nos collaborateurs n'a pu jamais lire de suite trois pages du nouvel immortel.

De l'élection de M. Poincaré nous ne dirons rien, car elle ne touche ni de près ni de loin la littérature ou l'art. Nous pourrions faire la même réflexion pour MM. Brieux et Aicard.

Reconnaissons cependant, dans ce platonique commentaire, que certaines comédies de M. Eugène Brieux, ne manquent, en dépit de leur ton d'affiche électorale, ni de solidité, ni de conscience. De même, pour ne pas accabler M. Aicard, félicitons-le de nous avoir sauvé, pour une fois, de M. Auguste Dorchain.

Somme toute notre première institution littéraire ne retire pas un grand lustre de ces nouvelles recrues. Et M. de Noisay qui commenta récemment dans un piquant à-propos « le Passé, le Présent et l'Avenir de l'Académie française » (*Mercure de France*, 16 mars) voit ses sages remarques bien dédaignées. Des noms qu'avec Eugène Marsan il indiquait bienveillamment à l'illustre corps (*Les Guèpes*, avril), pas un jusqu'ici ne fut retenu, et il est à craindre qu'il en soit encore ainsi demain.

Tout de même après Jean Aicard, et malgré les Auguste Dorchain, les Jules Bois et les Gaston Deschamps, il sera difficile de descendre.

PÉLÉGAÜS.

AUX EDITIONS DU « DIVAN »

FRANCIS EON, **Trois années,** *poésies.* — Un volume in-18, 3 francs.

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE, G. CLOUZOT.

Mes images familières

I

La maison basse, longue avec un seul étage,
Sans provoquer le ciel, s'accorde au paysage.
Des rectangles d'herbes mobiles et de blés.
A l'horizon pourtant, dans un dessin tremblé,
Une ligne un peu molle d'arbres, qu'une haleine
De vent marin émeut déjà, barre la Plaine :
Ce sont les peupliers qui marquent le Marais.
Des villages menus se blottissent auprès.

Mais j'écoute. Des voix parlent dans mon silence,
Toutes claires de son, comme leurs mots de France.
Car la maison dont je suis loin, et que je vois,
O ruche soleilleuse ouvrant sur les prairies,
Entre ses humbles murs étayés de vieux bois,
Me garde avec fidélité de chères vies.

II

Il a plu. Je vous vois dans la lumière fine.
Tu mènes au jardin nos filles. Jacqueline
Toute vermeille, et tiède ainsi que ce printemps,
Ouvre ses molles mains et ses yeux clignotants.
— Anne-Marie, heureuse à chaque découverte,
Court devant toi, t'appelle, et voudrait tout saisir,
Et s'arrête, hésitant de la crainte au désir,
Entre la poule jaune et les groseilles vertes ;
Puis se sauve... Ce n'est sans doute qu'un lézard.
Mais le vent du Marais fraîchit. Il se fait tard.
Rentrez.

Anne-Marie, où sont tes yeux, mobiles
Tout à l'heure, et quel est le songe où tu t'exiles ?
Car tes yeux fixes ne regardent nulle part...
— Jeanne, prends-la. Dis-lui doucement une histoire.
Il ne faut pas que cette enfant se taise ainsi.
Sait-on jamais de quelle image elle a souci,
Quelles brumes déjà flottent dans sa mémoire ?
Si de tout le jardin merveilleux et luisant
Rêveuse elle compose en elle une pensée,
Réveille-la ! Sait-on quelle ombre y est passée,
Lourde à briser sa petite âme de deux ans ?

III

L'autre maison, où je suis seul, étroite et haute,
Commande avec orgueil un bocage normand.
S'il consent à l'oubli de ses images, l'hôte
Peut aimer cette terre aux souples mouvements.
Ici les peupliers ébranchés jusqu'au faîte
Ne gardent qu'un bouquet de feuillage pompeux ;
Les pommiers montent les collines deux à deux,
Sous un ciel tendre comme une veille de fête…
Les bourgs voisins, toits bleus tachés de mousses d'or,
Sommeillent, et la ville paresseuse dort.

Tu connais la maison, son jardin et ses lierres ;
Tu as vécu, bonheur de chaque jour, ici !
Et maintenant, charmant objet de mon souci,
Je te désire dans les chambres familières.
Un poète élégant, habile au joli tour,
A dit qu'à l'amoureuse il préférait l'amour ;
Mais moi, qui t'en appris la science secrète,
Ce n'est pas ce beau jeu surtout que je regrette :
Il est aimable, vif et mourant à la fois,
Sans doute — mais vraiment ce que je veux, c'est toi,
Riant debout contre la glace, ou bien assise
Sur mon lit bas, pieds nus et frémissants, précise,
Et ce geste de bras enveloppants, les tiens,
O rythme que j'appelle, et dont je me souviens.

IV

Mon éternel désir, mon enfant, mon amie...

— Derennes, je vous parle et ne vous connais pas.
Mais je sais que souvent j'ai murmuré tout bas
Votre grand vers, si plein de musique infinie.
Lune d'octobre, lune heureuse : quand j'osais,
A l'accueil souriant qui m'attendait, le dire,
C'était le chant secret qu'une fontaine expire
— O source d'un village au beau nom clair : Charzais —
Et, compagnon aimé de ma neuve fortune,
Votre grand vers était heureux comme la lune
Souveraine de nos paysages français.

V

O France, je t'ai vue et je t'ai possédée,
Jaloux comme un amant,
De ma Vienne rocheuse à mes champs de Vendée,
— Et ce pays normand,

Tes fleuves glorieux, tes lacs et tes montagnes
Ton sonore Atlantique aux estuaires gris,
Tes landes où mon père a grandi : la Bretagne !
Et ton cœur chaud : Paris.

Et souvent, au hasard de mes minutes pleines
Ou vides tour à tour,
J'associais à tes vallons comme à tes plaines
Une image d'amour...

Ame ardente, brûlée, inquiète, ravie,
Frémissante toujours à de nouveaux départs,
Peureuse aussi pourtant — j'ai dispersé ma vie
Folle de toutes parts.

Mais aujourd'hui, malgré certaines apparences
De tes aspects divers,
Je sais qu'une mesure harmonieuse, ô France,
Règle ton univers.

J'accueille la raison qui gouverne ces terres,
J'accepte en moi la paix de ce subtil azur ;
Et mon sang bat, comme le sang de tes artères,
D'un rythme sobre et sûr.

— Visages ingénus, tendres yeux, mes lumières !
Ne renoncez jamais
Pour un désordre vain les servitudes fières
A quoi je me soumets.

Francis Éon.

Pentecôte, 1909.

Silhouettes

Louis THOMAS

Lædunt omnes, ultima necat.

Un des plus charmants livres de René Boylesve, un de ceux qui demeureront un inoubliable document sur la monotone existence de province, nous montre un petit garçon qui, seul au jardin, s'enfièvre de ces mots lus sur un cadran solaire : *Lædunt omnes, ultima necat* (toutes les heures nous blessent, la dernière nous tue).

J'aime imaginer Louis Thomas, — dans une de ces petites villes du Midi où, fils d'universitaire, il passa son enfance, — se grisant d'une aussi mélancolique devise.

Volontiers turbulent, il peut bien ensuite jouer au ballon avec une ardeur qui fait déjà présager ses succès futurs au foot-ball rugby ; je sais que la sombre maxime jamais oubliée déposera lentement en lui ce sens de la relativité et ce goût du

néant qui sont aujourd'hui le ressort de chacun de ses actes et qui élèvent singulièrement le ton de ses écrits.

C'est ce qui me touche le plus sûrement chez ce jeune homme volontiers cynique et qui se plaît à codifier ses boutades.

Ecoutons le :

Le petit ver que j'ai vu ramper sur l'œil de mon fils, le lendemain de sa mort, m'en a plus appris que *la Critique de la Raison Pure.*

Nous accorderons beaucoup à celui qui construit sur un terrain aussi solide. Vraiment un jeune écrivain ne peut s'égarer longtemps, qui ajoute encore :

N'allez pas dire que la vision de la mort m'obsède ce jourd'hui. Seulement je regarde l'univers et je la découvre plus fréquente que les roses de mai.

Du coup nous sommes au cœur de sa pensée, nous avons rencontré ses secrètes assises. Elles auraient eu bientôt fait de dessécher un pessimiste impuissant, mais non un sceptique orné, intelligent et qui se réfugie aussitôt dans l'action. La grande amertume que de chercher l'objet de son désir en pensant que, si même cet objet devenait accessible, il n'apporterait aucune joie nouvelle : le rêve l'a si bien paré et dégusté à l'avance que la réalité ne pourrait que sembler fade en comparaison ! Alors on va dans la vie, tête baissée,

sans rien souhaiter ; tout ce qui arrive est imprévu et possède le charme du nouveau.

La littérature devient le plus passionnant des sports. Et nous voyons Louis Thomas accumuler essais, romans, vers, critique et conférences. Dans une foule de revues, force petites notes sur les livres, la philosophie, la question biblique, la physiologie, la politique, la musique, les expositions de peinture et de sculpture lui sont l'occasion de remarques charmantes, de traits vifs ou profonds, de poétiques images.

Je n'entreprendrai pas d'analyser chacune de ces pages, je cueillerai seulement de-ci de-là les idées et les fragments qui pourront fournir une vision cohérente et indiquer les forces de ce cerveau bien fait.

Louis Thomas naquit à Perpignan le 21 avril 1885, « près des mêmes flots bleus qui baignent Salamine », dit-il quelque part, car il aime mêler sa prose de traits rapides sur lui-même et sa vie. Il nous renseigne ainsi sur les lieux où il fit ses études ; parlant d'une nouvelle édition du *roi Pausole :*

Du temps que j'étais interne au lycée de Tours *le roi Pausole* paraissait en feuilleton dans *le Journal.* Je le lisais en cachette, pendant les promenades, couché dans des fossés humides...

Et au début de *Yette* :

Le jour que j'entrai en rhétorique au lycée Henri IV, j'étais fort troublé : j'arrivais de province...

J'ajouterais qu'avant de passer de Tours à Paris il avait vécu, après Perpignan, à Bône (Algérie), à Châtellerault, Montélimar, Orange, La Châtre, et à la campagne surtout, près de Beaucaire. Il garde encore de ses séjours en Provence ses plus fortes impressions.

Ces premiers déplacements et son service militaire à Caen, comme les voyages qu'il fit ensuite, devaient lui permettre d'écrire un jour des pages très belles à la gloire de la terre de France :

J'ai une hérédité campagnarde qui m'accroche à la terre que je vois ; jamais elle ne me laisse indifférent : j'ai une terrible envie qu'elle soit mienne. Et puisqu'enfin je ne puis avoir sous ma main l'univers et le monde, je ne me sens en repos que si, au moins, cette terre est française ou appartient à des Français...

Et que l'on ne dise pas qu'il est aussi agréable d'admirer un paysage du Tyrol que de sentir et d'aimer un des nôtres : là-bas sont des gens qui n'ont rien de commun avec nous, tandis que dans la plus reculée des campagnes de France, le paysan qui conduit ses bœufs, le pêcheur au bord de la rivière, le berger qui garde son troupeau est soumis, comme l'élégant sur le boulevard ou le poète au milieu de ses livres, à certaines obligations, à certains devoirs qui lui font par moment une vie semblable dans la même patrie.

A dix-sept ans, Louis Thomas voulait être érudit. Il publia des lettres inédites de Chateaubriand, Sainte-Beuve, Beaumarchais, Diderot, Lamennais, Pierre Bayle, Baudelaire. Il doit nous donner l'énorme monument que sera *la correspondance générale de Chateaubriand*, et il vient d'exhumer les introuvables poésies de Choderlos de Laclos (1).

A ces premiers goûts se rattache cette plaquette : *Les dernières leçons de Marcel Schwob sur François Villon*, où il se révèle exégète prompt et sagace. Il obéissait encore à son penchant scientifique, en suivant assidûment les cliniques du docteur George Dumas à Sainte-Anne ; aussi le voyons-nous depuis analyser avec complaisance les ouvrages de psychophysiologie, et, composer à cette époque, son petit livre sur *la maladie et la mort de Guy de Maupassant*. Thomas n'apporte point un jour inattendu sur ce problème intéressant ; mais du lourd volume indigeste que le baron Albert Lumbroso consacra au romancier, il fait une critique très serrée et condense harmonieusement tout ce que l'on peut savoir sur ce sujet. Il emploie souvent la forme syllogistique, et de sa sécheresse voulue se lève une émotion très forte que l'apparence imperson-

(1) C'est ici le lieu de rappeler les importantes traductions de Louis Thomas. L'amitié qui le lie au célèbre auteur anglais Arthur Symons nous valut cet autre avatar.

nelle du récit soutient plus qu'elle ne la trahit. En voici les dernières lignes :

Il a su demander à la femme sa chair, au monde son éclat, à la terre ses joies animales, à la littérature ses passions, à la mort ses beaux reflets livides..., ne le plains pas, mais aime-le, regarde-le passer de la vie à la tombe, c'est un homme qui rit, qui chante, et puis qui pleure... regarde-le... car un instant encore et il n'est plus.

Ce n'est point là le ton d'un scoliaste à lunettes d'or. Ce jeune philosophe, hier disciple intransigeant de Jérémie Bentham, au point qu'il ne pouvait rien envisager que sous l'aspect de l'immédiate utilité, s'achemine doucement vers les régions de l'art. Bientôt il conviendra « qu'il faut goûter les choses exquises, mais non les discuter », et il s'écriera : « L'art est le seul but de la vie. »

Dans une élégante chronique, *Les Propos de Jean Moréas*, et qu'il faudra bien qu'il recueille un jour en volume, tant ces dix petites pages sont profondes et gracieuses, Louis Thomas nous confesse :

Comment l'amour des choses belles m'est-il venu ? peu importe : il suffit qu'ayant été trop attaché aux objets immédiatement utiles, je comprenne qu'une part de la beauté qui nous charme est faite de son inutilité.

Non qu'il ait répudié ses aspirations d'autrefois. La physiologie l'attire toujours, et il prépare

aussi la licence de philosophie en Sorbonne. Nous trouverons facilement des traces de cette culture spéciale dans certains de ses travaux ; ainsi, il donnait naguère une étude métaphysique sur M. Jules de Gaultier. Il accroit simplement son domaine ; rien de ce qui est humain ne lui doit demeurer étranger.

Et moi aussi, j'aurais aimé être philosophe : inventer le monde, m'enivrer de beaux contes aériens, vivre la tête par dessus les nuages, et laisser après moi quelques gros in-folios sur lesquels des jeunes gens auraient pâli et qui auraient excité un très grand nombre de disputes.

Mais, par malheur, j'ai rencontré Marion qui m'a fait descendre de mon échelle d'astrologue pour jouer avec elle sur le gazon vert, et, depuis que j'ai embrassé la fraise de son sein, rose comme un sorbet, je ne suis plus arrivé à m'abstraire des plaisirs de ce monde.

Il vient seulement de parfaire son sens de la relativité. Maintenant c'est un jeune touche-à-tout. Il a vingt ans et ne fera guère autre chose que se raconter lui-même. Suivant la loi commune, il écrira des vers. Il y révèle une inspiration très souple, très simple et à la fois très raffinée. On le sent averti des plus subtiles roueries et des tours les plus précieux ; mais il n'en garde que le parfum assoupi.

Tantôt il s'amuse avec humour :

Il est de grands poètes,
Il en est de petits ;

Si je ne suis de ceux qui, magnifiques, jettent
De vieux mots dans un ciel de lapis-lazuli,
Vous ne m'en voyez guère
Ni fâché, ni surpris.

Tantôt il réussit de charmantes épigrammes :

L'on me dira : Pourquoi chanter
De si vieilles romances ?
O mon ami, la fleur des prés
Refleurit toujours blanche.

Surtout, il exprime la sensualité jeune et fraîche, l'amour curieux et inconstant :

L'amour qui vient dans le matin chantant et bleu,
Vainqueur, et disparaît sans que l'on veuille croire
Qu'ayant frappé si fort il ait duré si peu...

Cependant cet amour pour lui est moins trompeur que les désirs de gloire, car les lauriers sont fanés :

Mais la fleur d'amandier
Qui ne dure qu'un soir
M'a laissé son odeur
Et sa tendresse,
Et je m'en vais gardant au cœur
Un souvenir tremblant qui me trouble et me berce,
O mon refuge, ô mon bonheur !

Il semblerait pour Louis Thomas que la poésie soit, en quelque sorte, une partie inhérente de

sa vie. Il doit composer ses vers comme il prend son tub et fume des cigarettes, sans plus se soucier des lignes qu'il trace que de la fumée qui se dissipe ou de l'eau froide qui le stimule. Or, il se trouve que ces lignes inégales, de longueur comme de valeur, sont belles souvent, et qu'elles forment des stances mélodieuses ou des thèmes limpides qui ajoutent, en notre mémoire, à l'image composite qu'y projette le multiple talent de leur auteur :

Au bord de l'étang vert où l'ânesse vient boire
Une eau moins claire que ses yeux
Les arbres sont voilés d'une imprécise moire
D'un ton fragile et délicieux.

La manche de linon d'où ton bras nu émerge
S'effeuille et tombe en un repli
Qui couvre le dossier du vieux fauteuil de serge
Où ton corps frêle s'alanguit.

Tout est calme et serein, à peine si la brise
Frissonne un peu parmi les blés ;
Je ne désire rien, et mon esprit se grise
De ce bonheur vite écoulé.

Le poète a également poussé des cris rudes, des ahans forcenés et des plaintes farouches. Je préfère pour ma part ces strophes mesurées, cette tendresse fleurie. Je suis bien d'accord avec lui quand il dit : « Un poète, ne l'oublions pas, c'est d'abord un chanteur ; c'est un homme qui a une oreille, c'est un musicien. »

Je ne vais pas cependant jusqu'à le suivre dans son élan verbal, quand le goût de l'éloquence pour l'éloquence le possède, comme dans les *Stances au Soleil,* dans *l'Exilé,* ou encore ces pages en prose qui annonceraient le pur rhéteur, n'était la qualité de son intelligence et sa sensibilité frémissante.

Nous lui passerons un peu d'emphase et de déclamation à ce fils de René dont un mot puissant : « Le génie n'est peut-être que le pouvoir de mâcher sa tristesse », semble expliquer la moitié de Chateaubriand.

Mais Louis Thomas n'est pas qu'un jeune romantique qui suit une loi commune et veut tout goûter, son pessimisme est également le fruit de la philosophie moderne. Quand il profère son apostrophe à Casanova, il faut sous une éloquente prosopopée découvrir une partie de son âme :

O Giacomo Casanova, que j'ai voulu prendre pour maître, vous avez donné aux orages de ma vie je ne sais quelle fleur de scepticisme que nulle jeune femme ne put jamais saisir; cependant vous ne m'avez point gardé de tout ce que l'amour comporte de douleur. Stupidité, mensonge, et surtout cette irrémédiable bassesse de l'objet que l'on voudrait exempt d'imperfections, rien ne m'a été épargné; et lorsque je me dis solitaire et blessé je crois que ce n'est pas seulement de la littérature.

Peut-être (et je dois l'avouer) ai-je lu trop jeune ces

pages où Musset recouvre ses douleurs d'une grandiloquence harmonieuse, peut-être suis-je trop orgueilleux, et mes désirs sont-ils insatiables. J'ai été et je suis encore par moments gonflé de romantisme.

Il convient de démêler au travers de la littérature la part de la sincérité. Souvenons-nous que l'idée de la mort est la racine de son activité, et voyons dans ce fragment l'avidité d'une belle nature déçue par l'amour. Puis avant de la dire dépourvue de romantisme, pensons qu'aucun jeune homme de son école n'est exempt de ce levain.

Après Jean Moréas, Louis Thomas se plaît à répéter : « Nous ne pouvons pas être infidèles à notre âme. Efforçons-nous lentement à tirer un peu de beauté de ses caprices et de sa folie. » Aussi cultive-t-il un peu toutes ses fantaisies.

Retenons seulement de ses cris lyriques leur belle ordonnance et leur accent troublant; et pour le fond réel de sa légende de don Juan qu'il entretient et attise avec complaisance, nous n'avons pas à le connaître. Thomas a l'esprit don juanesque, c'est un fait, et il nous suffit.

Si l'on veut en outre rechercher l'origine de cet étalage du *moi,* il faut marquer l'influence sur les très jeunes littérateurs de M. Paul Léautaud. Mais que ce soit ou non, au travers du *Petit Ami* que Louis Thomas se rattache à Stendhal et à Casanova, je crois bien qu'il leur a emprunté directement son goût de l'anecdote qui, à son dire, lui

en a fait recueillir et classer plus de 4.000. Son dernier livre n'est ainsi qu'un vivant *compendium* sur *l'esprit de monsieur de Talleyrand*. Ce sujet devait en effet lui plaire à ce cynique qui professe que « les habiles sont ceux qui ont l'art d'accorder leur ambition personnelle avec le bien de l'état. » Quant à son opinion sur ce genre littéraire, elle est telle que nous devions l'attendre :

Chacun sait que la valeur principale des anecdotes consiste, non en ce qu'elles sont vraies, mais en ce qu'elles s'accordent parfaitement avec le caractère des personnes à qui elles sont attribuées.

Jean de Tinan nous proposant *l'exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse,* disait de même en sa préface : « Je ne conseille pas de vérifier les citations qui servent à ma mosaïque, car je ne les ai pas toutes vérifiées moi-même, et j'en ai même inventé un bon nombre... »

Pour finir avec ce culte du fait divers, remarquons qu'il apparente encore Louis Thomas à Montaigne ; et ce nous sera l'occasion de rappeler l'avis de Maurice Barrès quand il sourit des algarades de notre jeune homme et reconnaît en lui un classique :

Louis Thomas, c'est un classique, un petit classique, le petit fils très vivant d'un grand nombre d'aimables irrespectueux, malins comme des pages et qui, parfois, deviennent des pontifes,

On découvre surtout de classique chez lui l'amour de l'ordre dans le discours, des constructions harmonieuses, des périodes qui se déroulent et sans cesse de la clarté. Pour lui la lecture doit être un plaisir et non un ennui; aussi déteste-t-il les brumes ou une excessive concision. Avant tout il a le sens des réalités. Ses sources ne sont pas les contemporains : Renan, Taine, voilà le dernier échelon. Je dirais volontiers qu'il est un réaliste si ce beau mot n'avait été perdu par la plus basse école. Nous savons qu'il connaît le sol de son pays et qu'il bâtit sur d'inébranlables assises.

Il est proche souvent de Maurice Barrès. Et parce que cette affirmation peut sembler plus piquante qu'exacte je m'étendrai un peu.

On a été surpris de voir Thomas, facilement boxeur, et enclin, à propos de tout et de rien, à *éreinter* les célébrités acquises, — ses invectives cruelles en ont fait un pamphlétaire redouté, — harceler de traits M. Maurice Barrès.

Que lui reprochait-il ? de trop cultiver son moi. Le grief était plaisant dans la bouche de cet autre fameux individualiste. N'était-il pas plutôt agacé des louanges données à l'auteur des *Amitiés Françaises* par tant de petits jeunes gens sans cervelle. La presque unanimité de l'opinion le devait impatienter, lui qui nous a avoué : « Je me suis toujours habitué à penser selon l'opposite des opinions communes. » Stendhal, qui précisément

craignait tant le ridicule, a bien insisté sur cette position, contre nature pour un Français, de se laisser voir *admirant.* Peut-être aussi Thomas avait-il quelque autre motif.

En chacun de ses articles, il décochait une flèche à Barrès. Pourtant déjà il avait reconnu « son superbe tempérament d'historien », et qu'à le lire on se découvre « une âme de partisan. »

Une âme de partisan, c'était, même pour qui n'a rien d'un disciple, être un peu Barrésien.

Lisons maintenant ces lignes :

Suivons les conseils de toute la nature, rejetons les trop vastes espoirs, abandonnons nos jours à ces obscures volontés qui dirigent les choses, et ne cherchons notre grandeur que dans l'intelligence de notre nécessaire faiblesse.

Le plus sûr moyen de bien voir ses limites, est-ce pas de connaître le passé qui nous a engendrés. Car de même qu'à travers l'espace il n'est rien qui ne soit relié au reste de l'univers, de même nous, existence fragile, minute impondérable d'un présent qui ne s'arrête jamais de mourir, nous ne sommes qu'un anneau d'une chaîne, qu'une goutte dans un jet d'eau et seulement un fruit de cette terre engraissée de la cendre de nos aïeux.

Elles sont datées d'août 1905 et signées Louis Thomas. Rencontre fortuite peut-être, mais nous y reconnaissons la pensée de Maurice Barrès ? Et que nous comprenons mieux l'hommage que lui

rend Thomas le qualifiant de *grand esprit* que toutes ses précédentes querelles !

Pourquoi tant insister sur ce cas, me dira-t-on. Mais ne fallait-il pas percer les idées maîtresses de Thomas, et rappeler que M. Barrès est représentatif de toute notre époque, un éducateur dont l'influence fut et demeure prodigieuse, jusque, nous en voyons l'exemple, sur les plus réfractaires.

Les maximes de Louis Thomas, même les plus humoristiques, éclairent souvent d'un jour vif son propre cas. Feuilletons-les. Nous trouvons :

On agit d'abord ; puis on cherche le sens de son activité : les évènements deviennent ainsi merveilleusement raisonnables.

Sa conduite personnelle fut bien un peu ainsi : « La mesure vient en vivant », convient-il encore.

Nous avons vu, et lui-même l'a souvent confessé, qu'il n'écrit ou agit que pour ne pas sentir le vide de l'existence, et que la littérature pour lui n'est qu'une forme de l'action. Nous comprenons ainsi comment beaucoup de ses paroles ne sont « qu'un reflet, une étincelle qui saute en l'air et s'efface aussitôt. » Ses contradictions en sont expliquées. « Ce que l'on pense un jour sera oublié demain. »

Quand il ne se berce pas de phrases cadencées dont la musique lui suffit, il se passionne pour les

faits et avant tout pour l'examen des hommes : « C'est une mince chose, un homme ; ce m'est un univers. »

Tout est bien qui est de l'action, et rien ne vaut l'intelligence qui saisit toutes choses et les dédaigne à cause justement de leur égale importance.

Ces opinions nous éclairent sur les maîtres de son esprit : nous pensons à Renan, qui pour bien mettre en évidence la valeur d'une idée parlait de la supprimer, et à Rémy de Gourmont dont l'immoralisme a du séduire d'abord un tout jeune homme. N'oublions pas que depuis Louis Thomas a sinon subi toute l'influence d'un Charles Maurras, au moins reconnu la dure logique de sa discipline.

Une belle vie est faite de deux parts : la première matérielle pour la subsistance, le plaisir, et la seconde, d'art désintéressé pour la satisfaction d'un cerveau pensant.

Aussi Louis Thomas ne sera-t-il pas actif au sens philosophique seul, mais ménera-t-il de front une existence privée, intense et une vie littéraire qui lui a permis de publier dix volumes, de diriger trois ou quatre revues et de collaborer à plus de cinquantes périodiques.

Mais à vivre il a pris le goût de bien vivre, et ce jeune anarchiste s'est peu à peu rallié à la doctrine de l'ordre. Instruit par la vue des ilotes, il

a mûri son opinion et il ne dédaigne plus les gestes politiques. Il faisait le plus profession de dillettantisme que déjà les grossiers jacobins le dégoûtaient, et il a graduellement subi cette

transformation qui s'opère dans l'esprit de certains jeunes écrivains et qui les pousse lentement de gauche à droite, par une réaction toute naturelle devant la bassesse du parti au pouvoir.

Le voilà maintenant qui possède une ligne de conduite, il a essayé ses forces, il s'est trouvé.

Toutes ses idées, solides et bien coordonnées, nous les rencontrons un peu dans *Yette*, charmants mémoires licencieux d'un potache, aux morales nombreuses mais plutôt couchées qu'assises, a-t-on dit justement. Mais surtout ce sont les *Tablettes d'un Cynique* qui nous renseignent abondamment sur les thèses qu'il défend.

Il s'y montre le disciple de W. James et de Langes et pose cet axiome autour duquel graviteront toutes ses pensées : « Le tube digestif est la base des êtres qui vivent. » Ce n'est pas très neuf, mais il en donne mille scolies et en déduit de forts sages conséquences.

Son livre est tout fait des sentiments que lui inspirent le monde et les hommes. Et tous ceux qui n'aiment pas à se payer de mots y chercheront une vision nette de la vie. L'auteur s'y montre vraiment avant tout « un garçon qui regarde. ».

Il a dit beaucoup de choses sensées qu'on n'a voulu entendre qu'en riant, car il affecte trop le droit de se contredire, et il aime tant donner à ses discours un tour ironique qu'il semble se moquer de tous et de lui-même.

Il paie ainsi la rançon des amateurs de paradoxes, de ceux qui visent à épater le *bourgeois*, et de ce que ses amis sont persuadés qu'il n'a qu'une envie « qui est de couper plusieurs fois par jour la queue du chien d'Alcibiade ».

Mais s'il ne dédaigne pas la réclame personnelle et déteste l'ennui, faut-il méconnaître une verve amusante et une attitude qui, si elle ne manque pas d'irrévérence, est souvent courageuse ? Si même ses idées abondantes se heurtent parfois quelque peu et s'organisent complaisamment en antinomies, lui en ferons-nous un grief ? Et devant une activité qui, si elle paraît dispersée au hasard, embrasse tout le domaine de l'esprit, dirons-nous qu'elle a plus de surface que de profondeur ?

De ce qu'il nous a livré plus de promesses magnifiques que de réalisations coordonnées, craignons de nous montrer trop sévère pour Louis Thomas. Souvenons-nous de son âge : il n'a pas vingt-cinq ans, et nous conviendrons que rarement écrivain n'est parti d'un fond plus riche et plus varié.

Henri Martineau

Bucolique

I

Les pommiers sont en fleurs dans la campagne verte.
Mai flambe. Le verger, par la fenêtre ouverte,
Montre la floraison blanche des blancs pommiers.
La maison rit, le jardin chante et les ramiers
Roucoulent. Le vent cueille, au cœur des fleurs nouvelles,
Des parfums, et les fleurs tremblent comme des ailes.
Le verger semble fier de cette floraison.
Tout ce printemps précoce apporte à la maison
L'odeur tiède et sucrée, où rôde un vol d'abeille,
De ces pommiers fleuris ainsi qu'une corbeille.
Et c'est du calme et c'est de l'ombre, en ce jour clair,
Au cœur du beau jardin silencieux et vert.

II

La salade est ouverte ainsi qu'une cocarde ;
Fraîche, d'un vert léger et tendre, que ne farde
Aucune tache, elle s'épanouit ainsi
Qu'un nœud de ruban clair sur un manteau roussi.
Entre les rangs d'oignons trop raides, elle sème
La fantaisie ; elle est coquette et veut qu'on l'aime ;
Son caprice s'amuse à tuyauter son col
Qui gode et qui se gaufre, insoucieux et mol,
Et qui semble verni tant il reluit et brille.
La salade nouvelle est un peu « jeune fille »
D'une grâce amusante en son plant bien tracé,
Ourlé de cerfeuil tendre et de persil frisé.

HENRI LIEBRECHT.

Poème

A Mme Suzanne G...

Tu n'écris plus depuis longtemps.
Que fais-tu dans ta vieille ville,
dans cette atmosphère tranquille,
mon ami qui t'occupe tant ;

Es-tu séduit par la noblesse
d'un obscur labeur quotidien,
ou quel souvenir te soutient
dont la morne douceur te blesse ?

Les jours perdus... Le temps passé...
L'heure au vieux clocher de l'église...
et l'habitude qu'on a prise
de se faire plus effacé...

C'est bien toi ? Quand tu semblais ivre
du beau tumulte de tes vers !
Le cœur large et les bras ouverts
tu cherchais, avant tout, à vivre.

O poète, on a méconnu
l'élan de ta force orageuse,
De ta jeunesse aventureuse
te voilà déjà revenu !

Ce soir, sur le couchant, se lève
une étoile dont tu sauras
orner le ciel pur de ton rêve :
C'est fini, croise-toi les bras.

Francis Carco.

L'Allée qui conduit au Cimetière

Je m'en irai, la dernière fois, par l'allée du jardin qui conduit au cimetière. Je m'en irai par cette allée-là où mon père et mon grand-père sont passés.

Elle m'est douce et coutumière, l'allée d'où je vois le clocher. La paix des tombes voisines glisse sur sa pente décline et s'y prolonge, on dirait.

Quatre hommes porteront le cercueil. Ils marcheront pesamment d'une marche cadencée et leur front se mouillera de l'effort qu'ils feront. Il y aura des gens en deuil et des bruits étouffés.

Ce sera, je l'espère, un matin de juin. Trempée de soleil, la maison rira. D'une lente brise caressés, les grands arbres chanteront leur prière à leur

manière, quand passera le cortège, et les fleurs respireront mieux pour me dire adieu.

Sur les haies qui bordent l'allée, on aura oublié du linge blanc à sécher et sa gaieté éclatera. Les légumes du potager continueront à pousser doucement, dans la chaleur et la lumière, lorsque je passerai.

Les trois cloches sonneront le glas que je sais. La vache surprise de cet insolite murmure viendra peut-être du fond de la pâture, au bout de l'allée et posera sa lourde tête sur la barrière, afin de regarder. Puis, elle se retournera.

Je m'en irai, la dernière fois, par l'allée du jardin qui conduit au cimetière. Je m'en irai par cette allée-là où mon père et mon grand-père sont passés.

A. DE BERSAUCOURT.

Le Thé des Marguerites

Pour charmer leur oisiveté, ils étaient entrés, vers cinq heures, au thé des Marguerites qui, à ce moment de la saison d'hiver, faisait fureur ; et tous trois, Raymond Gast, George Thing et Philippe Arlemonde s'étant assis non loin de l'orchestre tzigane, s'occupaient à dévisager les femmes au passage, à critiquer leurs toilettes ou leurs grâces.

— Ah ! s'écria soudain Philippe, en définitive, on s'ennuie ici comme ailleurs. Sale public aujourd'hui ! pas une actrice, pas une cocotte en vue, pas une amie, pas un ami. Ce n'est pas que je fasse grand cas des affections humaines. Mais la raillerie seule a le don de me divertir. Or, comment l'exercer sur une foule anonyme, sur des gens dont le passé, la situation, les aventures, les goûts vous sont étrangers ? Allons-nous en.

— Pas encore, attendez, fit George Thing. Si

nulle dame amie ne se profile à l'horizon, j'aperçois là-bas une silhouette familière. — C'est Stanley, notre cher camarade. Il est seul, il cherche une place. Faisons-lui signe, il ne nous voit pas.

Se levant tous ensemble, ils agitèrent leurs cannes, et leurs appels réitérés fixèrent bientôt l'attention d'un jeune homme mince et de haute taille, qui se tenait près de la porte. Il inclina la tête, sourit, puis s'approcha d'une allure paresseuse. Il répondit avec réserve et politesse aux bonjours tapageurs qui l'accueillirent et, prenant une chaise, défit ses gants avec lenteur.

Pâle et brun, les cheveux abondants et bouclés, les yeux clairs, toujours voilés à demi par deux paupières lourdes, les mains soignées, la voix basse et berceuse, tel était Stanley Dombre, beau, mélancolique et charmant. Tandis qu'il promenait sur l'assemblée un regard circulaire, ses camarades l'observaient avec persistance.

Aucun d'eux ne l'aimait. Ils enviaient sa richesse, ses succès mondains, sa puissance de séduction et jusqu'à sa neurasthénie qu'il portait sans se plaindre, avec aisance et morgue ainsi qu'un bijou de grand prix.

— Stanley, dit enfin George Thing, vous êtes bien sombre aujourd'hui et paraissez peu disposé à nous faire goûter les agréments de votre conversation. Cependant, vous serez, j'espère, assez aimable pour satisfaire notre curiosité en nous

disant ce qu'est devenue Madeleine Page, votre très belle maîtresse. Voici trois semaines qu'on ne l'aperçoit plus à l'Opéra ni dans aucun théâtre. Seriez-vous inconstant ? Vous a-t-elle trahi ?

Stanley plissa ses lèvres dédaigneuses. Ah ! vous ne savez pas, fit-il nonchalamment, sa mort pourtant a fait assez de bruit. Elle s'est tuée dans un accès de folie furieuse. Il y a de cela juste un mois.

Arlemonde éclata de rire. Le plus intelligent des trois, le plus railleur, il ne respectait rien. En outre, il nourrissait contre Stanley une sourde rancune provenant d'une ancienne rivalité amoureuse.

— Ne vous étonnez pas, dit-il à Raymond Gast qui, récemment arrivé à Paris, prenait un air scandalisé. Ne vous étonnez pas, mon cher, si je ris de cette triste chose. Vous la trouverez ainsi que moi plaisante lorsque je vous aurai dit qu'elle se renouvelle sans cesse et que toutes les femmes distinguées par Stanley périssent de cette manière. Il les choisit parmi les âmes sans espoir. Il les veut hystériques, démentes ou hypocondriaques. Cela finit de façon fort tragique et, à peu de variantes près, c'est toujours la même histoire. Il a pour la douleur une passion exclusive. Aussi lorsque vous rencontrerez dans un salon une malheureuse qui par ses propos décousus, amers, annoncera un manque d'équilibre et de saine raison, ou bien une pauvre

créature aux paupières rouges, au nez tuméfié, vous pourrez affirmer sans crainte, étant sûr de de pas vous tromper, que cette femme est, a été ou sera la maîtresse de notre ami.

Stanley demeurait impassible :

— Oui, vous avez raison, Arlemonde, fit-il, j'ai un penchant très prononcé pour les femmes mélancoliques, énervées, maladives. Leurs sanglots ont une saveur que vous ne pouvez concevoir. Malheureusement, les pleurs marbrent leur teint, détériorent leurs visages ; et leurs transports, s'ils sont curieux à observer, ont l'inconvénient inadmissible de les tuer parfois de façon fort pénible. Donc, j'ai renoncé pour toujours à ce genre de beauté, et vous me voyez prêt à de nouvelles expériences. Si vous connaissez quelque fille jolie, point trop bête et rieuse, faites-moi signe, je lui donnerai la préférence.

Sous ce badinage indifférent, Stanley masquait un véritable tourment. Depuis son adolescence, il portait avec lassitude le poids d'un cœur morose et violent qui, toujours inquiet, toujours nostalgique, inutilement espérait le bonheur.

Nonchalant, inoccupé, poète à ses moments perdus, il s'était rangé de bonne heure parmi les dévots de l'amour. Il y avait cherché — étant sentimental et tendre — la similitude des goûts, l'accord des sensibilités, l'harmonie parfaite des âmes. Sous la chair douce et parfumée qui tentait son désir, il voulait un cœur grave, frémissant,

troublé, pareil au sien. Il se laissait facilement séduire par l'éclat de deux prunelles humides, par une plainte, par un soupir.

Mais, toujours déçu, toujours isolé dans ses pensées profondes, il n'était pas compris de ses compagnes.

Il s'étonnait du chagrin bruyant, inconsistant, désordonné des femmes, de leur manque de dignité, du peu de respect qu'elles avaient de leur peine. Surmené par les caprices extravagants de Madeleine Page, névrosée, fantasque et jalouse terrifié par sa fin, il rêvait d'une amie heureuse et différente, qui saurait l'étourdir en l'entraînant dans sa gaîté légère. Seulement, plein de regret pour la sœur désirée dont son esprit gardait l'étincelante image, il avait à jamais renoncé à l'amour.

En cet instant, pour couper court au persiflage importun d'Arlemonde, il s'était mis à discourir. Les trois jeunes gens ne l'écoutaient guère, mais il ne s'en inquiétait pas ; c'était pour lui seul qu'il parlait de ces choses futiles.

Ah ! disait-il, comme la mode est jolie cette année. Comme elle est curieuse, indépendante, rusée, impudique et chaste. Elle a envisagé la vie à un point de vue spécial, elle a rompu avec tous les usages, elle a tout bouleversé.

Ayant trouvé sans doute la nudité des visages fort indécente, elle les a couverts de chapeaux immenses et garnis de fleurs, sous lesquels ils ne

sont plus qu'une petite flamme atténuée. En revanche, indignée par le mauvais goût criminel qui consiste à voiler des corps délicieux, elle les révèle outrageusement par la robe collante et sans doublure.

Aussi, quel résultat charmant, quel contraste exquis et cocasse ! La robe attire le désir par son impudent appel, le chapeau réservé se choque et le tient en respect. Parfois, pourtant, il se fait le complice des sincères amours. Ah ! le baiser qu'un grand chapeau protège, ce doit être doux et secret comme un baiser la nuit dans une gare de banlieue solitaire que l'arrivée d'un train trépidant va remplir de monde et de bruit.

Il se tut. Autour de lui le va-et-vient ne cessait pas. Des élégantes à tout moment entraient, s'installaient par groupes. Elles avaient de longs manteaux, des parfums délicats ou violents, des chrysanthèmes à leur corsage et des manchons pleins de mollesse. Le grêle brouhaha des conversations et des rires s'interrompait parfois, l'on percevait alors le bruit des automobiles stoppant devant la porte. Le thé sombre et fumant circulait parmi les tasses. Un énervement mesuré flottait dans l'atmosphère, mille plaisirs capiteux montaient. Plaisirs d'hiver, plaisirs calfeutrés, plaisirs confortables, plaisirs qui, supérieurs à ceux de l'été, ne vont point traîner par les rues et prodiguer leurs brutales caresses, mais s'enferment dans les salles brillantes, et au cours de

leurs plus extrêmes ivresses gardent leur retenue et leur distinction, plaisirs accumulés qui se tiennent chauds les uns aux autres, plaisirs de luxe réservés à l'élite.

Stanley les aimait pour leur fièvre, pour leur inutilité. Confiné dans un profond silence, il les goûtait, les savourait avec une avidité triste.

Et voici que son regard attentif s'arrêta sur une jeune femme qui venait de s'asseoir, près d'une table, en face de lui.

Il détailla en connaisseur les grâces de son corps mince, moulé dans une robe en satin souple de la couleur des raisins bleus. Puis il revint, s'attarda indéfiniment au seuil d'une figure passionnante qui, sous l'ombre d'un chapeau noir garni de fleurs d'argent, rayonnait comme une perle blanche. Ombragés par les boucles tombantes des lourds cheveux châtains, des yeux s'ouvraient, immenses, scintillants, mouvementés, pleins de feu. Le nez était fin, le teint lisse, les dents claires, la bouche épaisse et rouge. Mais ce qui faisait l'attrait principal de cette physionomie déjà si séduisante, c'était la joie extraordinaire qui, sans pudeur, s'y étalait.

(A suivre) P. Régnier.



Les Chroniques

LES ROMANS

René Boylesve. — *La jeune fille bien élevée.* — Paris, A. Fayard.

Dans *la Becquée* et *l'Enfant à la balustrade,* René Boylesve nous a raconté les premières années provinciales d'un petit garçon timide et sensible. Il nous entretient aujourd'hui de l'éducation et des pensées d'une *jeune fille bien élevée.* Le cadre de ces ouvrages est presque semblable et l'époque des évènements approximativement la même. Les plaines vertes et les minces coteaux riverains de la Loire y sont décrits avec une exquise sobriété, comme les mœurs bourgeoises et campagnardes que connut, il y a trente ou trente-cinq ans, ce riant pays. Une ligne de peupliers tremblants, un geste noté à propos, un silence de quelques secondes nous dévoilent toute une psychologie très fine, très avertie et très mesurée. Chaque personnage a sa vie personnelle, les demeures et les sites ont leur âme, et le livre fermé nous les évoquons

avec plus de facilité que les choses et les gens qui nous entourent.

Tous ces dons qui font de M. Boylesve un de nos premiers écrivains, nous les connaissions et c'est sans surprise qu'en lisant ses derniers romans, nous les avons retrouvés chaque jour plus fermes, plus ordonnés, plus émouvants. Mais le voici qui s'attache à l'étude la plus ardue et la plus nuancée : il entreprend de percer devant nous l'âme secrète d'une jeune fille, de nous montrer toutes les phases délicates de sa sensibilité, les frissons intimes de sa pensée. Et il y parvient on dirait en se jouant, sans jamais appeler l'attention du lecteur ; il raconte les petits faits d'une existence quotidienne, et leur répercussion au cœur de son héroïne nous devient visible comme des phénomènes physiques au travers d'un vitrage transparent.

Cela m'a semblé ravissant de grâce, de tact, de délié. Mais ensuite je me suis demandé si c'était bien une jeune fille ou seulement l'image claire qu'en peut avoir un psychologue averti.

Qui nous renseignera sur Madeleine Doré, petite fille de Chinon, élevée au Sacré-Cœur ? Heureusement que l'auteur ne vise jamais aux types d'exception, ceux qu'il peint sont de tous les jours. Dans l'Ouest vivent encore quelques centaines de Madeleine Doré ; le livre de René Boylesve leur rappellera-t-il leur jeunesse, réveillera-t-il leurs souvenirs ?

Sans fortune, Madeleine, moins passive et pour ne pas être infidèle à ses rêves, fût demeurée fille plutôt que d'épouser M. Serpe. Elle eût vieilli doucement dans une petite maison de province, la musique l'eût consolée.

Ne savons-nous pas ainsi de ces anciennes jeunes filles bien élevées qui trompent leur solitude avec leur broderie, ou en jouant au piano les romances de Mendelssohn, ou en copiant des fleurs à l'aquarelle ? L'une d'elle m'a confessé ses impressions.

— Moi-même, me dit-elle, j'ai connu Mme de Contebault et Mme du Cange au couvent de Marmoutier. C'est pour l'amour de Mme du Cange, qui était si belle, que j'ai manqué entrer en religion. Ensuite je me fis quelques chimères comme toutes les enfants. Achille Serpe aussi s'est présenté, je n'eus pas le courage de l'épouser. Mais comment un homme a-t-il pu rendre d'une façon aussi vraie et aussi simple les sentiments cachés d'une femme ?

Après un silence elle ajouta : c'est maintenant que commence le roman de votre auteur; jusqu'à la dernière page, je le connaissais. Mais que réserve à Madeleine ce mariage ? Que devient-elle ? Je n'y puis penser.

Je souhaite également que M. Boylesve nous donne maintenant l'histoire de cette jeune fille bien élevée, engagée dans un mariage de raison.

HENRI MARTINEAU.

Jean-Louis Vaudoyer. — *La Bien-Aimée.* — Paris, Calmann-Lévy.

Récemment, à cette même place, je parlais du premier roman de Jean-Louis Vaudoyer. Et je pourrais aujourd'hui, à propos du second, récrire ce que je disais sur le talent du jeune auteur.

Ce talent qui s'affirme plus sûr de soi dans ce nouveau livre, plus précis et plus sobre du superflu, n'est

point cependant encore exempt de tous ces traits qui peignent davantage l'écrivain que ses héros ; du moins semble-t-il n'accorder à ces détails qu'une place mesurée et s'emploie-t-il à les montrer nécessaires. Puis ce que le récit comporte aujourd'hui de romanesque un peu osé, convient tout à fait à l'âge des personnages.

Simon Méran et Primerose de Jermond sont deux enfants surpris par l'amour. Des convenances mondaines, le devoir familial empêchent leur mariage. Ils ont le cœur plein l'un de l'autre, quand la dure promesse de ne plus se revoir leur est arrachée. Ce sont là nuement les deux premiers tiers du volume : je sais peu de pages aussi délicieuses dans leur délicate ingénuité. Ce petit roman pourrait se suffire à lui-même. Primerose serait une sœur moderne des jeunes filles de Francis Jammes. Mais Vaudoyer a voulu une suite. Que pouvait-elle être ?

Cinq ans plus tard, Primerose s'est mariée avec un autre. Elle ne se l'avoue sans doute pas, mais elle n'a cessé d'aimer Simon quand, en Italie, le hasard la met en présence de celui-ci qui, même parmi de vaines agitations, ne peut que songer à elle.

Se donnera-t-elle ? mais alors ce serait plutôt la contradiction que la continuation du début ; et pourtant si nul fait nouveau ne se produit, ce dernier épisode n'est qu'une fade redite. Sous l'influence du décor un vertige passager doit nécessairement joindre les lèvres des deux jeunes gens. Effrayés de cette défaillance se vont-ils quitter ? Vous penseriez à *Dominique* ; aussi l'auteur a-t-il voulu qu'auparavant

Primerose, avec l'intention de mourir ensuite, vint s'offrir à Simon.

La tiède volupté des pays traversés explique en partie cette résolution désordonnée. L'auteur nous dit des choses charmantes sur les villes d'Italie, les églises, les musées. Il se complaît à ses souvenirs, et dans toute autre circonstance nous serions ravis de tant de beauté abondante et subtile. Mais au début de la dernière partie, il y a quarante pages où nous ne pensons qu'à Primerose, sachant bien que nous allons la revoir ; et sans elle des promenades aux plus beaux lieux du monde ne font que nous irriter.

Une action parfois un peu lente, un geste trop prononcé à mon gré, ne sauraient empêcher que j'aime violemment ce livre. Presque toute sa partie psychologique, — l'explication du caractère de Simon, les remarques qui soulignent les évènements, la gradation toute en nuances à la Stendhal de cet amour puissant, — est très vive et très pénétrante. Une telle émotion enfin se lève de chacune de ces lignes souples et fermes que plus d'un jeune homme certainement fera de Primerose la source et la compagne de ses rêves.

H. M.

Eugène Montfort. — *La Chanson de Naples.* — Paris, Fayard.

Ce titre est excellemment choisi : les pages de ce petit livre coloré expriment avec une chaude netteté ce qui, pour l'étranger, fait le charme imprévu, grouillant et bariolé, l'attrait un peu équivoque, la langueur ambigüe, en un mot *la chanson de Naples.*

Pour rendre sans monotomie tous les aspects de

son sujet, l'auteur les a reliés à la trame d'un roman. Et celui-ci n'est guère en son essence que le commentaire tragique du chant populaire :

Vocca'e Napulitana quanno vase
E vase ca ssaie da songo nfucuse
Vase ca percia o core e ca nce trase...

Quoi de plus simple et de plus banal à souhait que l'amour d'une fraîche et innocente fille, la Carmela, pour un mauvais et hypocrite garcon? Que, séduite et délaissée, cette « jolie *ragazza* de dix-huit ans » sombre dans une folie bizarrement visionnaire, que son Giovanni tombe sous les coups d'un mari jaloux, il n'en faut pas plus, avec l'aide de quelques comparses admirablement silhouettés en quelques mots, pour qu'à nos yeux toute une grande ville, caravansérail de plaisir, puisse dévoiler la surface de son âme populacière et, dans quelques-uns de ses remous troublés, un peu de sa profonde et complexe vie.

La langue et le style de M. Eugène Montfort, volontairement *naturistes,* les expressions napolitaines dont il aime émailler son récit, la composition de son livre par tableaux éclairés d'un jour crû, savent donner à cette *Chanson de Naples* l'apparence d'une fresque très lumineuse. Les lointains semblent exquissés en teintes plates, mais les grands motifs, palpitants sous l'accumulation de violentes taches menues crient de passion ardente et d'énergie concentrée.

Une autre analogie entre ce roman et une belle toile animée, c'est que l'auteur n'y paraît pas davantage. Sans doute on y relèverait l'attrait du petit fait et du geste expressif qui furent chers à Stendhal;

mais le récit conserve toute l'impersonnalité que nous légua Flaubert.

A une époque où nous arrivons aisément à distinguer dans chaque livre les goûts, les aspirations et jusqu'aux façons de sentir et de penser de l'écrivain, il y a là une caractéristique qu'il convenait de signaler.

H. M.

LES POÈMES

Jean Morel. — *Pour l'Ame errante.* — Le Divan, 1909. — **Julien Ochsé.** — *Entre l'Heure et la Faux.* — Paris, Sansot, 1909. — **Touny-Lerys.** — *La Pâque des Roses.* — Paris, Mercure de France, 1909. — **Jacques Noir.** — *L'Ame inquiète.* — Paris, Le Beffroi, 1909.

Où l'âme nostalgique trouverait-elle le bonheur ? Jean Morel qui pourrait, comme bien des jeunes gens répéter après Chateaubriand : « J'ai peur d'avoir une âme de l'espèce de celle qu'un ancien appelait une maladie sacrée », conduisit la sienne *aux pays de la Beauté.* Un précédent volume nous livra les reflets de ce pélerinage aux sites célèbres. Aujourd'hui, de retour dans sa belle Alsace, il rappelle ses souvenirs et chante sa solitude. Mais plus que les cités et les paysages, il aime rappeler l'amour qui le berça, et il enjolive dans ses vers des espoirs, des regrets, des méditations.

Le poète est un de ceux

> Qui n'épuisent jamais tout l'amour de l'amour,

aussi rythme-t-il son sentiment en quelques bal-

lades nerveuses et mélancoliques dont les deux rimes rapides exhalent la fièvre d'un cœur insatisfait :

Ecoute : le matin palpite
Sur les champs de songes perlés.
Tremblant, mon cœur se précipite.
Les rêves noirs s'en sont allés.
Le feu de mes désirs ailés
Au fond des bois ombreux crépite.
Si son ardeur tant te dépite,
Va t'unir aux morts sous les blés.

Ce sont là des jeux pour leurrer son découragement et sa lassitude. Mais quand il entreprendra l'inventaire de ses dures expériences, sa voix ne gardera plus l'écho de la littérature et sa plainte se fera toute simple :

Ce n'est rien : la tristesse... un souvenir d'amour...
Et mon cœur pleure avec le soir qui se recule...
Ce n'est rien. Ah ! laissez mon âme solitaire,
Regard d'acier plus dur qu'un cailloux dans la terre,
Bleu regard, cheveux blonds qui fûtes tout mon bien !
Le bien d'une heure où songe un souvenir de glace,
D'une heure, hélas ! qui fuit, dont le désir se lasse,
D'une heure !... Ah ! laissez-moi... laissez ; non ce n'est rien.

Et doucement comme une blessure que l'on panse, les évènements sont réveillés un à un, depuis l'amour tremblant et pur jusqu'à la volupté la plus aigüe. C'est une confession voilée.

Et j'ai goûté, berçant votre corps en mes bras,
La douceur de ce corps qui sait trop qu'il mourra
Et l'amour qui brûlait sur vos lèvres si fraîches.

Dira-t-on que cette œuvre est faite d'une seule note ?

Mais l'auteur n'a prétendu dans ces courts feuillets que revivre une étape, que rafraîchir parmi les pins d'Alsace son front brûlé par les soleils d'Espagne ou d'Italie. Il veut se retrouver lui-même en son pays d'enfance, maintenant il saura le sens des battements imprévus de sa poitrine.

Et je veux, ô mon rêve, à jamais, sous les roses
Divines du plus beau parmi les soirs vécus,
Garder le souvenir de ces larmes sans cause,
Qui tombent sur mon cœur orgueilleux et vaincu.

C'est un souhait semblable que pourrait formuler M. Julien Ochsé. Mais l'orgueil qui le soutient est plus flexible et tout en nuances. Le premier amour qu'il entend vivifier est celui des choses, et surtout de toutes celles qui ont connu le passé et qui dans leurs nuances ternies en ont gardé comme une empreinte. A force de sollicitude, d'évocations, de gestes attentifs le poète a recueilli toute cette âme d'autrefois et s'en est lentement grisé. Il a pour exprimer l'aspect secret des vieilles demeures et des jardins déserts la minutieuse subtilité d'un Rodenbach, tandis que la fastueuse passion des saisons et des eaux l'apparente à de Régnier.

Face à face avec les objets coutumiers, le poète en saisit les aspects les plus imprévus et les sublimise dans des vers doux, un peu hésitants et joliment musicaux, quoiqu'il semble sacrifier parfois la sinueuse mélodie à la ligne précise du dessin.

Et que l'auteur aide sa rêverie d'estampes en grisaille ou du rappel coloré d'un ciel océanien, toujours la même mesure fine, balancée et pénétrante fait le

charme d'une poésie qui demeure une méditation perpétuelle.

Mais dans la chambre intime où tu veux réfléchir
Penché sur le papier éclairé par la lampe,
La chaleur de l'été fait vivre les estampes
Où le soir a courbé l'ombre d'un souvenir.

Tes livres enfermés sont des fenêtres closes,
Ils sont ainsi qu'un seuil que tu viens de quitter,
Et dont tu gardes comme un reflet de clarté
Que suivant ton désir ton cœur métamorphose.

L'âme de tes dessins chante au bout de tes doigts ;
Tu ne sais presque plus ce que tu voulais dire,
Le songe à ton désir s'unit pour te séduire,
Tes livres à la forme ont confondu leurs voix.

Mais dans le soir humide une barque de lune
Passe au jardin trempé de l'ombre des rosiers...
Et je sais que bientot tu iras oublier
Dans un rêve apaisé par la nuit opportune

Les premiers mots charnels écrits sur ton papier.

Je ne suis pas de ceux qui reprochent à M. Ochsé sa personnelle vision. Je crois qu'il faut être plus doué pour imager la nature suivant sa rêverie que pour courber son cœur aux nécessités du jour.

Les sites familiers qui sont également le cadre des vers de Touny-Lerys n'empruntent qu'à l'émotion du poète leur charme persuasif. Une simplicité presque nue s'exprime avec la voix tremblante de celui qui se dit suffisamment charmé

Du parfum d'une fleur et de l'ombre d'un arbre.

Francis Jammes, son plus cher modèle, l'écrivit en tête de ce livre : « Si votre poésie est parfois inhabile, c'est qu'elle se laisse aller sans apprêt à son frais sentiment comme une enfant à son premier amour. »

L'auteur a souhaité la gloire et a souffert de voir l'idée s'affadir en se réalisant :

J'espérais que ces vers contiendraient tant de choses !...
Mais alors qu'en ces vers j'eus mis tout mon amour,
Je vis que c'était peu, et qu'une seule rose,
Cueillie en mon jardin à l'aube de ce jour,
Eût laissé dans tes yeux l'image plus parfaite
De ce qui, de mon âme à ton âme muette,
Monte en brisant ses liens mystérieux et lourds.

Et parce que son accent, s'il n'est point très sûr et très parfait, est d'une indéniable sincérité, nous nous sentirons touchés en lisant ces pages pieuses à la mémoire d'une mère, ces lignes lourdes d'espoir pour un jeune fils et ces vers encore tout pleins de la fragile peine d'un grave amour et d'une forte amitié.

Touny-Lerys révèle son cœur en écrivant :

J'aime le pur silence où les souvenirs vivent,

et tous les cœurs sensibles à la délicatesse de ses aspirations ne pourront en retour que l'aimer.

Le mot *amour* revient bien souvent sous ma plume, mais lorsque l'on parle des poètes il se présente à chaque instant. Il me faut encore l'employer à propos de Jacques Noir. Lui aussi, — heureusement, — est un de ces auteurs qui se racontent eux-mêmes et qui ne conçoivent le lyrisme que comme la naturelle expansion de leur individualité.

Il chante :

Psyché, petite amie adorable et légère,
J'ai fait pour toi des vers aux rythmes orgueilleux,
J'ai caressé la Muse indépendante et fière,
Et tu m'as fait la douce aumône de tes yeux.

Ils sont lointains déjà ces soirs d'été où Jacques Noir nous récitait du Laforgue et parfois aussi quelques-uns des vers que nous retrouvons dans ce volume.

Nulle poésie jamais ne fut plus spontanée. Une à une ces rimes naquirent de la fantaisie du poète ; il les porta longtemps en lui ; les années en augmentaient tranquillement le nombre et le jour vint où tout un recueil se trouva compact. Nous y retrouvons un jeune homme qui ne vise point à être un littérateur, mais qui est une âme sincère plus encore qu'inquiète, et qui sait voir et sentir. Cela ne vaut-il pas mieux ?

La vie des petites villes de province se transpose naïvement et véridiquement en ces pages.

Maintenant je vois les blanches maisons neuves
Qui se regardent blanches dans les eaux du fleuve,
Et mon âme virginisée de tout ce blanc
Mire dans les eaux qui bougent
Le squelette de son corps tremblant...
Heureusement que les tuiles des maisons blanches sont rouges
Et que les persiennes des fenêtres
Sont vertes.

Mais me voici dans le centre de la ville,
Les hommes courent affairés et moi, tranquille,

Je me réchauffe à la foule
Hurlante qui roule,
Et mon âme s'égaye aux affiches bigarrées,
Et devant les richesses des couleurs et des lettres
Mes illusions, chamarrées,
Se sont mises, toutes, à la fenêtre.

Jacques Noir n'est pas un ironiste, mais il sait la puissance du sourire illuminant les grisailles de l'ennui.

HENRI MARTINEAU.

LITTÉRATURE

Albert de Bersaucourt. — *Louis le Cardonnel.* — Paris, Les Entretiens Idéalistes.

La sympathie de l'auteur pour son sujet est le premier gage de l'attrait qu'y trouvent ensuite pleinement ses auditeurs ou ses lecteurs. En plus de l'intérêt propre qui découle de l'étude d'un poète aussi pur et aussi noble que Louis le Cardonnel, la plaquette de M. de Bersaucourt retrace un peu l'histoire du mouvement symboliste et de ses mille et une chapelles. C'est un rappel toujours amusant.

F.

Georges Philippe. — *Les Jardins de Bade.* — Paris, Le Beffroi, 1909.

On ouvre ce livre avec mélancolie : il renferme les *reliquiæ* d'un jeune diparu. Et la pensée se peuple de toutes ces ombres blanches qui, de Maurice de Guérin à Olivier de la Fayette, n'ont laissé que d'inoubliables

prémices : Jules Tellier, Jules Laforgue, Pierre de Querlon, Guy de Villartay, et hier encore notre ami Doury...

Jammes a t-il raison ? Sont-ils morts vraiment

à l'âge bienheureux
qui faisait dire aux anciens que ceux
qui mouraient à cet âge étaient aimés des dieux ?

Georges Philippe chérissait les ballades des bords du Rhin, les cygnes des lacs, les cigognes migratrices, les brumes du crépuscule et la lente beauté des paysages anciens. Et dans des pages trop fragmentaires, il a laissé le reflet soigné de ses goûts et de ses méditations.

H. M.

SOCIOLOGIE

Henri Rousseau. — *La Minorité des Enfants naturels.* — Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1908.

Cet ouvrage sous sa forme première obtint, en 1906, le prix du budget à l'Académie des Sciences Morales et Politiques. L'auteur publie ici ce mémoire, profondément modifié.

Le lecteur n'y trouvera pas seulement une étude critique de législation comparée mais, dans une copieuse introduction et une préface des plus nettes, les solides assises d'une pensée réfléchie et traditionnelle.

Henri Rousseau montre que sur ce sujet encore l'erreur initiale découle des grands romantiques qui ont saturé l'esprit public de creuses formules : droit au bonheur, droit à la vie. Et ce soi-disant triomphe de la pensée libre, n'est qu'une régression de la civilisation.

Tel est ce livre dont les maîtresses pages seront lues avec fruit par quiconque, même sans aucune connaissance juridique, sait penser.

Je crois que c'est la marque de tout esprit vigoureux de laisser aux sujets qu'il traite des empreintes si accentuées, des lumières si nombreuses.

O.

OCCULTISME

Fernand Divoire. — *Faut-il devenir Mage?* — Paris, Les Entretiens Idéalistes.

Faut-il devenir mage? Voilà une question que je ne m'étais jamais posée. M. Divoire la résout heureusement. Après des études fouillées et perspicaces sur Péladan et Eliphas Lévy, tirant avec sagacité de leurs doctrines les conséquences naturelles, il nous dissèque nettement un Nietzche au point de vue occultiste. Affirmant qu'il ne faut pas devenir mage, Fernand Divoire regrette l'orgueilleuse vanité des uns et la haine criminelle des autres, et a le beau courage d'une conclusion *chrétienne*.

P.

REVUE DES REVUES

Vers et Prose (décembre 1908, janvier-février-mars 1909). — André Gide dramatise avec une intense sobriété l'épisode biblique de *Bethsabé;* Henri de Régnier conte un troublant cauchemar ; Louis Mandin enferme dans la musique brisée de ses vers une ivresse chaude et infinie :

L'air sommeille enivré d'avoir bu tant de fleurs.
On ne voit plus les Enlacés venir des sentes,
Les beaux couples qui descendraient sous les lueurs
Du grand fleuve éveillé sous les barques dormantes.

. . . .

Moi je suis là debout, cette nuit, sur la rive,
Près des flots où le jour un soleil a flambé,
Et je cherche, incliné sur leurs flammes furtives,
L'endroit calme et profond où l'amour est tombé.

Paul Fort réveille pour nous la légende d'*Icare*. Les noms encore de Jean Moréas, Colette Willy, A. de Bersaucourt, Gabriel de Lautrec, et des vers aussi de Guy Lavaud et d'Edouard Ducoté.

L'Occident (mars et avril). — Il faut signaler tout particulièrement ces deux admirables fictions : *L'oiseau rouge* et *le mariage de Grenade*, où M. Adrien Mithouard a fait chanter la note aigüe des sites qu'elles célèbrent. Le symbolisme des lieux enchanteurs fut rarement rendu avec une telle puissance et un charme aussi sûr. La sanglante douleur de la Bretagne, la pitié fiévreuse de Venise, l'âpreté tragique de Grenade sont autant les sujets que les cadres de ces beaux contes. — Lire dans le fascicule de mai cet *hymne de la Pentecôte* où Paul Claudel magnifie sa croyance, et de Maurice Denis : *De Gauguin et de Van Gogh au classicisme.* A propos de *la libre esthétique de Bruxelles*, Eugène Marsan émet quelques opinions dont la justesse sensée rend plus regrettable la brièveté.

La Nouvelle Revue Française (mai). — Des pages nettes de JACQUES COPEAU sur *le métier au théâtre ;* les souples *épigrammes romaines* de JEAN SCHLUMBERGER ; et une *suite au récit du chevalier des Grieux* où nous retrouvons toujours avec plaisir l'agréable talent d'EDMOND PILON. — Dans le n° de juin, ANDRÉ GIDE intitule *Nationalisme et Littérature* les plus sages réflexions à mon sens, qu'on ait faites à ce jour sur une enquête récente et qui fit un certain bruit. — En juillet, FRANCIS JAMMES adresse à Claudel une lettre émouvante, et HENRI GHÉON sur *le classicisme et M. Moréas* dit des paroles qu'on ne saurait trop lire et approuver.

Les Marges (juillet). — EUGÈNE MONTFORT consacre à *Walt Whitman* des notes justes ; MARC LAFARGUE donne de beaux vers ; APOLLINAIRE campe un amusant *Raoul Ponchon* ; EMILE VUILLERMOZ et LOUIS ROUART maintiennent hautement les droits de l'art ; et JEAN VIOLLIS, naguère si plein d'un évident parti-pris vis-à-vis de Maurice Barrès, apporte ici sur René Bazin la plus claire et la plus intelligente compréhension, et ceci, comme son goût pour Boylesve, donne à sa chronique un parfum bien rare ; les *brocards* d'un NAIN GRAS aussi indiscret qu'averti complètent cette excellente revue.

Pan (mai). — JEAN FLORENCE y donne un ingénieux *Scherlock Holmes* ; EDOUARD DUCOTÉ publie un poème plein d'une grâce légère dont voici la dernière strophe :

Nous laisserons notre âme aller à la dérive
loin des rivages du souci,
D'un piano voisin sourdra comme une eau vive
un caprice de Debussy.

Et les articles ou les vers de JOEL DUMAS, GEORGE PÉRIN, HAN RYNER, JEAN CLARY.

Le Chroniqueur de Paris (10 et 24 juin). — Nous avons toujours eu au *Divan* beaucoup de sympathie pour *le Chroniqueur de Paris*. Son esprit, son indépendance, son sincère amour des Lettres nous enchantaient. Mais voici qu'aujourd'hui, en premier article, M. Lorenzi de Bradi, y

célèbre complaisamment... Gaston Deschamps. Si incroyable que cela puisse paraître, douze compactes colonnes disent la louange de l'éminent auteur. L'homme, le critique, l'écrivain sont tour à tour étudiés ou plutôt comblés d'éloges.

Je ne voudrais point que l'on croie à une plaisanterie de ma part, il me faut citer :

« Gaston Deschamps est avant tout lui-même. Il a une critique personnelle. Il y mêle de la vie. Il n'est, à aucun moment, le professeur critique. Il ne ramène pas toute chose à telle époque littéraire dont il est féru, comme nous en connaissons. Quand il parle d'un livre on sent bien qu'il l'a lu. Rares sont les critiques qui savent lire et juger, juger surtout ! Sainte-Beuve a porté quelquefois des jugements monstrueux. C'est que Sainte-Beuve avait du parti-pris. Il manquait d'indulgence...

« Les choses de l'art et de la vie se mêlent sans discordance. Il va de l'une à l'autre avec un égal souci de la pensée et de la forme... La beauté de la forme est simple. La métaphore n'est jamais tirée par les cheveux. C'est la rose qui s'épanouit dans la lumière. Le coloriste est toujours frais. Le poète a des touches délicates et vives. Le penseur a le sens du sourire, de cette grâce, de cette vivacité qui sont comme une détente attendue par le lecteur. »

Il n'y a pas une ligne qut ne soit de ce ton ! Combien le jugement de Charles Maurras nous semble préférable dans son heureuse concision quand il écrit : « Cet idiot de Gaston Deschamps. »

Achem.

MEMENTO. — **La Province** (mai). — *Philéas Lebesgue* par A.-M. Gossez. — Isis (mai-juin) belle étude de Charles Callet sur *Louis Mandin* et *Michel Puy*. — Les Pages Modernes (mai) M.-C. Poinsot : *Han Ryner*. — Le Mercure de France (16 avril) Sybil évoque en brèves et claires poésies des *Chroquis d'Espagne ;* (1er mai) *la vie de M. Pomme*, fantaisie délicieuse sur un poète provençal ignoré du xviie siècle, par Edmond Pilon. — Poésia dans un épais fascicule nous livre suivant son habitude les lettres et articles de journaux consacrés au réjouissant *Bombance* comme au *futurisme*. Il est vraiment curieux de voir combien on a « marché » pour ce manifeste, alors qu'un silence unanime s'établit devant un Léon Dierx, un Elémir Bourges.

NOTES

L'élection de M. Marcel Prévost à l'Académie Française (séance du 27 mai) pourrait fournir un beau sujet d'indignation. Mais il est bien inutile d'épiloguer sur le choix de cet écrivain qui possédait quelques qualités littéraires avant de s'occuper de distribuer des tartines parfois indigestes à l'innocente Françoise. On ne s'étonnera pas non plus si nous ne faisons que mentionner le ridicule concours de poésie à l'Odéon. Il est remarquable comme toutes ces distributions de prix tombent à faux, et quand il se produit une exception, nous la devons proclamer joyeusement. Ainsi la bourse nationale de voyage vient d'être attribuée cette année à M. Edmond Pilon. Quand on a lu les *Portraits Français* on ne saurait trop se réjouir de l'heureux succès de leur charmant auteur.



C'est avec peine que nous venons d'apprendre la mort de deux jeunes écrivains, tous les deux ardemment régionalistes : Delbousquet et Prouvost.

Emmanuel Delbousquet, né à Sos en Albret, le 27 avril 1874, vient de mourir dans ses landes qu'il n'avait guère quittées. Il était l'auteur de vers puissants et larges (*le chant de la race*) et de romans provinciaux intenses et passionnés comme cette admirable *Miguette de Cante-Cigale* (1).

Amédée Prouvost est également décédé dans sa ville natale, à Roubaix, dans sa trente-et-unième année. Ses premières poésies exaltaient l'*Ame voyageuse ;* puis dans le *Poème du Travail et du Rêve*, il s'inquiétait des misères ouvrières et magnifiait les machines formidables. Son dernier recueil, *Sonates au clair de Lune,* revenait à des méditations tendres et familiales.

(1) Le nº de mai des *Marges*, qui parut avant la mort du vaillant écrivain, renfermait à sa juste louange un bel article de Marc Lafargue.

*
* *

Eugène Marsan, empêché, a été obligé de remettre ses notes critiques au prochain numéro. Il parlera d'ouvrages de MM. Valois, Bonmariage, Bersaucourt, Gilbert de Voisins, T. de Visan...

*
* *

La nouvelle librairie nationale va mettre en vente une édition revue d'*Au pays des Firmans.* Tous nos lecteurs connaissent ce fin pamphlet de notre collaborateur Sandricourt que publia, voici trois ans, notre ami Eugène Marsan ; ils le reliront avec plaisir sous sa forme définitive.

*
* *

Le Divan contiendra dans son prochain numéro la *silhouette* de M. Pierre Fons, et des poèmes de Albert Erlande, Jean-Marc Bernard...

AUX EDITIONS DU « DIVAN »

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE, G. CLOUZOT.

Emotions Chantées

1. La Tremezzina

C'est en Tremezzina que je veux te conduire ;
Des lacs italiens
Gardent pour te séduire,
Leurs palais, leurs villas et leurs marbres anciens.

Là, nous aurons des soirs — j'en connais la magie,
J'en ai bu le poison,
Goûté la nostalgie —
Où nous vivrons, tous deux, sans rêves ni raison !

Sais-tu, qu'en ces pays, la rose que l'on touche
Est un philtre d'amour,
Et qu'on a sur sa bouche
La saveur des instants délicieux du jour ?

Les parfums ont, là-bas, les vertus des breuvages...
Il en est que l'on voit,
On peindrait leurs images :
Ceux des roses, souvent, se transforment en voix !

Et, tout en écoutant monter leur symphonie,
Doucement, tu viendras,
De paresse alourdie,
Sœur des plus sombres fleurs, dormir entre mes bras !

Alors, dans la grandeur d'une nuit magnifique,
Exalté par l'émoi
D'une minute unique,
Je tiendrai l'infini que je poursuis en toi !

2. Sur la Terrasse

Parle-moi longuement, avec ta voix du soir !
Mets ta main, dans ma main... Ta main souple et jolie !
Parle, je te croirai... J'aurai cette folie,
Car tu sais m'abuser, avec ta voix du soir !

Et, maintenant, tais-toi ! Rêve, je t'ai comprise...
Que m'importe, cher cœur à qui je suis lié,
Si tu me dis, demain, que : « Tout est oublié ! »...
Je connais tes pudeurs. Rêve, je t'ai comprise !

Si je viens près de toi, tu feindras de dormir,
Tu ne m'en paraîtras que plus abandonnée...
Si je pose un baiser sur ta lèvre donnée,
Tu fermeras les yeux, tu feindras de dormir !

3. Promenade

Des plantes flexibles lièrent
Ces cyprès à ces oliviers,
Ces jasmins doubles aux lierres,
Cette aubépine à ces ronciers,
Pour offrir à votre œil sauvage,
Sous une voûte de feuillage,
Ce coin de ciel et de nuage,
Ce tilleul auprès d'une tour.
Des chèvrefeuilles s'en évadent,
Des rosiers rouges l'escaladent,
Après en avoir fait le tour.
— La voix qui s'élève et supplie,
Se taira si nous avançons :
C'est un rossignol qui solfie...
Arrêtons-nous ici : rêvons !

4. L'Adagio

Ce violon qui joue un pur adagio,
Dans cette nuit pensive,
Est caché, sur la rive,
Près de Bellagio.

Pour pouvoir mieux l'entendre.
Le rameur laisse pendre
Ses deux rames dans l'eau,
Reflétant son falot.

Quel chagrin se dévoile, en cette rêverie?
Improviserait-il,
Cet artiste en exil,
Et quelle est sa patrie ?
Par un soir si discret,
Le son a le secret
Qui seul pourra conduire
Notre âme et la séduire !

Non, non, ne chante pas et laisse ton archet,
Dans cette heure magique,
Révéler, en musique,
Ce qu'on ne peut cacher !
... — Que ce refrain me touche !...
Je sens naître à ma bouche,
Les mots que tu dirais,
Si tes lèvres s'ouvraient !

ALBERT ERLANDE.

L'Amoureux

Wilhelm, qu'est-ce que le monde pour notre cœur sans l'amour ? ce qu'une lanterne magique est sans lumière ; à peine, y introduisez-vous le flambeau, qu'aussitôt les images les plus variées se peignent sur les murailles, et lors même que tout cela ne serait que fantômes, encore ces fantômes font-ils notre bonheur quand nous nous tenons, là, éveillés, et que, comme des enfants, nous nous extasions sur ces apparitions merveilleuses.

Gœthe.

La ferveur tranquille de l'été accablait le sommeil des pelouses. Sur les bassins, des cygnes s'assoupissaient, pareils à des galères d'hermine ancrées dans les roseaux de la berge. Les feuilles des marronniers et des érables tamisaient les rayons du soleil qui pleuvaient sur le sable des allées. De longues prairies vertes descendaient en pentes douces vers la plage, qu'à travers les tamaris, on apercevait au loin, toute blonde et

brûlée par la lumière. Le bruit des flots, qui battaient les grèves de leur bélier incessant, montait dans le silence de la journée comme le pouls formidable de la vie.

Je m'étais assis près d'un bassin et je regardais les reflets noirs des pins se coaguler dans l'eau claire. Les tiges jaunes des osiers enfermaient le paysage de la rive dans un entrelacement de fils d'or.

J'avais fermé le livre que je lisais depuis une heure et je songeais à Laurence. Son souvenir mettait seul un peu de tendresse dans la torpidité de l'après-midi... Tout autour de moi, les choses somnolaient dans la lumière crue du soleil ; les feuilles des platanes paraissaient bleues dans le poudroiement de la chaleur, et les danses dorées d'atomes, qui vibraient dans l'air, effaçaient petit à petit la netteté des formes... Une telle touffeur montait des bosquets que les libellules aux ailes noires s'immobilisaient sur les fleurs, comme à demi-mortes d'amour.

La fièvre de juin m'emplissait d'une paix alanguie et rêveuse où des espoirs se mêlaient aux souvenirs, comme les atomes du jour dans les rayons de soleil. Et je pensais aux côteaux torrides où le sang de la terre fermente et gonfle les grains de la vigne, aux moissons d'or tiède, qui se balancent dans la brise, aux crépuscules sans fraîcheur qui s'affaissent sur les prairies.

L'effleurement d'une main légère, qui se posa soudain sur mon épaule, interrompit ma songerie. Je me retournai et je vis à côté de moi, souriante et souple, mon amie Bérénice, aux yeux de violettes.

— Comment se fait-il, m'écriai-je, aussitôt transporté de joie, comment se fait-il, Bérénice, que je vous retrouve en ce parc ? Je vous croyais en voyage...

Elle haussa railleusement les épaules et me répondit :

— Mais, mon cher, il y a deux mois que nous sommes ici... Tous les soirs, je vous ai attendu... Oh ! ne protestez pas ! Vous n'êtes pas venu une seule fois vous informer de notre retour...

Et je fus vivement confus de mon indifférence et je m'étonnai d'avoir pu oublier aussi complètement mon amie. Au sentiment de bonheur qui m'inonda, je reconnus que je l'aimais encore, et Laurence, quittée la veille, me parut aussi lointaine qu'une camarade d'enfance que l'on n'a pas vue depuis dix ans !

— Venez faire un tour avec moi, dans ces allées, fit Bérénice, j'ai tant de choses à vous dire...

Je la suivis silencieusement et elle commença le récit de son voyage. Je ne l'écoutais pas pour penser à elle à mon aise, et je me disais que Laurence m'était vraiment indifférente. Pourtant des phrases entrecoupées frappaient mes oreilles :

— Si vous voyiez tous ces palmiers !... J'ai bien souvent regretté votre absence... Le clair de lune sur le feuillage des eucalyptus... Les collines de l'Estérel... C'était un Norwégien, paraît-il, jamais, je n'ai vu des yeux aussi pleins de souffrance... Une promenade en mer... Ma sœur avait les mains pleines d'algues...

Quand Bérénice eut fini de parler, je m'aperçus que nous étions arrivés sur la terrasse, qui dominait le parc. De là, on en contemplait toute la belle et pompeuse ordonnance. Des bassins, qui miraient le ciel bleu, se succédaient entre des rangées de pelouses parallèles bordées par des platanes. Les allées harmonieuses s'arrondissaient entre des bosquets touffus, et des quinconces d'ifs et de génevriers s'élevaient au bout des perspectives. De l'autre côté, au-delà du champ de courses, on voyait un flamboiement doré. C'était la Mer.

Et cette après-midi d'été qu'embellissait la présence de Bérénice me parut alors si radieuse que je m'écriai :

— O Bérénice, que je suis heureux de me promener avec vous aujourd'hui ! Voici bien longtemps que je n'avais goûté une ferveur pareille... Nous avons essayé de nous aimer, mon amie, dans une chambre obscure et triste, cet hiver... La lampe veillait sur nos rêves, comme une veilleuse sur le sommeil d'un agonisant. Nous avions baissé les rideaux sur la vie. Mais

nos âmes étaient trop lasses pour pouvoir se réunir... Il nous aurait fallu vivre dans le souffle infini de la mer...

Tandis que je parlais, le flamboiement des eaux lumineuses s'éteignait lentement. L'orbe du soleil se ternit et s'inclina vers l'occident. Nous pûmes distinguer la mer bleue, moirée de rides, où des reflets d'or traçaient les mailles d'un immense filet mouvant qui suivait le bercement de la houle. Le vol blanc des mouettes, rythmé par de larges battements d'ailes, se ralentissait en planant au dessus des flots.

Nous revînmes au crépuscule. A nos pieds, sur les roches aigües, les vagues crevaient, et un ruissellement d'écume argentée retombait comme une pluie de perles.

— Ah ! Bérénice, repris-je, cette soirée est trop belle. Elle ne pourra pas se renouveler. Ce soir, je la regretterai... Oui, quand je vous aurai quittée, quand je serai de nouveau seul dans ma chambre, je songerai que toute minute de notre vie est une chose irremplaçable et qu'il faudrait uniquement se souvenir... Puis, non ! Pourquoi vous ai-je dit cela ? Une seule chose est importante : vivre intensément chaque heure, ne songer ni au passé, ni à l'avenir, favoriser dans leur plénitude toutes les émotions du présent... Que de fois, près de vous, j'ai souffert du sentiment de l'éphémère ! Tandis que vous parliez ou que vous jouiez du piano, je me disais : « Dans une

heure d'ici, cela sera déjà du passé, dans une heure je serai loin de Bérénice... » Et cette tristesse, que je me donnais presque volontairement, m'empêchait de goûter le moment présent... — O raisonnements stupides ! — Peut-être, Bérénice, trouvez-vous bizarres et inutiles mes paroles. Je vous en prie, ne me le dites pas... Je suis parvenu à force d'imagination à me créer un peu de bonheur. Je serais trop navré si je voyais dans votre réponse que vous ne me comprenez pas et que je suis toujours un étranger pour vous... Tout serait à recommencer !

Mais Bérénice ne disait rien, et cela augmentait mon exaltation. Je savais bien que si mon amie avait répondu, toute cette harmonie savante que je réalisais avec tant de peine se serait évanouie !

La nuit tombait. Les barques des pêcheurs étaient rentrées dans les calanques. On ne voyait plus de mouettes. — Après le bord de la mer et les mornes faubourgs, ce fut la rentrée dans la ville : les boulevards humides, la foule bruyante des ouvriers qui se répandaient sur les trottoirs, les grandes flammes qui rougeoyaient aux fenêtres des usines, puis les squares plantés d'arbres, les lanternes fuyantes des voitures, les bâtisses noires...

— Je garderai de vous, Bénérice, un souvenir ému. A l'heure où, dans les chambres, on allume les lampes secrètes et douces, je songerai

à la lumière de vos yeux, plus clairs d'être encadrés par l'ombre de votre chevelure. — Ah ! comme j'ignore peu, Bérénice, que vous êtes pareille à toute vos petites sœurs et que si j'avais élu n'importe laquelle de vos amies, à votre place, tout se serait passé exactement avec elle comme cela se passe avec vous. N'avez-vous jamais souffert d'être aussi impersonnelle ? Mais c'est peut-être pour cela que je me souviendrai de vous plus tard avec tant de regrets, car vous ne serez point dans mon imagination une Bérénice unique et distincte, mais l'adorable symbole d'elles toutes !

EDMOND JALOUX.

Vers

Soir de septembre, un soir odorant de vendanges,
Soir suprême d'été, savoureux comme un fruit
Que l'automne a mordu. Depuis l'aube naissante
Et pendant tout le jour, sans repos, on cueillit
Les raisins, et le dernier au fond des corbeilles
Roula, en même temps que le soleil fauché
Par l'heure écrasait sur le bord ensanglanté

De l'horizon sa grappe opulente et vermeille.
Puis la nuit descendit calme comme un lys bleu
Et s'en alla coulant au fil de la Garonne.
La lune n'était pas encore éclose ; un peu
De clarté seulement, éphémère couronne
Oubliée par le jour, luisait au front du soir
Transparent, et noyait la pâleur des étoiles.
Un parfum d'herbe et d'eau, de nuit orientale,
D'espace, d'océan, montait du gouffre noir
Où la marée refoulait le fleuve invisible.
Votre âme, ô beau silence, apaisante langueur,
Vous l'exhaliez ainsi qu'une rose son cœur.
Mais voici qu'un bruit sourd, monotone et paisible
Tombe au milieu de tant de calme qui s'émeut
Et frémit comme un lac sous le choc d'une pierre.
Un vapeur s'en revient, lent et mystérieux,
Frappant de ses deux roues le flot de la rivière.
Il passe, voilé d'ombre, et ses mâts ne décrivent
Nul geste sur le ciel, mais il a tous ses feux
Allumés, cargaison ardente et fugitive
Qui flamboie et déborde en fluides rayons
Par les yeux grands ouverts de ses hublots... Où donc
La nuit l'emportait-elle, et pour quelles vendanges,
Cette grappe de rêve et de flammes flottantes ?

JEAN MARTINEAU.

Apostrophe des Guerriers

Nous ne te voulons plus, ô Christ, sur une croix.
Nous saurons déclouer tes paumes transpercées ;
Et, de ton front sanglant et misérable, vois :
Nous arrachons déjà les épines tressées !

Accepte, maintenant cette couronne d'or
Que te tendent les mains d'une foule accourue ;
Prends ce sceptre et, d'un geste impérieux et fort,
Agrafe cette pourpre à ton épaule nue.

Et tu pourras, dès lors, sans crainte t'égaler
Au plus puissant des dieux de la Grèce oubliée.
Partout, où, désormais, il te plaira d'aller,
Tu verras sur tes pas la foule agenouillée.

Comme au jour resurgi des triomphes anciens
Que tu revois en toi sous tes paupières calmes,
Par les chemins poudreux où tu marches, les tiens
Ont jeté les lauriers, la verveine et les palmes.

Nous n'imiterons point ceux que l'humilité
A, pour jamais, rendus pareils à quelque épave.
Il passe sur nos fronts comme un vent révolté :
Nul ne reconnaîtrait en nous le vieil esclave.

Car, fidèles enfin à ton premier appel,
En disciples nouveaux nous suivrons ton exemple :
Nous armerons nos bras du fouet avec lequel
Tu poursuivis jadis tous les vendeurs du Temple !

JEAN-MARC BERNARD.

Les Madones du Vinci

A Madame Véteau.

L'humble sérénité de leurs fronts sérieux
Semble ignorer l'amour et son puissant vertige ;
Leur âme ingénûment sur leurs lèvres voltige,
Et son rayonnement emplit leurs calmes yeux.

Dans la mère, qui vit un songe radieux,
Une vierge s'émeut, une sainte s'afflige ;
Tout se mêle et se fond par le divin prodige,
O Vinci, de ton art unique et merveilleux !

Adorable reflet des humaines tendresses :
Au visage frôlé d'invisibles caresses,
Fleurit mystiquement le sourire voilé !

Le paysage berce et prolonge leur rêve ;
Et le lent crescendo qui des lointains s'élève,
S'achève en un soupir gonflant leur sein troublé...

GASTON LUCE.

Le Thé des Marguerites

(Suite)

En cet instant, la tête légèrement renversée, l'inconnue écoutait une valse ardente. Elle fixait hardiment l'un des tziganes, joli garçon aux lèvres sensuelles, qui, debout, maniait son archet avec emportement. Ses prunelles enivrées, ses prunelles d'or exprimaient sans détour sa vive jouissance et parfois chaviraient en des ravissements excessifs.

***

Les jours suivants, Stanley songea beaucoup à cette femme ; puis peu à peu, son souvenir s'atténua. Mais lorsqu'au cours d'un bal, le hasard bénévole les remit en présence, il la reconnut à son étincelant visage.

Adossée contre une cheminée, elle se tenait debout au centre d'un groupe animé. Les épaules nues apparaissaient en pleine lumière. Elle les

avait fort belles. Sa chair était fine, ses bras parfaits. Elle portait une robe admirable de forme autant que de couleur, qui enchanta Stanley.

Il estimait, en effet, qu'une femme en ne prenant nul soin de sa toilette fait preuve d'un esprit ordinaire médiocre. Il n'eut point accordé d'attention à l'artiste la plus célèbre, à la poétesse la plus en vue, à la plus puissante des reines, si elles se fussent trouvées mal habillées ; il prisait l'élégance bien avant la beauté.

Il sut que son inconnue s'appelait Mme Berty, qu'elle était veuve depuis plusieurs années, bien que très jeune encore. Riche, libre, elle n'avait d'autre maître que son caprice.

Il se fit présenter. Elle l'accueillit aimablement. Et comme il lui disait l'avoir déjà aperçue au thé des Marguerites, elle parla tout de suite avec enthousiasme du tzigane blond aux lèvres épaisses qui jouait avec tant de fureur.

L'un des hommes présents se mit à rire :

— En vérité, seriez-vous éprise de ce beau musicien ? Je ne vous savais pas des goûts si dépravés. Mais, en ce cas, prenez bien garde. Ces passions sont dangereuses.

— Oh ! fit Mme Berty avec une moue, cet homme ne me séduit que lorsqu'il joue, et si pour me plaire, il ne doit pas cesser de manier son archet, avouez que ce n'est pas bien pratique pour lui ni bien scabreux pour moi.

— Oui, dit Stanley, la musique, la danse, l'art sérieux ou léger, l'amour parfois, revêtent les êtres les plus vulgaires d'un incomparable éclat. Ils resplendissent un instant, on les admire ; l'instant passé, on détourne la tête car ils n'existent plus.

Rose Berty eut pour le jeune homme un sourire bienveillant et complice, et comme il se rapprochait d'elle.

— Je suis heureuse de vous connaître, monsieur, dit-elle.

La subite poussée qui se ruait vers le buffet les laissa seuls. Stanley prit place aux côtés de la jeune femme.

— Madame, dit-il avec une amabilité câline, lorsque j'entre en conversation avec une femme, j'ai toujours peur de lui paraître importun, ennuyeux ou fade. Je n'ai qu'un seul moyen d'éviter ce péril, c'est de lui demander tout simplement de quel sujet elle désire s'entretenir.

— D'autres, reprend Rose, vous demanderaient, sans nul doute, des avis sur la littérature, sur le progrès ou la politique. Moi, je suis d'un naturel léger. Donc si cela ne vous ennuie pas trop, nous parlerons de frivolité.

— Comme je vous approuve, madame, d'aimer cette si jolie chose !

— La frivolité, répéta-t-elle, c'est tout au monde. Cela vaut mieux que l'amour, l'ambition ou le travail. Mais peu de gens savent l'apprécier.

On la dénigre. On la méprise. Ceux-là même qui ne sont occupés que d'elle feignent de l'ignorer ou la traitent de haut? Un grand nombre de femmes abusées par leur intelligence la condamnent sévèrement. Pourtant, au cours de leurs vies, elles connaîtront moins de baisers, de rendez-vous, d'étreintes au clair de lune, elles auront moins de balcons escaladés, moins d'ambitions réalisées, moins de tendresses assouvies que de soirées, de bals, de soupers, de visites, de promenades en automobile, de coupes de champagne entre leurs mains, de coiffures réussies, de robes somptueuses. Or, tout cela c'est la frivolité. Mais n'ayant pas su la comprendre, elles maudiront plus tard leur existence. N'ayant pas dit « c'est le bonheur » en ces instants si nombreux et si beaux qu'elles ont connus comme les autres, elles ne croiront pas avoir été heureuses.

Elle s'arrêta un moment puis reprit, effleurant des sujets divers. Ses discours, d'abord teintés de réserve, se faisaient plus animés, plus vifs. Son entrain passionné révélait la tendresse éperdue qu'elle nourrissait pour la vie. Parfois, son rire éclatait, franc, facile et sonore. Elle riait en renversant la tête comme pour boire à flots quelque divin breuvage.

Stanley conservait un religieux silence. Il écoutait avec délices parler la jeune femme.

Ah ! celle-là n'appartient pas à la foule bavarde et bruyante qui s'amuse avec ignorance. Celle-là

n'est point étourdie. Sa légèreté reste réfléchie, son ivresse est lucide. Elle sait les sources et les causes du contentement qu'elle éprouve. Elle est la sœur de sa joie, mais une sœur aînée plus savante et qui n'a pas subi l'empreinte de la mélancolie.

Sans doute, il ne partageait pas la confiance qu'elle semblait avoir mise en la destinée, il se souvenait encore des douleurs éprouvées. Pourtant il ne lui dit pas :

« Vous ne parlez que du plaisir, que faites-vous du sentiment, du mécontentement, du désir ? Que faites-vous du cœur, du cœur pantelant qui ne connaît ni la paix, ni le calme, du cœur qui toujours doit tressaillir, dont nulle main, si ce n'est celle de la mort, ne peut arrêter les battements ardents ? »

Non, il l'admirait. Il la croyait parce qu'elle parlait bien, parce qu'elle était belle, supérieure, délicate. Il la croyait comme il avait cru les filles payées qui lui disaient « Je t'aime », comme il avait cru toutes les idées fausses énoncées avec élégance, tous les vers harmonieux et menteurs. Il se laissait ravir par les mots frais et doux qui coulaient de ces lèvres, et son âme impressionnable, son âme sans force délirait au contact de cette gaieté brûlante.

La musique les enveloppait. Par la porte ouverte du petit salon, ils apercevaient les danseurs.

Stanley dit : « Me ferez-vous l'honneur de m'accorder une valse ? »

Elle acquiesça d'un signe. Lorsque le moment fut venu, elle jeta précipitamment sur une chaise son éventail qui la gênait, et elle eut pour livrer sa taille un geste si libre, un élan si extrême, qu'elle sembla se donner pour toujours.

Stanley valsait admirablement, mais jamais il ne mit plus de soin à ce que sa pression de bras ferme et douce ne causât nulle fatigue à sa danseuse, à ce que son pas uni, glissant, léger, se précipitât sans secousse pour atteindre au plus merveilleux vertige.

Lorsqu'il s'arrêta, lorsque la jeune femme se tint devant lui immobile et hatetante, il vit ses yeux, ses yeux vivants, qui tournaient encore.

***

Bientôt l'on sut partout et de façon presque officielle la liaison de Stanley avec Mme Berty.

Au reste, insoucieux des jugements du monde, les deux amants ne cherchaient guère à la dissimuler. On les voyait partout ensemble, ils ne se quittaient pas.

En dehors de leurs rendez-vous amoureux, ils se rejoignaient dans les théâtres, dans les thés à la mode, les concerts, les expositions et plus souvent dans la maison de Rose.

Son intérieur qu'elle avait, par amour de la vie moderne, meublé de tout ce que l'art nouveau a

produit de plus noble, de plus gracieux, de plus élégant, son intérieur plaisait à Stanley. Durant les heures nombreuses qu'il y passa, il apprit à connaître l'esprit de sa maîtresse.

Elle n'était point ainsi qu'elle s'en était vantée, uniquement frivole, mais au contraire très cultivée. Elle avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup étudié, non par désir spécial de s'instruire, mais parce que, dans toute connaissance, repose la source de bonheurs nouveaux. Elle ne vivait que pour le plaisir et ne s'en cachait pas.

A un ami qui, devant des croquis jadis faits par elle, lui trouvait du talent et s'étonnait qu'elle l'eût ainsi laissé dormir, elle répondit :

— Oui, vous n'êtes pas le premier qui m'ayez fait cette réflexion. Etant restée seule de si bonne heure, j'aurais dû, comme cela est de mode, m'adonner à un art ou bien à la défense de quelque idée humanitaire. Seulement, voilà ! je n'avais pas le temps.

Et comme l'on riait autour d'elle, elle reprit sérieusement.

— Non, je n'avais et je n'ai pas le temps, je vous assure. Avant de m'occuper de quoi que ce soit, ne faut-il pas que je m'occupe de mon plaisir? Et, ajouta-t-elle avec des airs d'amante exténuée, ne savez-vous pas quel mal il donne.

Ne faut-il pas que je veille à l'ordre de mon intérieur, puisque mes yeux exigeants ne supportent

pas un défaut d'harmonie? Ne faut-il pas que je compose moi-même les bouquets qui ornent mes appartements, que je lise un grand nombre de vers, pour trouver parmi eux, brusquement, celui qui doit m'enchanter durant des heures?

Je tire de l'élégance de ma personne une de mes plus vives satisfactions. Je dois donc songer beaucoup à mes toilettes et me livrer pour elles à des recherches absorbantes.

Il me faut aussi régler l'emploi de mes jours, afin qu'ils soient tous heureux et grisants, me ménager pour chacun d'eux des joies diverses qui reposent les unes des autres. C'est un travail compliqué, car le même contentement ne s'éprouve pas deux fois de suite et la satiété nous guette.

Rose recevait beaucoup et nul ne savait mieux qu'elle organiser une fête intime ou cérémonieuse. Elle ne demandait à ses nombreux amis ni affection vraie, ni dévouement, ni sincérité, mais très habile à discerner leurs qualités mondaines, leurs talents, leurs aptitudes, elle en tirait parti pour son propre agrément.

Celui-là jouait bien Schumann, Bach et Beethoven. Celui-là excellait à interpréter la musique moderne, celle-ci disait les vers avec goût, cette autre chantait bien, un tel, dilettante exquis, savait jouir des choses et manifester au moment voulu de chaudes approbations. Tel autre caustique et méchant avait beaucoup d'esprit. X. amusait par son ridicule. Y. détaillait avec

mordant des chansons rosses. Madame V. était nulle, mais si belle que sa présence éclairait un salon.

D'autres, enfin, pleins d'entrain et de bonne humeur, aimaient le tumulte, le rire, la danse et selon que la jeune femme désirait donner une soirée littéraire, délicate ou pleine de gaîté, elle triait ses invités selon leurs capacités diverses.

Elle-même réglait tout à l'avance, l'éclairage débordant ou voilé, la couleur d'une nappe, l'assemblage d'une corbeille de fruits.

Lorsqu'elle offrait à souper, des tziganes jouaient dans une pièce voisine des valses en sourdine, mais la maîtresse de maison en suspendait l'exécution sitôt que ses convives, d'abord charmés, s'énervaient trop visiblement.

Voyez-vous, disait-elle à Stanley, il faut tout aimer ici-bas, car tout a sa valeur, sa beauté véritable, mais bien peu de gens savent le comprendre.

Ils admirent sincèrement une statue divine et sans voiles et restent insensibles devant les étoffes animées, mouvantes, qui drapent la grâce mièvre des femmes d'aujourd'hui ; ils sont des mélomanes convaincus et fuient aux sons furieux et bousculés des Cake-Walk américains. Ils se pâment devant un coucher de soleil sur la mer et n'apprécient point les délicieux crépuscules de Paris. Ils louent la fraîcheur naturelle d'une jeune fille, ils dénigrent le teint habilement fardé d'une courtisane

et les charmes qu'elle doit à ses merveilleux et constants artifices.

Ah ! poursuivait-elle, citant avec désordre un peu de ce qu'elle aimait, les diamants brillants sur un sein soulevé valent bien la rosée qui tremble au bout des herbes ou gît au fond des corolles rondes. Quelques raisins dorés, des pêches mûres sur une table bien servie valent l'étendue des vignes et les espaliers surchargés. L'hiver discret et sombre vaut l'éclatant été. Le mouvement et l'immobilité, le bruit et le silence, ont des séductions aussi appréciables. Une ville resplendissante vaut la lune pâle se balançant parmi la nuit, et la foule tumultueuse, pressée, qui passe et court, égale en splendeur la calme forêt.

Parfois, dans le feu de ses discours, elle allait jusqu'à soutenir les plus amusants paradoxes. Mais sa constante ardeur ne lassait point, tant elle était variée, sûre, ensorceleuse.

Au reste, la jeune femme savait se taire dès que l'instant, le lieu étaient propices au doux silence. Elles possédait sur chaque volupté une science raffinée, méthodique au point d'en être étourdissante, et dont souvent son amant s'étonnait.

Chacun de nous, lui disait-elle alors, chacun de nous sur terre a son attribution. Les hommes s'occupent de finance, de politique et d'affaires, moi je m'occupe de la vie. C'est mon métier de vivre, et je le connais bien.

Le jeune homme l'approuvait d'un sourire. Auprès d'elle, il oubliait tout. Il écoutait ses paroles brûlantes, il ressentait ses joies, il délirait au contact de son délire. Pourtant, au fond de lui, le mal et la névrose dont il avait souffert subsistaient encore, égaraient sa raison. Poursuivant son rêve obstiné, il ne se jugeait point heureux. Il trouvait son amie trop joyeuse et trop différente de lui. Il eût tout donné pour la voir asservie à la douleur qu'il chérissait. Mais il lui cachait son désir, car bien qu'elle fût pour lui une maîtresse charmante et qui semblait charmée, il doutait de la profondeur d'un amour dont elle ne parlait qu'en riant et il craignait sa raillerie.

***

Un jour, comme Stanley, assis dans le petit salon de sa maîtresse, dégustait un thé parfumé, Rose alla prendre sur une table une lettre ouverte.

— Voyez, dit-elle, j'ai reçu une invitation du comte de Cervoise. Y viendrez-vous ?

— Si vous le voulez, chère, j'irai pour vous y retrouver.

— Il faut venir, Stanley, vous entendrez chanter cette jolie Nanine qui, pour la première fois, se produit en public. Sa voix vous plaira, c'est une pure merveille.

Le soir même, les deux amants se rejoignaient dans les salons du comte. Une assemblée très

élégante, mais relativement peu nombreuse, avait pris place dans la haute galerie où se dressait une étroite estrade. Il faisait chaud. Les fenêtres étaient ouvertes. Les femmes causaient et riaient très fort.

Brusquement, le silence se fit. L'orchestre commença les premières mesures de l'ouverture de Leonore. Assise non loin de Stanley, Rose s'abandonna à son plaisir.

Le matin même, ils ont fait à cheval une longue promenade dans les allées du bois. Durant l'après-midi, ils ont mélangé des parfums et composé l'odeur sucrée que Rose porte à cette heure sur elle.

Ces divertissements, sans doute, ont fatigué la jenne femme. Stanley remarque en elle des traces de lassitude. Les paupières battent trop souvent, son corps penche, son sourire hésite et se fige sans s'épanouir complètement. Tout son visage semble épuisé. Uniquement occupé de sa maîtresse, Stanley écoute à peine.

Or, une voix qui s'est élevée, pure, mélancolique et profonde, s'insinue doucement en son être, écarte ses pensées, s'empare de lui. Il s'abandonne à son enchantement et son regard ne quitte plus la scène.

Nanine se tient près du piano, une fleur à la la main.

Les traits flous, les yeux agréables, la physionomie indécise et fine, elle est insignifiante,

banale et délicieuse. Seule, une chevelure entre toutes enviable rehausse de son éclat la joliesse de cette fillette, donnant à la tête qu'elle tire en arrière une attitude alanguie et charmante, prêtant au cou qui plie sous cette masse une fragilité défaillante de tige à demi-brisée.

Nanine a choisi pour premier morceau une romance moderne voluptueuse et compliquée. Elle chante avec simplicité, sans exagération, sans recherche, sans expérience, mais elle n'a pas besoin de science. Son organe à lui seul force l'admiration. Il garde et roule en lui toutes les caresses, toutes les émotions.

D'abord, intimidée, froide, distante, la musicienne, peu à peu, s'est animée. Maintenant, elle laisse ruisseler et déborder sur la mélodie une passion brûlante. Sûre d'elle-même, oubliant la difficulté, elle chante comme chanterait dans un désert de solitude une enfant inspirée. Elle se livre, s'oublie, ses joues sont en feu et l'on voit, au bout de ses doigts, la fleur qui tremble, tremble....

Stanley se sent mourir.

(A suivre) P. Régnier

A Venise

Le vent souffle du large et moire la lagune.
Les gondoles au long du quai des Esclavons
S'entrechoquent ; au loin glissent des voiles brunes
Qui vers Sotto-Marine ou le Lido s'en vont.

Nous nous sommes assis sur les marches de pierre
Montant à la colonne où le lion de Saint-Marc
Autrefois contemplait les nefs et les galères
Vers les comptoirs lointains porter leurs étendards.

Mais nous ne venons point pour ajouter nos plaintes
Aux sanglots éloquents par trop d'autres versés
Sur tes malheurs, Venise et tes splendeurs défuntes
Car ce n'est pas à toi de pleurer le passé !

Un siècle a fui depuis que le grand condottière
Sculpté par Verrocchio fixa d'un œil mauvais
Le cortège menant à sa châsse de pierre
Le corps du dernier doge engourdi pour jamais ;

Le temps a respecté cependant ta puissance,
L'histoire a des héros plus grands que les Césars,
Tu n'as fait que changer, ô ville du silence,
Ton empire des mers pour l'empire des arts,

Dans le recueillement où ton déclin t'isole,
Tous ceux qui t'apportant le tribut de leurs chants
Ont à ton front valu sa suprême auréole
Te font-ils regretter, Venise, tes marchands ?

C'est Gœthe se faisant chanter des vers du Tasse,
C'est Byron promenant son romantique ennui,
C'est Shelley, c'est aussi l'ombre hautaine et lasse
Du père de René, puis c'est l'auteur des *Nuits*,

Puis Browning, Wagner... tant d'illustres présences
D'un prestige idéal rehaussant tes trésors
Aux siècles révolus de ta magnificence
Ajoutent un présent plus enviable encor.

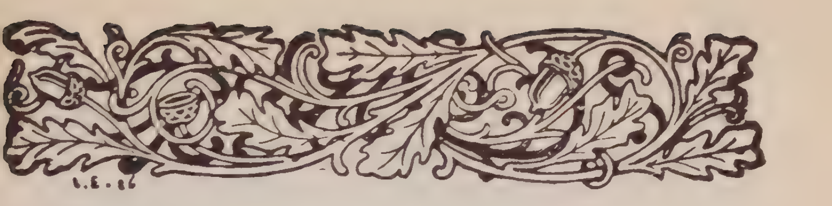
C'est un règne éphémère, un triomphe fragile
Que celui dont la force étaye le renom,
Mais désormais la mer peut balayer tes îles,
La vague de l'oubli respectera ton nom.

Demeure jusque là le cher pélérinage
Où le poète élu pourra porter ses pas
Moins soucieux du monde et de ses bavardages
Que d'une solitude où son œuvre naîtra ;

Et pardonne aux passants dont l'obscure prière
S'élève où se sont tus tant d'illustres échos ;
Ils se réclameront pour jouir de ta lumière
De ton mélancolique et souverain repos,

Du pur élan qui fait que les plus pauvres âmes
Se haussant par l'amour aux plus claires beautés
Ne déméritent pas, quand leur ferveur réclame,
O ville des amants, ton hospitalité.

JEAN MARIEL.



Les Chroniques

LES ROMANS

Gilbert de Voisins. — *Le bar de la Fourche.* — Paris, A. Fayard.

C'est un tour de force réussi. M. Gilbert de Voisins a eu le rare bonheur de renouveler un genre qui paraissait perdu pour la littérature, je veux parler du roman d'aventures. Son sauvage héros, qui aime une jeune personne et veut l'avoir, sinon en justes noces, du moins avec le consentement du père, tue ses rivaux et le père même de la bien-aimée. Et puis ayant connu que celle-ci fait l'amour avec un être hideux, il se laisse tuer par ses compagnons, révoltés à la fin contre son despotisme. — L'un de ses compagnons, son disciple et comme son fils adoptif conte ses mémoires en les réduisant à peu près au temps qu'il habitait avec son mystérieux et puissant ami le bar de la Fourche, au carrefour de deux routes, dans le pays de l'or.

M. Gilbert de Voisins a beaucoup voyagé et non seulement dans les pays à musées, mais dans des pays

à aventures, où il faut chevaucher, la main armée. De là vient qu'ayant à nous donner des portraits d'aventuriers il ne nous dit rien qui paraisse livresque. Quels terribles gens vraiment, que les habitants du bar de la Fourche ! Nous ne savons rien de leurs origines ; nous voyons leur cœur trouble, leurs violents caprices ou leur âme sournoise, toute leur vie menée par leur bizarre destin en des régions sauvages, Marches de la civilisation.

Ces pages ont un accent nouveau, un accent inouï. La langue en est rapide comme il convenait et d'ailleurs parfaitement bien. L'auteur des *Moments perdus de John Shag* a une sensibilité complexe où l'ironie se mêle au tendre, l'énergie et la violence à l'indolence, à la rêverie. Tous ses dons se retrouvent ici, mais contraints à la sobriété par la forme même du livre : la première personne, censément employée par quelqu'un qui n'est pas littérateur, mais coureur de grand chemin. EUGÈNE MARSAN.

Pierre Lièvre. — *Le roman sournois.* — Paris, Stock.

M. Pierre Lièvre, on le voit déjà au choix de ses épigraphes, aux titres de ses chapitres, est épris de nos deux siècles classiques. Le délicat petit conte qu'il vient de publier n'en est pas pour cela moins moderne, de ton et de matière. Et, si le timide jeune homme du *roman sournois* fait un peu songer aux timides des livres d'Henri de Régnier, impossible de dire qu'il y ait imitation. — Sobre et de bon goût, la phrase de M. Lièvre offre parfois une ligne hésitante et comme *tremblée*. Est-ce exprès et pour donner plus de naturel ?

E. M.

Florian Parmentier. — *Déserteur?*. — Paris, Gastein-Serge.

Suite de petites photographies de la vie militaire : la série forme un roman assez précis. Mais, Dieu, que les épreuves sont poussées au noir ! Nous ne pouvons nous apitoyer jusqu'au bout : bientôt le martyre du héros ne nous émeut plus, les rosseries cruelles de l'escadron nous lassent.

Ah ! souvenirs des chambrées de Courteline que vous arrivez à point pour nous rassurer, ainsi que, sur la couverture, le portrait de l'auteur de *Déserteur*, si faraud en tenue de sous-off ! !

M. Florian Parmentier ne manque pas de talent. Qu'il se mûrisse un peu, et un jour sans doute...

F.

LES POÈMES

Elsa Kœberlé. — *Décors et Chants*. — Paris, Mercure de France, 1909. — **Paul Castiaux**. — *La joie vagabonde*. — Paris, Mercure de France, 1909. — **Nicolas Beauduin**. — *Le chemin qui monte*. — — Paris, Sansot, 1909. — **Maurice Gauchez**. — *Les symphonies voluptueuses*. — Bruxelles, La Belgique artistique et littéraire, 1908. — **Jacques Nayral**. — *A l'Ombre des Marbres*. — Paris, Gastein-Serge, 1909. — **Ernest Pérochon**. — *Flûtes et Bourdons*. — Niort, Clouzot, 1909. — **André Martin**. — *Les Vaines Promesses*. — Paris, Publications encyclopédiques et littéraires.

Un cœur fiévreux épuise dans une rapide notation tout le charme de la minute présente. Pour retrouver

cette souffrance et ce plaisir Mademoiselle Elsa Kœberlé parcourt avidement la terre.

Je serre contre moi le tendre paysage
Que je voudrais tenir tout entier dans mes mains...

Mais des mains petites de femme n'en peuvent saisir que le raccourci, l'essentiel, le suc merveilleux, et, avec violence, elles les transposent en ces petits tableaux concentrés que nous admirons aujourd'hui. Ce sont des aquarelles, la goutte d'eau y demeure limpide et tremblante, et leurs touches rapides reflètent le scintillement du moment.

Allons en automne à Fontarabie,
Quand le soleil dort sur le pays basque,
Un jour où la folle mer a son masque
De sérénité candide et ravie.

Allons en automne à Fontarabie
Respirer l'odeur des pins sur la plage...
...Le soleil est bas, et mon cœur est sage,
Je t'écouterai, distraite et ravie.

Après les souvenirs de l'ocreuse Espagne, de la brûlante Afrique et des lacs de Norvège, les ciels légers de Lorraine semblent à la fois plus recueillis et plus tendres. Nous retrouvons alors cette note ardente et apaisée que nous avons aimée dans les pages d'un Maurice Barrès sur Sainte-Odile. En rapprochant de ce grand nom les accents de Mademoiselle Kœberlé et ceux de Jean Morel, dont nous parlions ici-même récemment, nous devons reconnaître dans cette nostalgie la source d'une inspiration extrêmement émouvante :

Quoi ! Pays mouillés ! jadis si passionnément
Aimés ! odeur des bois, odeur de la terre,
Feuilles mortes feutrant le ravin solitaire,
Automnes pluvieux de brumes et de vents,

En l'étroite vallée, automne déchirant,
Ton écho s'affaiblit, ton cri voudrait se taire
Dans mon cœur aveuglé de brûlante lumière...
— Je me suis détournée, mais c'est pour un instant.

Je reviendrai m'asseoir parmi les troncs humides
Où saigne et pleure l'or et le cuivre du soir.
Dans les prés, près de l'eau, je reviendrai m'asseoir.

Avec la même ardeur — plus grave de savoir
L'inhumaine beauté des immenses ciels vides.
— Je reviendrai m'asseoir dans les forêts humides.

C'est cette gravité un peu triste, profondément humaine, qui marque surtout la différence profonde que nous trouvons entre une naturiste enthousiaste comme Elsa Kœberlé et le faune sensuel que nous dévoilent les poèmes de Paul Castiaux. La vision du monde propre à celui-ci est à la fois très simple et très subtile comme l'harmonie brisée de ses vers, affranchis de tout rythme défini comme des rimes uselles. La personnalité seule de l'auteur les tient dans un même faisceau. Ce sont surtout les *Images au bord des routes*, des *Soleillades*, de grisantes évocations :

Je t'ai sentie, pâmée dans mon étreinte, naître
Au geste radieux d'un amour ineffable ;
Tu m'offrais le baiser de ta jeune langueur
Comme un fruit nu gonflé de soleil éclatant...

Je suis parti... Tes yeux chantaient dans mon cœur ivre.

Je suis persuadé qu'à mesure que se déroulent les saisons ce poète curieux se dépouille peu à peu, heureusement, du vieil égipan.

Tout à l'opposé se dévoile un poète que nous ignorions avant de lire son livre : Nicolas Beauduin. Tout d'abord un accent un peu sévère de prophète sombre peut rebuter le lecteur frivole : mais une lecture soutenue met en pleine lumière un cœur torturé et dont l'angoisse émeut. Il peut s'écrier :

Apaise ton tourment, pauvre cœur solitaire,
Et goûte sous la paix sereine du ciel noir,
Le charme de la nuit et l'attrait du mystère.

Mais il cherche avec trop d'avidité l'amour qui ne meurt pas pour se complaire jamais dans un quiet pyrrhonisme. Vraiment ce recueil est une ascension émouvante vers la divinité car l'homme est un

Chemineau douloureux de la nuit éternelle.

Ne demandez pas le reflet de semblables inquiétudes à Maurice Gauchez. Chez lui la sensualité flamande, les touches grasses à la Rubens se retrouvent à chaque vers. Qu'il célèbre la mort, la volupté, le silence, le vent, les arbres, les parfums, les lumières ou les couleurs variées, toujours il emprunte au monde visible ses images aussi bien que ses thèmes. Ceux-ci même lui servent amplement et il aime en épuiser les divers aspects : ainsi quand il chante l'eau il traite tour à tour la pluie, les fleuves et la mer. Son livre est comme un résumé de la Nature :

Mon âme a retenu les airs que la Nature
Chantait immensément à son premier amour,
Et les ayant appris les dit à l'alentour
Dans un lyrisme ardent ou dans un doux murmure.

La Volupté, la Vie et mon Ame s'écoutent,
Murmurantes ici comme des vagues sœurs
Onduleraient un peu dans les mois de douceurs,
Ou comme chanteraient les blés au bord des routes...

Ces grands sujets sont bien difficiles et les auteurs qui n'y réussissent qu'à demi ont droit à notre indulgence. Ne l'accorderions-nous pas aussi à Jacques Nayral? Je gagerai pour ma part que ce jeune auteur nous donnera dès son prochain livre des vers notables. Ce premier volume révèle une plasticité chantante, un ton grave et ce que tout artiste doit avoir de métier. Des sonnets à la chute heureuse, de petites pièces anacréontiques, des légendes somptueuses et une pointe de romantisme :

Et je veux m'endormir, sans haine et sans rancœur,
Près des pins odorants, sous les bruyères roses,
Avec l'immense paix de la montagne au cœur
Et du ciel plein les yeux sous mes paupières closes.

Il me faut mentionner encore les petits tableaux de genre, les paysanneries amusantes d'Ernest Pérochon et les méditations amoureuses ou philosophiques où André Martin épanche un cœur chaste, espérant et inquiet.

Henri Martineau.

LITTÉRATURE

Maurice Gauchez. — *Le livre des Masques Belges*. — Mons, La Société Nouvelle, 1909.

Ces petites monographies sur deux douzaines environ d'écrivains belges sont du plus grand intérêt. Ce n'est là qu'une première série, l'ouvrage complet sera accueilli avec joie par tous les amis des lettres.

La tentative de M. Gauchez ne saurait donc être approuvée trop hautement : ses masques sont presque tous remarquablement au point, et il a su sobrement dégager la caractéristique de chacun des auteurs étudiés. Peut-être seulement une bibliographie un peu plus méthodique et quelques dates rendraient-elles plus de netteté encore à cet utile recueil.

H. M.

F.-T. Marinetti. — *Poupées électriques.* — Paris, Sansot, 1909.

N'insistons pas sur le *futurisme*, les manifestes ont à nos yeux moins d'importance que les œuvres, M. Marinetti est un lyrique aux images excessives, mais parfois neuves, hardies et vibrantes : nous savons de lui quelques vers étincelants et subtils.

Aujourd'hui il nous offre un drame ibsénien, sans signification possible, et d'une fruste psychologie de poupées. A-t-il voulu par ses héroïnes symboliser son mépris de la femme, pauvre être qu'électrisent des nerfs incohérents ? Mais pourquoi les hommes de ce livre sont-ils de semblables ganaches ?

O.

Sylvain Bonmariage. — *L'Automne.* — Association internationale des auteurs et compositeurs. — Paris, 1909.

Je répèterai avec une nuance de sympathie alarmée, ce que je disais ici-même. M. Giraud a très justement loué, dans une préface aux *Poèmes*, ce jeune

écrivain si fécond. Mais M. Sylvain Bonmariage a fait de meilleures choses que cet *Automne* et il est doué pour en écrire de meilleures. Mais qu'il se souvienne de se défier de lui-même et de sa facilité. Et que les Dieux le gardent du boulevard.

E. M.

HISTOIRE

Charles Merki. — *L'amiral de Coligny.* — Paris, Plon.

Excellent livre d'histoire. La méthode en est aussi bonne que le style et la composition. Parfaitement documenté, l'auteur sait bien que la tâche de l'historien n'est pas de mettre bout à bout des citations et des pièces, avec des choses dans la marge et plus de notes que de texte. Il n'avance rien qu'il ne prouve mais il prend la peine de composer soigneusement ; et les récits et les tableaux qu'il nous donne ainsi sont d'un homme de goût autant que d'un savant. C'est bien, quoiqu'on ait pu dire, le propre de la grande histoire. Aussi bon par le détail que par l'ensemble, le livre est plein de portraits achevés sans que l'auteur interrompe la chaîne des évènements. Le caractère politique plutôt que religieux des guerres de religion y est définitivement établi et la figure de Coligny éclairée d'un jour précis, où elle paraît dans sa médiocrité et sa morose suffisance.

E. M.

Hector Fleischmann. — *Dessous de Princesses et Maréchales d'Empire.* — Paris, Les Annales Politiques et Littéraires.

M. Fleischmann n'est pas un dramaturge, c'est un décorateur. A d'autres de raconter les faits, il se contente d'en situer pour nous le milieu. Son livre alertement écrit, avec finesse et mesure, nous montre des *dessous*. Les caprices de la mode, les notes des couturiers, le détail des toilettes, l'ordonnance des repas revivent à nos yeux dans de petits chapitres vifs et attrayants.

Pour ceux que satisfont, comme au temps de Shakespeare, ces indications manuscrites plantées çà et là sur la scène et pareilles à des étiquettes dans une roseraie, et qui n'ont d'attention que pour le jeu des personnages, de semblables riens sembleront bien futiles. Je préfère m'avouer de ces autres qui goûtent mieux la pièce et la psychologie même des héros s'ils en comprennent le costume et l'habitation.

H. M.

FOLK-LORE

Henry Cormeau. — *Terroirs Mauges.* — H. C. 1909.

Dans son pays des *Mauges*, vieille appellation d'un petit territoire enclavé entre l'Anjou et le Poitou vendéen, M. Henry Cormeau a su recueillir, avec une sagesse patiente, les éléments d'une précieuse contribution à l'étude de nos traditions.

Avec raison nous le voyons insister au début sur ces mots patois, si pleins de sens et si directement expressifs qu'ils sont intraduisibles et savent, mieux qu'une longue étude, éclairer toute une façon de sentir propre à une province. Ensuite nous trouvons les expressions populaires, colorées et vivantes, les *devinettes*, les proverbes, les chansons, les contes et ces remèdes de bonnes femmes si curieux, si imprévus.

Ce livre fragmentaire et instructif est excellent.

H. M.

REVUE DES REVUES

L'Occident. — J'ai déjà parlé ici au dernier numéro des admirables pages de M. ADRIEN MITHOUARD qu'il intitulait *L'oiseau rouge* et le *Mariage de Grenade*. Il faut ajouter *La démolition de la cathédrale* et *Le boulet d'or*. Ce dernier récit, avec son élégante légende et sa conclusion si noble sur le rôle de l'or, est une des choses les plus achevées qu'il nous ait été donné depuis longtemps de lire dans les revues. Eugène Marsan doit nous parler bientôt au *Divan* d'Adrien Mithouard. Mais ne puis-je auparavant reconnaître que l'auteur des *Pas sur la Terre* est un de nos trois ou quatre grands écrivains. Comme Barrès il devient classique, sobre, net... Il y a quelques années un symbolisme trop subtil nous déroutait en lui, tandis que les fièvres romantiques du *Jardin de Bérénice* distillaient en nos veines un poison aimé. Aujourd'hui Barrès, Mithouard, deux noms que nous avons plaisir à réunir.

— Et sur *la Porte étroite* d'André Gide, — ce roman si beau et parfois un peu agaçant, lu dans la *Nouvelle Revue Française* ; mais l'agacement disparait avec l'éloignement et il ne reste que la beauté, — le numéro de juillet renferme un merveilleux commentaire de FRANCIS JAMMES, si poétiquement émouvant que je souhaiterais si j'avais à parler de ce roman écrire des pages aussi pures.

La revue critique des idées et des livres. — Du 25 juillet, un bel article de FAGUS sur *la marine royale avant Henri IV.* Des faits et des dates, des dates et des faits. Mais entre les mains de Fagus les documents semblent vivre comme des drapeaux. Il porte partout une belle générosité, qu'il s'agisse d'histoire, comme dans cet article ou dans le *discours sur les préjugés ennemis de l'histoire de France* (examen du beau livre de M. Dimier, sur le même sujet [1]) ou qu'il s'agisse de poésie. Et son talent a des inégalités, qui sont précisément comme la rançon de sa fougue, mais comme il était bien inspiré quand il donnait, à l'*Occident*, cette *Complainte du pauvre bougre de chrétien*, beau cri, plainte émouvante, harmonieuse et expressive.

La Nouvelle Revue Française. — M. JULES ROMAINS y parle de la génération nouvelle et, s'il vous plaît, de son unité. La nouvelle génération c'est Jules Romains et ses amis, sans plus. M. Jules Romains le jure et le démontre, il faut le croire et nous nous gardons d'en douter. « *L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux* ». On le voit bien.

Pour parler sérieusement, des blagues de ce goût sont-elles dignes, demanderons-nous, et de *la Nouvelle Revue Française* et du talent de Jules Romains.

La Voile latine. — Nous signalons avec plaisir cette sérieuse et jolie petite revue que dirige M. Robert de Traz qui y signe de remarquables chroniques. — Dans le numéro de juillet-août, de tendres *élégies* par RENÉ DE WECK, et deux pages exquises de FRANÇOIS FOSCA : *L'Atelier du Boulevard Raspail,* petits souvenirs délicieux.

La Phalange et **Pan.** — *La Phalange* du 20 août publie des vers de LOUIS MANDIN et de GUY LAVAUD, et dans le numéro juillet-août de *Pan* nous retrouvons au sommaire les noms de ces deux poètes. Que Louis Mandin nous déçoit souvent, mais quels beaux dons ! Guy Lavaud s'embarasse aussi parfois dans ses périodes, mais je ne sais rien

(1) *Les préjugés ennemis de l'histoire de France*: — Nouvelle Librairie Nationale.

de plus émouvant que certains vers du *Livre de la mort* qu'ont cité les critiques. — Au même fascicule de *Pan*, des vers faciles et gracieux de JEAN METZINGER, et un hommage de CHARLES CLARISSE au très personnel *Théo Varlet*, hommage auquel nous nous associons pleinement.

ACHEM.

Memento. — L'*Ame latine* consacre son numéro de juin-juillet à la mémoire d'Emmanuël Delbousquet.

Les Guêpes (n° 7) contiennent trois de ces petits poèmes familiers que M. Francis Carco depuis quelque temps donne dans les revues et qui sont de menus chefs-d'œuvre. — A signaler encore les vers d'une si heureuse plasticité de M. Edmond Gojon, dans la *Rénovation Esthétique* (août). — Dans ce recueil de littérature nous ne pouvons que signaler à nos lecteurs la *Revue du syndicalisme français*, nouveau périodique mensuel dont le titre dit assez l'importance. Le premier numéro vient de paraître. — En octobre paraîtront : à Paris, *Noir et Blanc*, sous la direction de MM. Louis Thomas et Ochsé, et à Lyon, *L'Art libre*.

NOTES

On trouvera dans notre prochain numéro *la silhouette* de M. Pierre Fons qui n'a pu être achevée à temps pour paraître dans ce fascicule.

***

Notre confrère M. Charles Clarisse nous prie d'annoncer qu'il fera paraître au cours de l'hiver : *La loi profonde*, poèmes, et *L'individualisme contemporain et ses Précurseurs.*

*
* *

En novembre paraîtront aux éditions des *Guêpes :*

Instincts, précédés de *Danses* et de *Villes* poèmes en prose de FRANCIS CARCO, tirage à petit nombre : Hollande, 5 francs ; vélin, 2 fr. 50.

On souscrit aux *Guêpes*, Saint-Rambert d'Albon (Drôme).

*
* *

Les amis de Charles Doury, mort prématurément, se proposent de réunir ses œuvres en un volume qui sera publié par souscriptions. On voudrait que l'ouvrage fût le plus complet possible. L'on possède les papiers du mort, à l'exception de quelques fragments que Doury avait égarés. Les autres sources sont l'*Intransigeant*, le *Chroniqueur de Paris, les Essais, l'Occident, le Thyrse, Le Damier.* On saurait gré aux personnes qui connaîtraient d'autres périodiques où Charles Doury ait collaboré de les signaler à M. Eugène Marsan.

*
* *

AUX ÉDITIONS DU « DIVAN »

FRANCIS EON, **Trois Années**, *poésies.* — Un volume in-18, 3 francs.

JEAN MOREL, **Pour l'Ame errante,** *poésies.* — Un volume in-18. 2 francs.

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE, G. CLOUZOT.

Vers

1

Cette rose empourprée qui sous mes doigts fléchit
Te ressemble, ô ma chère fleur du soir, cueillie
Sous la lampe, au massif des jupes dégrafées,
O mon amie, dont le corps souple d'élancée
Comme une rose défeuillée et demi-morte
En pliant s'abandonne à mes mains qui te portent.

2

Sur ton visage blanc d'une grâce si sobre
J'ai tendu tes cheveux couleur de vieil Octobre :
Et, paysage qui mêlerait l'or et l'azur,
Ton visage à travers la fine chevelure
A lui dans le grand jour où je t'ai regardée
Comme un ciel sous le fauve Automne des forêts.

3

Vois-tu, lorsque je pense à ton visage tendre
C'est comme s'il naissait des roses dans des cendres
Ou encor, comme si, au milieu d'un hiver
Quand le givre a fardé la vitre, un rayon clair,
Par la fenêtre alors redevenue limpide,
Entrait et avec lui tout le printemps humide.

Guy Lavaud.

Poème

Quoi que fasse de toi le sort et qu'il me veuille,
Tu ne pourras pas plus que moi je ne le peux,
Oublier ce jour cher où, parmi tes cheveux,
Un Octobre mourant laisse pleuvoir ses feuilles.

Le tiède après-midi traînait à travers champs
Des senteurs de coing mûr et sa langueur blessée
Et, grave, tu disais la semeuse passée
Qui dore les grands bois du suprême couchant.

Sous le faix alourdi de pourpre vigne vierge,
Je revois la maison penchante avec l'enclos
Et ton arrêt soudain, et le désir éclos
D'abriter notre amour sous ses rideaux de serge.

Il est des souvenirs qui veillent tout en nous,
Lampe sainte du chœur que rien ne doit éteindre,
Et par là, malgré tout ce qu'il nous faudra feindre,
Nous restons à jamais désignés entre tous.

Un rosier se courbait sur la barrière close,
Une dernière fleur y penchait son cœur lourd....
Ah ! quelle ombre jamais l'effacera ce jour
Qui joignit nos baisers sur une même rose.

André Lafon.

Silhouettes

Pierre FONS

> Il faut sans doute un sentiment plus profond que la curiosité pour pénétrer les derniers et les plus merveilleux mystères de la caverne.
>
> Léonard de Vinci.

Pierre Fons est né à Toulouse le 16 juillet 1880, d'une famille d'érudits et de juristes et qui aime, comme cent ans plus tôt celle de Stendhal à Grenoble, rappeler de lointaines origines italiennes. Aussi la ferveur de son accent nous frappe quand il s'écrie :

O cité d'Apollon et de Pallas, Toulouse !...

Nous comprendrons mieux, si nous les rattachons à des influences ethniques, les livres de ce jeune poète enclin aux rêveries métaphysiques.

L'amour de la ville gréco-latine, que Victor Hugo appelait la romaine, et où Fons vécut son enfance et sa première jeunesse, est à la base de

tous ses sentiments et a donné leur personnalité à ses vers de début. Il lui garde fidèlement encore son souvenir dévotieux, maintenant que les circonstances de la vie l'ont éloigné de son berceau natal.

Il poursuivait ses études de droit quand les revues locales accueillirent sa collaboration. Il publia deux ou trois plaquettes hors commerce, et à 23 ans, devint maître ès-jeux Floraux de cette Académie fameuse dans nos annales littéraires et où se perpétue le culte de Clémence Isaure.

Un ami nous le décrit alors promenant, de la rue Alsace ou du Grand-Rond aux rives de la Garonne, une élégante silhouette un peu sombre et hautaine, — par timidité fière, sans doute, — et une physionomie mate d'artiste florentin sous les boucles romantiques de ses cheveux noirs.

Déjà l'ardeur de son lyrisme et les angoisses d'une trop inquiète pensée le portent à des méditations passionnées ; il souhaite trouver son intime credo dans les affinités secrètes et révélées de l'Etre et du Divin, il veut « rendre toutes valeurs à la vie, en lui imposant comme arrière fond le mystère ».

Qu'on ne se heurte point tout d'abord à une facile et apparente contradiction devant ce poète Toulousain, admirateur du ciel méridional, chantre de sa Gascogne soleilleuse où il retrouve avec joie les vestiges romains semblables à ceux que des voyages encore lui ont permis de contempler

sur le sol d'Italie, — mais qu'une enfance frissonnante et triste a précocement penché sur l'aridité des problèmes contemporains et que l'étude de la philosophie a déraciné des croyances positives.

Un jeune slave qui n'eût rencontré que la relativité des apparences eût nié l'absolu ; tandis qu'un riverain de cette mer sacrée où, suivant Jules Tellier, « il y a trente siècles le subtil et malheureux Ulysse agita ses longues erreurs », même désemparé, un riverain de cette mer mystérieuse préférera avant toute négation accepter « l'ambiance immense du mystère ». Fons affirme en effet que le mystère est nécessaire à la vie, qu'il ne faut point le sonder et qu'il suffit de le goûter. En pourrions-nous donner une explication et les systèmes qui l'ont tenté n'ont-ils pas montré leur vaine prétention ? Chacun doit conserver son propre sentiment aussi légitime qu'incommunicable.

Pour bien saisir cette conclusion, à laquelle arrive à mesure qu'elle prend conscience d'elle-même une raison réfléchie, il faut ouvrir les livres de Pierre Fons et suivre la courbe continue de sa sensibilité pensante.

Emile Pouvillon qui préfaça *L'heure amoureuse et funéraire* a justement mis en valeur que Fons est un élégiaque. Tout ce premier recueil est en nuances, en grisailles de sentiment et cependant les vers colorés et chanteurs y abondent.

Le poète souffre, il cultive sa douleur, il l'orne : ce sont les jeux de son âge. Il chante l'heure des baisers, l'heure des larmes. Mais il puise plus dans son impatient désir que dans sa mémoire : ses amours sont presque irréelles ; il les a surtout rêvées, il berce dans son cœur tendre une image que lui-même ne connaît pas encore.

Ses sentiments cependant sont expressifs et ils sont profonds, ils se traduisent souvent en cris émouvants :

Mon sommeil a rêvé de toi jusqu'à l'aurore,
Et la chambre était belle et pleine de ton cœur.

Pour qui se replie noblement sur soi-même et sait garder en ses abandons une parfaite mesure, la forme rigide et périlleuse du sonnet convient parfaitement. La voluptueuse lenteur de ce cadre étroit, la monotonie obsédante des rimes et leur fatale répétition distillent mot à mot l'ineffable beauté d'un sentiment enivrant.

Ce livre presque tout entier emprunte cette forme sévère, et presque toujours aussi heureusement qu'en cette page intitulée *La Victoire du jour* :

La splendeur du soleil vient me reconquérir ;
L'ombre qui fut mon cœur se mêle aux ombres claires
Des feuilles : ce repos pour mes yeux solitaires
Est doux comme un baiser qui ne peut pas mourir.

Si le Passé, mauvais ou cher, qui vint s'offrir
A mes désirs d'enfant, tout proches de la terre,
Est encore vivant, j'entends sa voix se taire :
Sous les arbres si beaux je ne sais plus souffrir.

Douces feuilles d'été, sœurs des nids et des ruches,
Gardiennes des clos d'ombre aussi frais que les cruches
Où les sources, à l'aube, alanguissent leur bruits,

Je bénis votre paix, à mon âme pareille,
Et dans ces jours plus blonds que la plus blonde treille,
Je sens mon cœur mûrir comme vos rouges fruits !

Pierre Fons au cours de ce volume se révèle pleinement, à la fois tendre, triste et fier, chérissant la solitude qui le blesse et jaloux de sa sincérité.

Une enfance sevrée trop tôt des caresses maternelles, une âme sensible à la douceur des jardins, voilà ce que nous devinons entre les vers contenus de ces sonnets dont les trois thèmes favoris sont l'automne, les mains et les roses. Il n'en faut pas plus pour ordonner un poème délicieux.

Puisqu'en sculptant ma vie, ainsi qu'une urne rare
Destin, je souffre tant du rêve qui la pare,
Epargne-moi du moins de douter de l'Amour.

Les pages se ferment sur de reposantes *images familières*, sur des descriptions de paysages aimés, comme le poète en donnera encore bientôt en des plaquettes précises, aux arêtes un peu dures où fleurit çà et là une rose épanouie.

Car toujours, jusque dans l'à propos, il porte une gravité ardente, des figures de noblesse et d'espoir.

Avant de quitter ce livre nous insisterons sur sa constante harmonie, sur sa naturelle plainte mélodieuse. C'est une remarque importante puisque dès son second volume Pierre Fons brise volontairement ce moule pur, et, pour mieux définir son adéquate pensée comme par crainte aussi de la banalité, détruit la musique de son vers et rompt l'habituelle syntaxe.

C'est que, ainsi qu'il nous le confesse dans la préface de sa *Divinité quotidienne*, il a médité cette phrase de Boileau : « quand je fais des vers je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit dans notre langue. » Rapprochez cela de cette opinion que tout a été exprimé depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, et vous vous expliquerez comment les poèmes d'un auteur qui vise un peu trop peut-être à l'originalité absolue en gardent, autant dans l'expression que dans le sujet, une herméticité parfois déconcertante et d'étranges heurts dans la phrase.

Quant à l'inspiration de ce volume, le poète la préfère hautement à celle du précédent. Il écrivait alors :

Je ne voudrais pas vivre, hélas ! pour d'autres joies
Que la douceur des vers et des roses qui ploient
Inclinant vers les longs soirs d'août, tant de splendeur.

Je ne saurai porter bien haut mon orgueil mâle ;
Je ne suis qu'un enfant qui rêva d'être pâle
Et d'être aimé pour sa souffrance et sa langueur !

Aujourd'hui, il réprouve des grâces aussi puériles. Il se sent un être social et il veut célébrer « la vie, quotidienne et mystérieuse divinité des choses... » Toute cette œuvre est empreinte d'une très haute et très noble philosophie.

Quand la science, le rêve, en leurs étroits miroirs

Ne reflètent jamais que notre humanité,

et que

Nous ne saurons jamais ce qu'est vraiment la vie,

il nous faut néanmoins lui créer un sens, lui donner un but, afin de jouer de notre mieux un rôle

Dans le drame du monde inconnu même aux dieux.

Il faut vivre en beauté, conseille sans cesse Pierre Fons, et à force de volonté il recueille les aspects fragmentaires et variés de son idéal. Chaque poème marque une étape de son ascension. Ce très beau sonnet nous dévoile une parcelle du secret insondable de son évolution :

Ils t'ont menti ceux qui proclament le néant
Et prévoient le hasard maître immortel des mondes !
Si les matins s'éploient sur les collines blondes,
La vie a dans son sein quelques secrets plus grands.

Les livres t'ont fait mal, ô trop pensif enfant !
Ne les écoute plus ; car à ton cœur répondent
Sans cesse les amours dont les ardentes rondes
En ton sang ont ému de plus forts battements.

Entends, entends le guide éternel qui t'appelle ;
Il faut vivre tes jours : toute la vie est belle,
Même à travers les pleurs, même à travers la nuit ;

Et quand la mort bientôt étreindra les collines,
Epie à l'horizon se répandre le bruit
Que nouent dans l'infini les étoiles divines.

On ne pourrait nier que cette poésie provient plus du cerveau que du cœur. Sous ses arrêtes précises elle est souvent une méditation, presque jamais une rêverie. On y voit le souci de la sérénité antique, la nostalgie de l'infini, un curieux amalgame de sensibilité et d'orgueil. Le stoïcisme en est adouci par l'amour, mais cet amour est encore trop abstrait. Nous devons, puisque suivant la parole de Paul de Tarse : « ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement », aimer le mystère et y tendre, nous conformant aux lois de l'univers pour dégager la divinité qui est au fond des êtres et des choses.

Toute cette philosophie est un peu froide et demeure imprécise, du moins elle a pour elle sa tenue et son unité. Le poète procède visiblement d'Alfred de Vigny et de Sully-Prudhomme, — malheureusement plus du dernier que du premier.

Fons du reste afficha souvent son goût pour Sully-Prudhomme, et il lui a consacré dans la collection des *célébrités d'aujourd'hui* une étude très nourrie: nul sujet ne lui eût mieux convenu, tant il est lui-même enclin à allier la poésie au rêve intérieur. Le poète de *Justice* à son « Que sais-je ? » répondait : « Je sais que j'existe et qu'il existe un mystère d'être. » N'est-ce pas la pensée même que nous venons d'exprimer de la *Divinité Quotidienne ?* N'est-il pas encore curieux de voir Fons excuser tous les mauvais vers de Sully-Prudhomme, les affirmant inévitables à qui ébauche, à qui innove ? Puis il ajoute, quand le sens de la strophe nous paraît parfois difficile et demande un pénible effort : « ces initiations nous semblent une nécessité et presque un délice.... La formule poétique est à l'idée ce que la formule algébrique est à la science: une condensation d'absolu... »

Ces idées sont d'autant plus intéressantes pour nous qu'elles expliquent en grande partie la théorie poétique de notre jeune auteur. Lorqu'il retrouve ensuite les héroïnes de Racine dans les jeunes filles des fresques d'un Botticelli, écoutons-le encore discuter sur le lien de la nature et de l'art. *Le décor du Quattrocento*, petit livre important daté de Rome, septembre 1905, loue chez les peintres italiens du xve siècle ce sentiment particulier de la nature qui leur fit rendre si intensément la beauté usuelle. Les Quattrocentistes

en effet ont peint plus leur temps et leur milieu que des sujets froidement convenus ou une hypothétique histoire.

« L'art est inévitablement réaliste, mais sans poursuivre le détail objectif pour son exactitude même : non plus que l'artiste n'a droit à déformer la nature, il n'a le devoir de la copier mesquinement en toute occasion ; qu'il retienne surtout les suggestions primordiales, les plus profondes connexions de l'individu et des choses..

« S'il y a un tragique quotidien, comme l'affirme M. Mæterlinck, parce que nos moindres actes impliquent un extrême Inconnu, ce tragique naît aussi de ce que les plus humbles gestes contribuent par leur agrégation aux immenses drames de la Vie. »

On conçoit comment le critique va reprocher maintenant à Raphaël « qui demeure le type de la perfection adolescente » d'avoir « conçu dans ses tableaux une allégorie, machinale projection de l'homme sur l'univers, non cette réciprocité de la Nature dans l'homme qui est le vrai symbolisme. » Voilà une nette réprobation de cet anthropomorphisme étroit qui fait de l'homme la fin de l'être. Car s'il convient de réintégrer l'humanité dans la Nature et s'il ne faut jamais les opposer l'une à l'autre, il ne serait pas plus sage de les identifier, ce qui serait un autre écueil, aussi dangereux que le premier.

Mais nous retrouvons surtout ces opinions

émises dans ce recueil compact d'*Essais* dont le nom seul est tout un programme : *Le Réveil de Pallas.* (1906).

Déjà, disant l'éloge de Clémence Isaure, fille de Pallas, « Pallas, reine d'éternité », Fons avait montré sa piété pour la déesse tutélaire. Comme Charles Maurras, il lui aurait dit volontiers : « Des hommes, des hommes mortels, voilà leur titre auprès de toi, » si on lui avait demandé pourquoi il appelait sur ses contemporains l'égide d'Athéna. Il la prie, cette guerrière raisonnable, de manifester à nos yeux le sens de la vie, et il ferait encore sienne cette autre parole que le même maître lui adressait aussi : « Il faut que tu nous marques la cadence de l'univers. »

Mais ce jeune homme possède la fougue de son âge, il veut, en même temps qu'il affirme sa foi dans la vie, tenter aussitôt de fixer « quelques indications des tendances intellectuelles de notre époque, ne serait-ce que celle importante essentiellement, certes, de rendre toutes valeurs à la vie, en lui imposant comme arrière-fond le mystère. »

Pour sa démonstration d'une renaissance gréco-latine, Pierre Fons a judicieusement choisi les études qui portent d'elles-mêmes ses idées maîtresses, et, pour exprimer ce que sont à son sens les grands courants de la pensée contemporaine, il retrouve chez les principaux littérateurs d'aujourd'hui : l'amour de la vie et de la clarté, l'oubli de la folie chrétienne, la suprématie de la

raison. Qu'on ne le dise pas cependant nietzschéen, quand sévèrement il ne se veut que méditerrannéen et partisan sincère de la renaissance classique, de l'hégémonie latine, de la philosophie naturaliste.

Nous ne le suivrons pas dans le détail d'une argumentation assez dispersée, aboutissant à des conclusions sociologiques et à des conclusions esthétiques. Peu nous importe le socialisme libertaire auquel il arrive. Ce sont avant tout des rêveries d'adolescent dont les réflexions littéraires gagnent aisément les domaines les plus stricts de la morale. Mais de semblables préoccupations sont assez rares pour dévoiler à elles seules une âme haute.

Est-ce que le progrès sera réalisé après de longues périodes d'apprentissage ? L'idée déposée dans les âmes d'abord réfractaires germera-t-elle peu à peu pour devenir ensuite le guide souverain ? Voilà ce que croit l'auteur du *Réveil de Pallas*. Combien nous préférons la simplicité de son lyrisme quand, acceptant le déterminisme de la vie et se recueillant en face de la mort, il s'écrie :

Alors le cher passé me devient étranger,
Mon enfance qui joue au seuil gai d'un verger,
Mes amours ébauchant quelque vaine figure ;

Et, la nuit dispensant tous ses sereins effrois,
Je sens mon corps joyeux et craintif à la fois
De n'être plus bientôt qu'un peu de cendre obscure.

Pour une récente enquête il condensait dans sa réponse son plus catégorique acte de foi, il écrivait :

« Je *veux* profondément croire en des réalités essentielles et mystérieuses dont la vie perçue par nous offre simplement des correspondances et des symboles, si tragiques et si magnifiques qu'ils soient. Aussi je regrette qu'on prétende anéantir l'enchaînement des formules esthétiques qui précisent l'aspiration de l'humanité vers une indispensable synthèse morale ».

Un travail approfondi sur les idées de Pierre Fons relèverait sans doute quelques contradictions, et surtout des affirmations choquantes pour bien des consciences. L'auteur généralise trop hardiment ; et parce qu'on ne saurait suspecter sa bonne foi, on regrette d'autant plus çà et là de rapides touches d'un mysticisme anticlérical indignes d'une sereine philosophie.

Pour terminer ces critiques dans une étude qui veut surtout éclairer un jeune littérateur, un des plus représentatifs de son époque, je signalerai encore ce style qui sous couvert d'écriture originale imite parfois le lourd jargon des métaphysiques allemandes. Fons est souvent obscur soit par une concision trop tendue, soit par des tournures déroutantes. Il a confessé son désir de ne pas laisser la langue française « étouffer dans les ankyloses du convenu et les scléroses des ressassements » ; il est inutile cependant, même

pour se sauver de la banalité, de la disloquer ou de l'alourdir.

L'homme ne doit pas laisser la prédominance à une seule de ses facultés. Pierre Fons a donné du classicisme une heureuse définition :

« Le classicisme c'est l'esprit conforme à la tradition hellénique librement modifiée suivant les besoins de l'histoire, — la science du choix, de la similitude entre la pensée et la forme, — l'alliance égale de la sensibilité et de la raison, l'élégance dans la force, en un mot l'harmonie... »

Souhaitons que ces paroles lui deviennent à lui-même et bientôt applicables ; l'unité de son inspiration en resplendira davantage. Le style et la pensée suivent les mêmes lois ; et quand nous voyons Pierre Fons tendre peu à peu vers une inspiration plus stable, avec autant d'émotion grave et moins de vague désespérance, nous pouvons prévoir avec certitude l'heure prochaine où ses idées, retrempées à la plus pure source des affections humaines, influenceront son écriture jusqu'au parfait équilibre.

Il disait naguère que l'heure rêvée entre toutes serait pour lui celle

Vécue entre les bras d'un Grand Amour sacré

et cette heure il l'a attendue fervemment dans un réconfortant labeur. Aujourd'hui il entrevoit

la continuité de sa vie, et comme en hésitant encore, il trace ces strophes reposées :

Je n'entends plus en moi la fièvreuse jeunesse
Se plaindre ou s'enivrer en tourments musicaux :
Voici que maintenant ma dignité me presse
D'interdire mon chant à de trop vains échos.

Je me veux détourner sur leur route inquiète
Des muses d'égoïsme et des muses d'ennui
Car certes je prétends que déchoit un poète
En blasphémant l'aurore à cause de la nuit !

Sous un doigt sans repos les rayons de la Lyre
Se faussent peu à peu dans leurs profonds accords
Et, serves du plaisir, de l'orgueil, du délire,
Pour quelque haut dessein ne savent plus d'essors.

Aussi vous contenant, Emotions secrètes
Des travaux assidus et des chastes amours,
Je sens que s'élabore en vos ferveurs muettes
Un rêve de Beauté si pure et si parfaite.

Qu'elle m'éblouira moi-même quelque jour !

Moins tourmenté le poète devient plus sobre et plus clair ; il recouvre peu à peu la totalité de son rêve le plus inquiet ; il renoue ce qu'il appelle la tradition méditerranéenne. Au seuil de sa trentième année il a mûri les dons les plus enviables, il a fixé les élans douloureux d'un cœur avide de tout embrasser, et si le problème du monde le trouble

toujours, il a choisi du moins l'attitude la plus noble et la plus pathétique. Ses livres jusqu'à ce jour ne sont pour moi qu'une préparation, mais qui force la sympathie même de ses contradicteurs. Avec une confiante certitude, on doit espérer l'éclosion d'une œuvre.

Henri Martineau.

Farniente

Couché, face à l'azur, sauvage nu, dans l'antre
Où les strates du tuf ocreux et micacé
Brillent au dur reflet de cette arène ardente,
Je m'éveille et recueille, lyrique insensé
En mal d'égratigner quelques vers nonchalants,
Un roseau naufragé parmi les varechs blancs.

Littérature !

Je ris au plein soleil, roi libre de mon île
Déserte, au bord de l'anse minuscule
Où limpidement les vaguelettes babillent,
Toutes tièdes sur le clair sable miroité.

Emeraude et bleue, la mer arque l'horizon large
Sur l'azur bienheureux des éternels étés ;
Là-bas,
En calme et translucide frise de montagnes,
Le lointain continent s'estompe de lilas.

Soleil ! Dans l'île extasiée,
Plein les pins, les lentisques et les arbousiers,
Plein mon île
Longuement endormie au soleil de midi,
Des millions, des milliards de cigales grésillent.

Soleil ! soleil ! je vais chanter
Les goélands tournoyant sur les rochers déserts
Et la voile glissant, blanche en plein outremer
Sous le beau ciel d'été.

Mais non : bon sauvage marin,
Couché, face à l'azur, dans l'antre,
Complaisamment recuit sur cette arène ardente,
Je ne désire rien,
Caressé par la brise universelle et libre,
Sans fatras littéraire, sans papiers, sans livres,
Sans frères-hommes et sans dieux,
— Et sans pensées non plus, pardieu ! —
Sinon livrer à l'heure heureuse ma chair ivre.

Cigales, célébrez mon lumineux royaume :

Moi, jetant le roseau, je retourne au sommeil
Dans le sable argenté de l'antre où le soleil
Joue en reflets ardents sur le tuf d'ocre jaune.

Théo Varlet.

Paresse

Mon frère, dans la fière ardeur de ses vingt ans,
Me dit : « Allons, va-t-en travailler ; il est temps :
C'est deux heures déjà ; va sur ton papier blême
Renouer le fil d'or cassé de ton poème ;
Ne remets pas à quelque avenir incertain
Le retour des heureux moments de ce matin.
— Hé quoi j'ai bien le temps ! Vraiment c'est trop tôt ! Laisse,
Laisse-moi demeurer un instant ; rien ne presse.
La strophe interrompue est bien sous son buvard ;
Promenons-nous encore un peu ; j'irai plus tard...
— Non ! Va-t-en travailler. Va-t-en, crois-moi ; profite
Du vol léger de la pensée à peine en fuite ;
La page tiède encore a pu te la garder
Mais, pour cela, monte à ta chambre sans tarder.
— Ah ! pourquoi nous hâter ? la journée est si belle !
Vois, notre bon soleil, de retour, étincelle.
Il pleuvait hier, comme il a plu tout cet été,
Et ce premier beau jour d'octobre, en vérité,
Au flanc des coteaux bleus, comme au creux des marnières
Traîne une si fluide et si pure lumière,

Que, le cœur rajeuni, je regretterais bien
De quitter tout cela pour quelques rythmes vains.
— Va, ton poème est bon et les heures sont brèves ;
Ton poème promet : il faut que tu l'achèves.
Dans quelques jours, à la ville nous rentrerons,
Et, dès lors plus de vers, plus de bonnes chansons.
Vois, déjà tes amis ont tous donné leur livre ;
Toi, l'aîné, qui devais devancer et non suivre,
Toi, dont plus d'un, souvent, demanda les conseils,
Tu laisses tes projets informes en sommeil,
Et plus tard, de toi seul, quand tu le peux encore,
Il ne restera rien dans des pages sonores... »

Et je m'en suis allé, docile, travailler,
Souriant à la fois au jour ensoleillé
Et au vaillant enfant dont la main fraternelle
M'encourageait d'un geste attentif et fidèle.

J.-R. de Brousse.

Le Thé des Marguerites

(Fin)

Il n'avait jamais pu voir sur une scène une créature en démence dépenser sa vie sans souhaiter d'être l'inspirateur de ses transports. Il avait désiré mille fois être l'amant des tragédiennes éperdues, des grandes cantatrices. En cet instant, il voudrait être l'amour de cette jeune fille aux accents sublimes. Aussi, lorsque le morceau prend fin, il s'attache à elle, se fait son cavalier servant, la suit parmi les groupes qu'elle parcourt, et comme ils pénètrent dans le salon qui forme les coulisses, voici qu'ils se trouvent seuls.

Stanley contemple épandus dans toute leur splendeur les cheveux magnifiques. Par caprice, par jeu, il y plonge la main.

La tête aussitôt se renverse, le corps entier se ploie. Le jeune homme doit supporter le poids de la taille sans force, et comme il la soutient, il voit blottie dans le creux de son bras une petite figure troublée, revêtue d'une expression craintive et tendre. Affolé, il se penche, mêle son visage au visage aimant et sans s'attarder aux yeux nuls,

il court vers la bouche où repose endormie la voix qui l'a charmé; il prend les lèvres fraîches, les quitte et les reprend encore.

Or, Philippe Arlemonde, qui, par hasard, s'est réfugié dans une salle avoisinante pour y fumer en liberté, a surpris ce baiser. Il s'en amuse.

— Eh ! Eh ! se dit-il, Stanley va bien. Que de conquêtes. Il n'aura pas été longtemps fidèle à madame Berty. Cela ne saurait m'étonner. Elle est vaine et légère. Ils ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Mais elle, songe-t-il encore, est-elle oui ou non amoureuse de l'homme pour lequel publiquement elle se compromet, et quel effet ferait sur elle l'annonce de son infidélité ?

Tout en se tenant ce discours, il retourne au buffet, s'approche de Rose qui, une coupe de champagne à la main, cause avec des amis, et comme George Thing en l'abordant lui demande : « Où est donc Stanley ? »

— Stanley, reprend-il à mi-voix, mais de façon à être entendu de Rose, il est là-bas avec mademoiselle Nanine. Il lui exprime son admiration dans un langage qui pour être succinct ne laisse pas d'être expressif. Un baiser, voyez-vous, est toujours plus éloquent que les mots.

En parlant, il observe sa victime. Nul doute qu'elle n'ait entendu. Un mouvement involontaire a trahi son attention. Mais son visage n'a pas bougé, elle a posé sa coupe sur une table doucement sans trembler.

— Dans un roman, songe Philippe, une amante vraiment éprise se fut, à mes paroles, trahie par un grand cri. Elle serait tombée à la renverse, évanouie, ou bien, plus simplement, elle eût cassé le verre qu'elle tenait. Pourtant une telle indifférence peut-elle être jouée? Peut-on si l'on souffre vraiment garder un calme si parfait ?...

Rose, à présent, s'éloigne de son pas élégant. Elle manie son éventail. Elle s'arrête ici et là, répond à ceux qui la saluent. Elle voit Stanley rentrer derrière Nanine et elle sourit. Puis ouvrant au large la porte-fenêtre du grand salon, elle disparaît sur le balcon. Nul ne peut l'observer ; on la croit occupée à respirer l'air frais du soir ; l'obscurité, le silence l'enveloppent, et séparée un instant du monde, elle cède aux tourments nouveaux de la jalousie. Elle pleure tout bas, soucieuse de cacher un mal dont la profondeur et l'intensité l'étonnent.

Stanley, qui la cherche, la surprend ainsi ; il demeure stupéfait.

— Mon Dieu, dit-il, que s'est-il passé, qu'avez-vous ?

— Ah ! supplie-t-elle, laissez-moi, laissez-moi ! Je pleure à cause de vous, car vous m'avez trahie. Bien aimé, je ne vous adresserai jamais aucun reproche, ce qui est fait est fait ; mais la destinée est cruelle. Ce n'est qu'au moment où vous m'oubliez que je comprends combien vous m'êtes cher.

Stanley touché, navré par ce désespoir n'épargne rien pour le calmer. Il se penche sur elle, l'assure de sa tendresse par des paroles douces, sincères, persuasives ; elle ne répond guère que par des larmes et des pressions de main. Dans cette minute, ils surent à quel point ils s'aimaient. Tous deux appuyés sur la balustrade regardaient tristement le grand jardin plein d'ombre qui dormait à leurs pieds. La jeune femme essayait sans y parvenir de dominer son amer chagrin. Faible et désarmée, elle était maintenant telle que Stanley l'avait rêvée. Pourtant cet amant bizarre loin de se réjouir demeurait accablé.

Sans qu'il ait voulu l'avouer, la gaîté de Rose avait fait ses délices et charmé sa vie, elle l'avait étourdi, grisé, rendu plus fort, elle avait dissipé sa mélancolie. Privé de cette joie communicative, il sentait retomber sur lui l'écrasant fardeau de son âme.

Il regrettait les plaisirs variés vers lesquels sa maîtresse l'entraînait jadis avec tant de grâce, il regrettait le sourire merveilleux de sa bouche, il appréciait trop tard les félicités qu'il avait perdues.

Au fond de son cœur plein d'angoisse, il appréhendait l'avenir et ce n'était point sans raison, car, aux côtés de cette compagne trop douloureuse et trop semblable à lui, il ne devait plus être heureux.

P. Régnier.



Les Chroniques

LES POÈMES

Guy Lavaud. — *Du Livre de la Mort*. — Paris, édition de la Phalange. — **Jean Balde**. — *Ames d'artistes*. — Paris, E. Sansot, 1909.

Le petit volume blanc de M. Guy Lavaud renferme seulement à peine une vingtaine d'élégies ; mais il est si lourd d'émotion et de signification que jamais poète ne donna à nos rêves plus riche aliment ni plus tendre musique à notre goût sensible.

Après avoir, dans un premier recueil qu'à mon grand regret je ne connais pas, chanté les eaux changeantes et fleuries, l'auteur pleure ici une morte aimée et la solitude de son cœur. Suivant l'égoïste loi du lyrisme, la blessure de l'amante comme la tristesse d'automne sont avant tout des motifs qui éclairent l'âme du poète. Nous ne compatissons qu'à sa propre souffrance, nous ne répondons qu'à sa plainte. Et ceux seulement qui, uniquement ouverts à la voix de

la raison raisonnante, ignoreront toujours la mystérieuse puissance de la pure mélodie et l'attrait des pleurs, ceux-là seuls ne seront pas remués par de tels accents :

Toi, tu riais, levant les yeux vers le miroir
Où s'animait d'un peu de rouge ton visage.
Moi je fermais les yeux afin de ne pas voir
Ce beau couchant cruel sur ton doux paysage.

Et tu disais : « Mon mal est comme un grand amant.
Hier, il me rudoyait ; maintenant il me pare.
Ces lys-là, sur mon front, viennent de son tourment,
Ma bouche saigne encor de son désir barbare ;
Mais les roses de fièvre, aux pétales épars,
Dont le rose déteint demeure sur ma joue,
C'est lui qui me les donne alors qu'il se fait tard
Pour que dans l'insomnie avec elles je joue ;
Dans mes yeux de lumière et que tu aimes tant
Ces massifs de bleuets, ces rangs de violettes,
C'est lui qui les rend grands et beaux en y versant
Les émouvantes eaux de mes larmes secrètes. »
Moi je pensais : « Quel peintre émouvant est la mort,
La mort qui fait éclore en toi des fleurs si belles
Et naître du désastre obscur d'un pauvre corps,
Chaque instant que tu meurs, quelque beauté nouvelle ».

Je ne saurais tracer de commentaires à des vers si émouvants. Il faut ici absolument citer, et citer abondamment, car jamais autrement on n'arriverait à donner l'idée de cette impalpable et si sûre poésie. Je m'associe tout à fait à la louange sincère et vive que lui décerne Jean-Marc Bernard (1) : « Le paysage qui

(1) **Jean-Marc Bernard** : *Sur le poète Guy Lavaud.* Le Thyrse, octobre 1909.

jusqu'à ce jour n'était rien qu'un décor pour l'idylle, avec lui se mêle intimement aux états d'âme et même à la vie des personnages. M. Lavaud a le don vraiment exceptionnel des assimilations de la nature. » Après des paroles si pleines je souscrirai encore volontiers à reconnaître en M. Guy Lavaud les plus solides tendances classiques. Mais J.-M. Bernard a-t il encore raison de reprocher si systématiquement au poète des incorrections voulues : on sent bien que l'auteur ne veut pas retoucher le fruit de son inspiration et préfère moins de fini à plus de spontanéité et moins de convenu à plus de trouvailles d'expression. Aussi préférons nous l'opinion qu'émettait naguère, dans *la Nouvelle Revue Française,* M. Jean Schlumberger quand à propos du *Livre de la Mort* il disait que quelques négligences de forme prouvent en faveur de la sincérité de l'écrivain : « Ainsi les vers de M. Guy Lavaud bénéficient de leur imperfection même et l'on se laisse aller à l'émotion de ses poèmes. » Oui, c'est bien là le rythme de la confidence sentimentale : le poète n'était pas libre de le choisir ou non, il s'est imposé à lui.

Relisons ces beaux vers où le mot pathétique émerge d'une musique continue. Pénétrons-nous de ce cri. Ecoutons encore :

Moi, je criais vers toi et vers les roux nuages
De tes cheveux trop lourds sur ta tête emmêlés,
Vers ton corps décharné comme le paysage,
Vers tes yeux plus amers que ses étangs salés.
Puis je me suis penché sur la haute terrasse,
Comme autrefois au bord du lit où tu mourus,
Dans l'espoir que j'allais au drap bleu de l'espace
Mon amour ! te reprendre après t'avoir perdu !

Mais je n'ai ramené qu'un peu de crépuscule
Tandis que demeuraient aux creux des horizons,
Comme un corps amaigri où la fièvre circule,
Des marais, des canaux et du soir sous un pont.

***

Je ne sais rien de si éloigné des vers de Guy Lavaud que ceux de Jean Balde. Mais malgré le frisson violent que ceux du premier font naître en moi, j'ai trouvé un plaisir très grave et très délicat à lire ces *Ames d'Artistes* qui nous sont révélées en des poèmes rigides et évocateurs.

Le troupeau somnolent tintait dans la nuit claire....

il faut admirer combien la sévérité parnassienne et l'impassible objectivité de l'auteur savent rendre, par la nuance des sous-entendus et la ferveur d'un rêve constamment élevé, des tableaux animés d'un relief puissant et d'une couleur vivante.

Tour à tour l'auteur chante toutes les incarnations de ces âmes obsédées, depuis les sources de leur rêve : la nature émue et solitaire et la grâce sereine, jusqu'à leur apothéose triomphante dans la gloire ou leur abandon misérable dans leur impuissance peuplée de chimères. Ils défilent tous devant nous, les simples, les heureux, les faibles, les souffrants, les incompris et les maîtres du temps. C'est le temple de l'art. Mais des visions reposées s'y trouvent aussi ; les poètes ne se haussent pas tous sur les tréteaux. A côté des statues colossales : Beethoven, Vinci, il y a place pour les petits groupes intimes comme *la Veillée :*

Il rêvait, soucieux, sa main longue à sa tempe.
Elle, en face, ployée en ses vêtements blancs,
Brodait sous l'abat-jour avec des gestes lents.
Un papillon butait tout autour de la lampe.

Le doux rayonnement d'or pâle était sur eux,
Mais le poète, au front vieilli par la pensée,
Pressurait sans rien voir sa pauvre âme lassée
Dont l'angoisse muette allait jusqu'à ses yeux.

Puis son front s'abattit dans la main presque inerte
Qui vacilla longtemps. La lampe tressaillit,
Et dans un souffle tiède au parfum recueilli
L'âme du soir entra par la fenêtre ouverte.

La jeune femme alors releva lentement
Ses calmes yeux noyés d'une douceur immense.
Dehors, c'était la nuit sans fin, le grand silence,
Et son cœur inquiet pressa son battement.

Ils restèrent ainsi face à face, immobiles,
Elle veillant sur lui dans le grand cercle d'or.
Le phalène étourdi butait, butait encor,
Et l'horloge comptait les minutes tranquilles.

Parmi des marbres travaillés d'une main plus ferme, pourquoi ai-je choisi un camée que déparent certaines gaucheries de lignes ? La pureté féminine de son sujet, la fluidité de son heureux symbole m'ont semblé surtout rendre un reflet de la personnalité distante de Jean Balde. Et à l'œuvre d'art elle-même je préférerai toujours l'âme de l'artiste.

Henri Martineau.

LES ROMANS

Marguerite Burnat-Provins. — *Le Cœur Sauvage.* — Paris, Sansot, 1909.

Je ne connaissais Mme Marguerite Burnat-Provins que par de courts extraits lus dans les revues et un

enthousiaste article de M. de Bersaucourt. Mais j'ai vu son portrait dans *Femina* et j'ai mieux compris son ardente sensualité devant la vie.

Depuis, une petite bibliothèque de gare où Henri de Régnier coudoie en édition illustrée Marcelle Tinayre, m'offrit, lors d'un récent voyage, l'heureux hasard d'y rencontrer *le Cœur Sauvage*.

Je comprends qu'un juge qui croit aux principes littéraires dise que ce n'est point là un roman, que *çà* n'est pas composé, que *c*'est plein de trous et d'une imprécision fâcheuse.

Je crois que rien n'est plus loin en effet de la convention : on dirait à lire ce livre qu'on vit intensément les heures d'une crise profonde. Pourrait-on s'étonner si tout ce qui n'est pas la brûlante passion demeure dans l'ombre ? A une amante sincère demanderez-vous de vous entretenir d'autre chose que de son amour ? Gretel ne peut nous parler que de lui, et c'est tant mieux.

Avant toutes choses elle veut s'expliquer elle-même, que nous connaissions son âme vibrante. Rien de plus sage puisque ce ne sont pas les évènements extérieurs qui le plus souvent amènent l'imprévu de la vie, et que la spontanéité de certains caractères peut à propos de faits quotidiens bouleverser de paisibles existences. Mais il me semble que chez Gretel il y a pour son enfance transposition de souvenirs et arrangement romanesque. Je ne nie pas ses conclusions, je doute seulement qu'elle y parvienne par un chemin aussi précoce et surtout aussi sommaire. Zola dans sa prétentieuse bêtise eut de ces colossales naïvetés. Mais une femme, une femme réfléchie qui n'a qu'à regarder en elle et interroger sa mémoire ! !

Est-ce du féminisme, veut-on singer le cerveau masculin d'un Max-Nordau ? Que veut dire cet hommage à Hœckel et ces tentatives d'explication par *l'arthritisme ancestral?*

Gretel fait bien rapidement son acte de foi Darwinien. Du moins éclaire-t-il d'un jour curieux combien nous vivons sur la philosophie des hypothèses de Darwin et combien notre sensibilité en est encore imprégnée à cette heure même où nous n'accordons plus tout notre crédit à un système plus séduisant que précis.

Gretel, que vous embarrassez-vous d'aussi lourdes théories ? vous êtes une jeune anarchiste, mais qui veut vivre. Et plutôt qu'un cœur sauvage vous possédez un cœur plein de civilisation et qui se révolte contre elle. Oui, tout le livre qui vous raconte est un livre de révolte, de révolte raisonneuse.

Mais j'aimerais bien vous accorder que la sensibilité vaut mieux que la raison. Les idées qui vous captivent sont hautes, trop hautes, vous ne pouvez les situer à leur plan. Vivez votre vie et votre inépuisable amour et si vous répétez encore : « Qu'ils sont heureux ceux qui croient savoir où est la vérité, » goûtez un peu de ce bonheur dans la fièvre des baisers, et demain... Gretel, cueillez le jour...

H. M.

Charles Derennes. — *Les Caprices de Nouche*. — Paris, La Vie Parisienne.

Tout évolue. Il n'y a pas cinquante ans les futilités de *La Vie Parisienne* étaient les réflexions de Thomas Graindorge, ce sont aujourd'hui les caprices

de Nouche. Voilà le livre rêvé pour lire sur la plage, le vrai livre de vacances : il a été celles de l'auteur sans doute, et sûrement celles des lecteurs. L'amusant récit aux badinages prévus, aux indécences consenties, qui déshabille encore d'esprit léger les illustrations souvent bien vues de E. Touraine !

Ce roman est le quatrième que nous donne Charles Derennes, jamais livres d'un même auteur ne furent plus dissemblables avec cette commune qualité : un indéniable talent et qui toujours promet plus encore. Nous causerons prochainement plus longuement de Charles Derennes, en esquissant sa *silhouette*.

F.

LITTÉRATURE

Hippolyte Scheffler. — *Blagues*. — *Deux auteurs Lorrains : Louis Bertrand, Emile Moselly*. — Nice, Aux éditions d' « Horéal ». — **Albert de Bersaucourt**. — *Paul Verlaine, poète catholique*. — Paris, Falque. — **Charles Callet**. — *Poètes nouveaux*. — Paris, Isis, 1909. — **Gaston Picard**. — *Adulescens*. — Draguignan, Librairie de « Mimosas ».

Nous avons parlé ici même du charmant talent de nouvelliste que M. Hippolyte Scheffler nous révélait dans de précédentes plaquettes. Aujourd'hui nous pouvons le goûter sous une forme nouvelle : il se montre à la fois critique et moraliste. Ne craignez cependant nulle pédanterie et nulle affectation. L'auteur même esquisse presque un détachement de dilettante quand il appelle *Blagues* son actuel souci de pensée positive. Mais quand il manifeste son amour

pour sa Lorraine natale vous reconnaîtrez, et sûrement, que cet écrivain mieux encore que les plus sages paradoxes, sait cultiver le jardin secret d'une très intime sensibilité.

Ce sont des qualités analogues, des qualités de cœur, qui font que parmi tous les nombreux livres sur Verlaine celui de M. de Bersaucourt est excellent. Il est rapide avec des négligences voulues de causerie simple, mais précis, exact, mesuré, et disant très finement des détours assez subtils. C'est de la vulgarisation un peu, hélas ! mais tracée d'une plume qui ne saurait être vulgaire et qui ici comme partout se révèle experte dans un genre difficile, tout de mesure, de tact.

N'est-ce pas du tact encore quand on étudie un poète que de lui laisser abondamment la parole. M. Charles Callet n'y a point manqué et il a choisi ses citations avec un goût remarquable. Il convient de louer ce noble amour des poètes et nous espérons que M. Callet ne s'en tiendra pas à ses quatre noms : Louis Pergaud, Roger Frène, le pathétique Louis Mandin et ce Michel Puy qui n'a encore rien recueilli en volume et dont les vers cités sont fluides et attirants comme un soleil d'octobre.

Mentionnons encore les petites pages où M. Picard réussit à nous intéresser aux chimères d'un jeune homme empoisonné par la littérature. Nouvelle preuve du danger de l'idéalisme. Qu'avec moins de sang, semblable adolescent meure vite dans l'âme de l'auteur : il renaîtra avec plus de maturité et aura du talent.

H. M.

HISTOIRE

Hector Fleischmann. — *Robespierre et les femmes.* — Paris, Albin Michel, 1909.

Plaidoyer dithyrambique en faveur de Robespierre, clairement et adroitement écrit. M. Fleischmann veut montrer toute l'intégrité, toute la vertu de son héros qu'il se plaît à nommer un romain. Il détruit en effet ces légendes simplistes qui ne pouvaient voir dans l'auteur principal de l'absurde Terreur qu'un ignoble débauché et un moderne Sardanapale. Mais s'il est possible que dans le privé Robespierre fut désintéressé, sobre et chaste, en faut-il nécessairement concevoir la plus entière admiration. Lombroso lui eût trouvé le crâne du mouton. Mais Lombroso est mort et sa sotte doctrine avec lui. Robespierre couchait seul et ne vivait que de fruits, si l'on veut ; ça peut-être intéressant pour fixer la psychologie du jacobin, illuminé fanatique. En oublierons-nous les idées et les actes ? M. Fleischmann malgré son réel talent a tort de le croire.

P.

REVUE DES REVUES

Dans **la Revue critique des idées et des livres** on lira avec fruit deux articles d'Eugène Marsan. Dans le premier (10 octobre) notre collaborateur écrit dix petites pages d'une justesse absolue à notre sens et d'une parfaite mesure sur *l'influence de Victor-Hugo*. Le second (10 novembre), à propos des tendances de la jeune littérature, dissèque clairement *l'Unanimisme* de M. Jules Romains. Nous avons déjà dit ici tout le cas que nous faisions de l'indéniable talent de M. Jules Romains, nous avons aussi fait quelques

réserves sur sa doctrine et la réclame dont il l'entoure : l'article d'Eugène Marsan montre au grand jour ce que valent ces nébuleuses théories. Si les royalistes d'Action française n'y peuvent souscrire, je ne pense pas les voir revendiquer davantage, par ceux qui veulent bien associer poésie et réalité mais font assez fi du pur idéalisme verbal — La solide et toujours curieuse **Revue du Temps présent**, après une étude féroce de M. RAPHAEL COR sur *M. Claude Debussy et le snobisme contemporain*, ouvre une enquête sur le célèbre musicien. Il faut une compétence musicale indéniable pour hasarder une opinion motivée sur un aussi grand sujet. Nous ne rappellerons que l'émotion profonde qui nous poigne à la représentation de *Pelléas*, ou quand au piano une voix nous chante avec une grave tendresse ces inoubliables mélodies sur des vers de Verlaine. — Nous relevons aussi, mais avec une concision dûe seulement au manque de place et que nous regrettons, dans **la Rénovation Esthétique** qui publie presque toujours des vers remarquables, cette pensée courageuse extraite du *Journal d'un passant* par LOUIS LORMEL : « Mon ambition : être, assez riche pour pouvoir me payer des ennemis. » — Dans **la Chronique médicale** (1er octobre) *le rôle des névroses dans le « Triomphe de la mort » de Gabriele d'Annunzio par* ANDRÉ MONÉRY. Ça nous change un peu des idioties d'un Max Nordau, cette belle page de clinique comme il est indispensable d'en écrire avant d'en pouvoir tirer ces belles généralisations auxquelles nous a habitués notre collaborateur. — Il faut lire dans **le Mercure de France** (16 octobre, 1er novembre) ces pages où une plume délicate nous parle de *Jules Tellier*. Nous ne pouvons que les signaler aujourd'hui, nous réservant de revenir bientôt sur le délicieux et infortuné auteur de *Tristan Noël*. La même revue (16 septembre) nous révélait de bien beaux vers de FRANÇOIS PORCHÉ. Nous saluerons toujours avec plaisir et émotion ce qu'écrit ce poète si probe et d'une si grande élévation d'âme. Si cette fois la voix moins âpre à des frissons de tendresse, nous l'écouterons avec une joie amicale plus complète :

Je croyais mon cœur sec et vieux comme l'automne
Avec ses craquements de bois mort. Je m'étonne
De le voir, à présent, risquer de jeunes pousses
D'un vert pointu. Mon Dieu, que tes brises sont douces !
Que ta goutte de pluie est tiède ! Elle me touche
Comme un doigt, et la sève a coulé dans la souche.

Nous voudrions citer davantage. Nous voudrions également citer d'autres poèmes. Nous ne pouvons que les mentionner hâtivement. Ce sont de GUY LAVAUD dans la **Nouvelle Revue Française** (octobre), EMILE HENRIOT, plein de nostalgie du ciel romain, dans **l'Ame latine** et **le Feu** (octobre), ELSA KOEBERLÉ dans la **Phalange** (septembre), et HENRI DE RÉGNIER, JULIEN OCHSÈ, LOUIS MANDIN, PAUL FORT dans **Vers et Prose**. — Pour l'inauguration du monument d'*André Lemoyne*, à Saint-Jean-d'Angély le 31 octobre, la **Revue des Poètes** (10 novembre) reproduit les discours qui y ont été prononcés et les poèmes qui y furent déclamés. — Signalons encore deux nouvelles revues **Paris-Coulisses** revue théâtrale, sérieuse et désinvolte, et **L'île Sonnante,** petite revue des lettres, dont le comité de rédaction réunit nombre de nos amis.

NOTES

Il y a bientôt un an que parut, sans préface, sans programme, sans manifeste, le premier numéro du *Divan*. Ce n'est pas davantage aujourd'hui que nous afficherons une profession de foi. Tous ceux qui nous ont suivi, — et ils sont nombreux d'après les témoignages que nous avons reçus, — savent que nous sommes uniquement épris de littérature et d'art. Non point que les collaborateurs du *Divan* ne puissent être que des mandarins eunuques et ne sachent individuellement porter sur un autre terrain toutes les revendications qu'ils croient légitimes. Mais nous avons plaisir à réunir, à l'heure des trêves et dans un amour commun des lettres, des noms comme ceux de Eugène Marsan, Jean-Marc Bernard, Louis Mandin et Jean Florence.

A partir de Janvier prochain nous offrirons plus souvent encore à nos lecteurs ce plaisir délicat. Le *Divan* en effet paraitra mensuellement en 1910. Nous espérons que tous nos amis tiendront à nous apporter leur indispensable concours et leur effectif encouragement.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE ANNÉE

POÈMES

Roger Allard : L'aube sur la cité 89
J.-M. Bernard : Apostrophe des Guerriers. 261
A. de Bersaucourt : L'allée qui conduit au cimetière. 220
Henri Bouvelet : L'affranchissement. 152
J.-R. de Brousse : Paresse. 312
Francis Carco : Poème 218
Paul Drouot : Faust. 90
Francis Éon : Fidèle à mon dessein. 7
Mes Images familières 193
Albert Erlande : Italie. 77
Emotions chantées 249
Pierre Fons : Poèmes. 133
Henri Gadon : Sur le carnet de Pierrot 137
Albert Hennequin : Eglogue 35
Francis Jammes : Fumée. 1
André Lafon : Poème. 151
Poème. 294
Léo Larguier : Désir d'air pur 2
Guy Lavaud : Vers. 293
Philéas Lebesque : L'odeur du sol mouillé . . . 68
Henri Liebrecht : Bucoliques 217

GASTON LUCE : Les Madones de Vinci. 262
EDGAR MALFÈRE : Route vers la mer 81
LOUIS MANDIN : Nuages dans les eaux 29
JEAN MARIEL : Poèmes. 79
A Venise 276
JEAN MARTINEAU : Vers 30
Vers. 259
JEAN MOREL : Ville d'Alsace. 87
JULES MOUQUET : Veille 36
JACQUES NOIR : Les Tamaris. 85
LOUIS PIÉRARD : Canaux, l'hiver. 170
POL SIMONNET : Décor d'Asie. 65
THÉO-VARLET : Farniente. 310

ÉTUDES LITTÉRAIRES

JEAN FLORENCE : De la méthode de M. Bernard Shaw. 69
EUGÈNE MARSAN : Charles Doury 125
HENRI MARTINEAU : Francis Éon 156
Louis Thomas 199
Pierre Fons 295
ANDRÉ MONÉRY : La Genèse des Névroses dans la Littérature contemporaine 140

FANTAISIES ET NOUVELLES

FRANÇOIS FOSCA : La conversation sur le quai . . 91
EDMOND JALOUX : Scherzo 3
L'Amoureux 253
EUGÈNE MARSAN : Les Cannes de Paul Bourget . . 8
SUZY LEPARC : Le désespoir du peintre 83

P. RÉGNIER : Le Thé des Marguerites . . 222, 263, 315
JEAN-LOUIS VAUDOYER : Fleurs et Tableaux . . . 31

LES CHRONIQUES

LES POÈMES

FRANCIS EON : George Gaudion 54
FOSSEUSE : E. Pérochon. 57
EUGÈNE MARSAN : Louis Piérard 184
HENRI MARTINEAU : Henri Liebrecht. 55
Paul Drouot. 56
Roger Allard 57
Pierre Fons 57
Albert Hennequin. 58
Fernand Divoire 58
Joël Dumas 58
Olivier de la Fayette 97
Jules Romains. 104
Roger Frêne. 107
Georges Batault, Sylvain Bonmariage, Charles Moulié, Auguste Gaud, Florian Parmentier, Marie-Anne Cochet, G. Demnia, Pierre Verlhac et Fernand Vialle 179
Jean Morel, Julien Ochsé, Touny-Lerys, Jacques Noir. 235
Elsa Kœberlé, Paul Castiaux, Nicolas Beauduin, Maurice Gauchez, Jacques Nayral, E. Pérochon, André Martin 281
Guy Lavaud, Jean Balde 319

LES ROMANS

FRANCIS EON : Paul Bruzon. 53
FOSSEUSE : Jacques Nayral. 179
Florian Parmentier 281
Charles Derennes 326
EUGÈNE MARSAN : Albert Erlande 48
C.-F. Ramuz. 51
Marcel Boulenger. 108

Edmond Jaloux 174
Willy 176
Gilbert de Voisins. 279
Pierre Lièvre 280

Henri Martineau : Jean-Louis Vaudoyer. 43, 231
Charles Derennes. 50
Tristan Bernard 54
Francis de Miomandre 109
Maurice Barrès. 171
René Boylesve. 178, 229
Hippolyte Scheffler 178
Eugène Montfort 233
Marguerite Burnat-Provins 324

Louis Thomas : Albert-Erlande 50

LITTÉRATURE

B. N. : Marcel Boulenger. 114

Francis Eon : Cyril 188

Fosseuse : Charles Callet 115
Albert de Bersaucourt 241

Eugène Marsan : Adrien Mithouard 37
Hubert Krains. 39
Henry de Bruchard 110
Paul Fort 111
Sylvain Bonmariage. 186, 286

Henri Martineau : Louis Thomas 39
Eugène Montfort 43
Albert de Bersaucourt 112, 327
Jean Mariel. 114
Edmond Pilon. 186
L. Estève et Gaudion. 187
G. Philippe 241
Maurice Gauchez 285
Hippolyte Scheffler, Charles Callet, G. Picard . 327

Oglew : Florian Parmentier, René Ghil, Han Ryner . . . 189
Marinetti. 286

POÈTES ANCIENS

Henri Martineau : François de Maynard. 115
Choderlos de Laclos 116

ESTHÉTIQUE

Francis Eon : Floris Delattre. 58

HISTOIRE

Eugène Marsan : Charles Merki 287
Henri Martineau : Hector Fleischmann 288, 328

SOCIOLOGIE

Oglew : Henri Rousseau 242

FOLKLORE

Henri Martineau : Henry Cormeau. 288
Oglew : Edmond Bocquier. 118

ÉSOTÉRISME

Oglew : Gustave Boucher. 59
P. : Fernand Divoire 243

Revue des Revues. 60, 118, 189, 244, 289, 329

Notes. 62, 122, 192, 247, 291, 332

Le Gérant : G. Clouzot

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.